ART

La perception.
Comment, dans un monde débordé par les clichés, peut-on arriver à discerner une réelle prise de vue ?
Dossier.

Maze

Mai 2015 • Numéro 40

 • ISSN : 2259-7867 • CPPAP : 0915W91947

AN ERER KOZH

VIEILLES CHARRUES

16 17 18 19 JUILLET 2015

CARHAIX

MUSE ♥ THE PRODIGY ♣ THE CHEMICAL BROTHERS
DAVID GUETTA ♦ CHRISTINE AND THE QUEENS ♥ CALOGERO
LIONEL RICHIE ♠ TOM JONES ♥ SOPRANO ♣ JOAN BAEZ
LONDON GRAMMAR ♥ ARCHIVE ♠ THE DØ ♦ FLUME
TONY ALLEN REVIEW FEAT. DAMON ALBARN & OXMO PUCCINO
GEORGE EZRA ♣ SBTRKT ♦ MADEON ♠ BRIGITTE
BRODINSKI PRESENTS BRAVA ♠ CARAVAN PALACE
DOMINIQUE A ♣ FRITZ KALKBRENNER ♦ ANNA CALVI

PROGRAMMATION ET BILLETTERIE
WWW.VIEILLESCHARRUES.ASSO.FR





LICENCES SPECTACLES N°108 1828 – 108 1828 – 108 18 27

ÉDITO

Au numéro quarante, fais ce qu'il te plaît. Les partiels sont terminés, les vacances commencent pour certains, l'angoisse des examens terminaux arrive pour d'autres, le mois de mai représente la quintessence de la contradiction. En cette année 2015 qui poursuit son ascension au sein du classement des pires années toutes catégories confondues, nous avons choisi de vous interroger. Qu'est-ce qui fonde la perception ? Quelle est cette chose qui crée le beau, l'unique, et qui diffère tellement entre les individus ? Nous allons nous servir de l'art, dans sa définition la plus large, pour tenter d'y répondre. Pas de crise de la quarantaine pour ce nouveau numéro qui sort de chez lui et vous propose d'aller, notamment, à la rencontre du metteur en scène Pippo Delbono ou du jeune groupe Hyphen Hyphen.

Depuis quarante numéros et bientôt quatre ans, nous nous efforçons de vous offrir chaque mois un contenu de qualité, rédigé avec passion par plus de 80 personnes, lycéens, étudiants, ou déjà dans la vie active. Par nos profils différents, nos histoires complémentaires, nous façonnons chaque mois ce que vous avez sous la souris. La jeunesse n'est pas synonyme de simplisme, de course effrénée à l'information la plus rapide et la plus dénuée d'intérêt, elle se reflète aussi dans notre labyrinthe. Vous faites de cette aventure un succès, merci.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et rédacteur en chef

Directeur de la publication
Rédacteur en chef
Baptiste Thevelein

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directeur de la communication
Philippe Husson

Secrétaire général
Benoît Michaëly

Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Coordinatrice de la correction
Lisette Lourdin

Secrétaire du conseil de direction
Kevin Dufrêche

Coordination des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Emma Pellegrino, cinéma
Basile Imbert, littérature
Eloïse Prével, style
Enora Héreus, écrans
Louison Larbodie, art

Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Baptiste Erondel
Emma Pellegrino
Emma Henning
Johanne Lautridou
Kevin Dufrêche
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Pablo Moreno
Thomas Sanchez

Rédaction
Alison Roi
Anna Fournier
Anne-Flore Roulette
Antoine Delcours
Arthur Sautrel
Astrig Agopian
Céline Jollivet
June de Witt
Clara Boulay
Dorian le Sénéchal
Emilie Lingat
Etienne Meignant
Fabien Randrianarisoa
Florine Morestin
François Leclinche
Hugo Lamare
Jason Stum
Jérémy Trombetta
Julia Coutant
Lauranne Wintersheim
Laure Chastant
Laurène Poirel
Lisha Pu
Loïc Pierrot
Margot Ladiray
Marie Beckrich
Marie Daoudal
Marie Puzenat
Marine Roux
Marion Danzé
Maurane Tellier
Mickael Marino
Myriam Bernet
Nicolas Renaud
Nicolas Cury
Nicolas Fayeulle
Niels Enquebecq
Noa Coupey
Quentin De Azevedo
Roxane Thébaud
Samuel Ladvenu
Sofia Touhami
Solène Lautridou
Thibaut Galis
Thomas Pesnel
Tom Vander Borght
Thomas Philippe
Valentine Foucart
Victor Jayet-Besnard
Victor Lepoutre

SOMMAIRE

RÉFLEXION SUR LES IMAGES — ART — PAGE 17

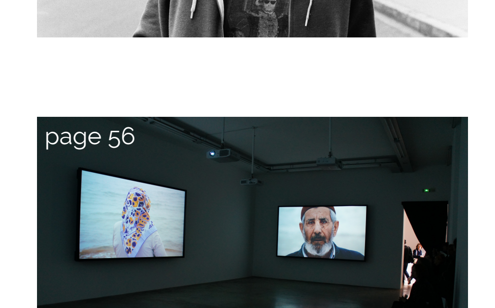
« Nous sommes, à l'ère du numérique, sans cesse submergés par maintes photographies, à tel point que pour certains l'image a pu se banaliser. »



HIER

LA JEUNESSE KÉNYANE SACRIFIÉE	ACTU	PAGE 08
LIVE REPORT : H.-F. THIÉFAINE	MUS.	PAGE 10
DISPARITION DE LEE KUAN YEW	ACTU	PAGE 12
REDBULL MUSIC ACADEMY À RENNES	MUS.	PAGE 14
UNE BELLE FIN	CINÉ	PAGE 16
RÉFLEXION SUR LES IMAGES	ART	PAGE 17
RIDLEY SCOTT, LE DÉCLIN	CINÉ	PAGE 19
MEURSAULT, CONTRE-ENQUÊTE	LITTÉ	PAGE 20
LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL	LITTÉ	PAGE 22
EN ATTENDANT GODOT	LITTÉ	PAGE 24

page 34



AUJOURD'HUI

ITINÉRANCES, SAISON DEUX	CINÉ	PAGE 28
LE CHIEN DE L'ALLÉE DES VALSEURS	MUS.	PAGE 30
DAREDEVIL : IT'S MARVELOUS !	CINÉ	PAGE 31
ARASH DERAMBARSH : EN LUTTE ...	ACTU	PAGE 32
L'INVITATION AU VOYAGE DE SUPERPOZE	MUS.	PAGE 34
LA BRIGADE DU SKATE MALGACHE	ACTU	PAGE 36
LES CRITIQUES D'AVRIL	MUS.	PAGE 38
LES LE PEN FONT LEUR CINÉMA	ACTU	PAGE 40
LE LONDRES DE VIRGINIA WOOLF	LITTÉ	PAGE 42
TACHES SUR LE TABLEAU AMÉRICAIN	ACTU	PAGE 44
PULP - IN	CINÉ	PAGE 47
NIGÉRIA : MUHAMMADOU BUHARI	ACTU	PAGE 48





N°40

Maze

M U S . PAGE 90 RENCONTRE - HYPHEN HYPHEN
« La scène est une épreuve, c'est une guerre, une conquête permanente »

C I N É PAGE 70 TAXI TÉHÉRAN
« Quoi de mieux qu'un taxi pour arpenter les rues de Téhéran en toute discrétion ? »

A C T U PAGE 53 DON DU SANG : VERS L'ÉGALITÉ

C I N É PAGE 54 L'ASTRAGALE : TRAGIQUE ET POÉTIQUE

A R T PAGE 56 SOPHIE CALLE EXPOSE AU MAC

M U S . PAGE 58 BOOM ! FUCKIN' TYLER

L I T T É PAGE 60 LA MORT DU MARCHAND DE SABLE

A R T PAGE 62 PERCEPTIONS D'UN SKATER AGUERRI

S T Y L E PAGE 64 DATING 2.0

A R T PAGE 67 QUAND L'ART EN MET PLEIN LES YEUX !

C I N É PAGE 68 LES HALLUCINATIONS COLLECTIVES

A C T U PAGE 69 LES 400 VUES DE PARIS

C I N É PAGE 70 TOURNONS CACHÉS, RESTONS EN LIBERTÉ

A R T PAGE 72 RENCONTRE AVEC PIPPO DELBONO

M U S . PAGE 86 LES CRITIQUES MUSIQUE DE FÉVRIER

M U S . PAGE 88 PLAYLIST URBAINE

DEMAIN

M U S . PAGE 76 RENCONTRE AVEC RAKIA

A C T U PAGE 78 READY FOR HILLARY

M U S . PAGE 80 THE SLOW SLIDERS

M U S . PAGE 81 LES VIEILLES CHARRUES

A C T U PAGE 82 L'IMPOSSIBLE RÉFORME DU COLLÈGE

A C T U PAGE 85 LES DESSOUS D'UNE DESTRUCTION MENTALE

M U S . PAGE 90 HYPHEN HYPHEN, LA TRIBU MUSICALE

M U S . PAGE 92 AMARILLO, LA BEAUTÉ DE LA DIVERSIFICATION

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012. Le siège social de l'association est situé au 33 rue de Trottebec, 50100 Cherbourg-Octeville. Adresse de gestion : 6 rue de l'Hermine, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira-Maze et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

Le magazine Maze a adopté une politique publicitaire responsable en ne proposant que du contenu extérieur correspondant à sa ligne éditoriale.

L'association Inspira-Maze et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal. Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Mise en page : Solène Lautridou, Christelle Perrin, Niels Enquebecq., Baptiste Thevelein.



© Lee Friedlander

hier

08 LA JEUNESSE KÉNYANE SACRIFIÉE
10 LIVE REPORT : H.-F. THIÉFAINE
12 DISPARITION DE LEE KUAN YEW
14 REDBULL MUSIC ACADEMY À RENNES
16 UNE BELLE FIN
17 RÉFLEXION SUR LES IMAGES
19 RIDLEY SCOTT, LE DÉCLIN
20 MEURSAULT, CONTRE-ENQUÊTE
22 LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL
24 EN ATTENDANT GODOT

Pleurons la jeunesse kényane sacrifiée aux mains des Chabab

Le massacre du campus de Garissa, le 2 avril dernier, qui a coûté la vie à cent quarante-huit personnes, dont cent quarante-deux étudiants, consacre le retour des Chabab somaliens. Cette catastrophe intervient deux ans après l'attaque du centre commercial de Westgate de Nairobi (Kenya), qui avait fait soixante-sept morts. L'attentat de Garissa, revendiqué par le groupe islamiste, est le plus meurtrier dans le pays depuis celui de l'ambassade américaine par Al-Qaida en 1998. Cette attaque pose la question de l'identité de ces combattants, rattachés d'ailleurs à Al-Qaida. Quelles sont leurs influences ? Combien sont-il ? Que cherchent-ils ?

Le nom « Chabab » signifie « la jeunesse ». Il s'agit en fait d'un groupe islamiste dont le nom entier est Harakat Al-Chabab Al-Moudjahidin (qui signifie « Mouvement de la jeunesse des moudjahidin »). Il est apparu en 2006 en Somalie. Le groupe a servi de branche militaire radicale à l'Union des tribunaux islamiques, qui contrôlait alors la capitale Mogadiscio et y imposait la charia, lorsque des troupes éthiopiennes ont pénétré dans le pays afin de renverser l'Union en faveur du gouvernement fédéral de transition dirigé par Abdullahi Yusuf Ahmed. Flavie Holzinger et Véronique Malécot proposent pour Le Monde du 14 avril une série de cartes très utiles pour comprendre toute la difficulté géopolitique de la situation.

Qui sont-ils ?

Le groupe est lié à Al-Qaida, lien officialisé en 2009 lorsqu'ils lui ont prêté allégeance. Suite à la mort de leur ancien chef, Ahmed Abdi « Godane » par une frappe américaine en septembre 2014, Ahmed Umar Abou Oubaïda a pris son poste.

Les sources estiment qu'ils sont entre cinq mille et neuf mille hommes. Aussi bien des locaux en faveur de la charia, que des combattants islamistes étrangers. Ils possèdent également des cellules djihadistes en Ouganda, Tanzanie, à Djibouti, et surtout au Kenya où la situation est la plus inquiétante.

De plus, depuis que les forces éthiopiennes ont quitté la Somalie en 2008, le groupe a absorbé plusieurs milices locales et contrôle désormais deux tiers du territoire somalien. Ainsi, la souveraineté du gouvernement fédéral de transition s'en trouve bien limitée.

Affaiblis ?

La Mission de l'Union africaine en Somalie (AMISOM), une force de paix composée essentiellement d'Ougandais et de Burundais, mais aussi de Kenyans, a réussi à affaiblir les Chabab en jouant sur leurs divisions. Cela a notamment été facilité par la perte de soutien de l'opinion publique lorsqu'ils ont refusé l'aide humanitaire de la communauté internationale destinée à lutter contre la famine et la sécheresse. Ils ont aussi perdu deux de leurs chefs, ont été chassés de leurs « fiefs » et ont perdu le contrôle de certains ports. Cependant, la fragile situation politique de la Somalie leur permet de rester très présents et actifs, en particulier dans les zones rurales du pays, dans le Sud.

« Les Chabab sont affaiblis mais plus dangereux », estime Ken Menkhaus, professeur à l'université de Davidson aux Etats-Unis, dans Le Monde du 10 Avril. « Leurs défaites les ont poussés à changer de tactique. Maintenant qu'ils n'administrent plus de territoires, ils mènent une guerre asymétrique qui ne coûte pas cher. »

Quel sens donner au massacre de Garissa ?

Suite à la tuerie de Garissa, les Chabab ont justifié leur acte en expliquant qu'il s'agissait d'une punition pour le Kenya en raison des quatre milles hommes environ qui constituent les rangs de l'AMISOM. L'homme qui a conçu l'opération, selon les responsables kényans, s'appellerait Mohamed Kuno « Gamadheere », aussi connu sous le nom de cheikh Dulayadin. Ce Kényan somali avait enseigné la madrassa à l'université même du massacre avant de choisir de rejoindre les insurgés dans les années 2000.

Les chrétiens sont couramment ceux visés. Les Chababs sont notamment connus pour demander à leurs victimes de

réciter des versets du Coran. S'ils en sont incapables, ils sont tués. L'université de Garissa a ainsi été choisie car elle se trouvait « sur une terre musulmane colonisée ». De plus, le fait d'avoir choisi une université est symbolique : le Kenya est en effet un pays entièrement tourné vers l'éducation et la jeunesse et Garissa, en particulier, est le seul établissement à offrir un enseignement universitaire dans toute la province du Nord-Est.

Les Chababs tentent d'élargir leur terrain depuis quelques années. Le chercheur Matt Bryden explique dans Le Monde : « Pour eux, les frontières n'existent pas ou sont illégitimes. Ils considèrent que toutes les zones de peuplement musulman en Afrique de l'Est sont un champ de bataille. Le massacre de Garissa contenait un message : "Ce sont des terres musulmanes où les chrétiens et le gouvernement kényan n'ont aucun droit" ».

L'unité kenyane prônée

Le Kenya ne compte pas se laisser diviser religieusement. En effet, le pays, bien qu'il se revendique à 80% chrétien, comporte également une forte communauté musulmane située sur la côté et dans les régions somali, c'est-à-dire à proximité de la Somalie et des fiefs Chababs les plus implantés. Et en visant l'université de Garissa, en cueillant aussi froidement la jeunesse avec la faux acérée de la rage, les assaillants espèrent faire naître le désir de vengeance. Mais le Kenya ne pliera pas. ■

Manon Vercouter



Live Report

Hubert-Félix Thiéfaine à Paloma

C'est un office bien particulier, une messe itinérante rock'n roll, qui, après un passage par Reims quelques jours plus tôt, a repris sa route ce vendredi 17 avril, à la salle de musique actuelle Paloma de Nîmes. Après la sortie en novembre dernier de Stratégie de l'inespoir, voilà Hubert-Félix Thiéfaine, véritable OVNI de la chanson française, de retour en tournée pour le VIXI Tour, lequel vient de commencer et qui passera sans doute tôt ou tard près de chez vous. Pourquoi s'en priver ?

Tout commence avec En remontant le Fleuve, premier titre du dernier album, une chanson à la sympathique atmosphère moite, pesante, où Hubert-Félix Thiéfaine chante d'une voix qu'on peut trouver plus claire qu'autrefois, les premiers vers d'une soirée qui s'annonce riche en poésie. « En remontant le fleuve, où d'étranges présences invisibles nous guettent et murmurent en silence » résonne comme une invitation au voyage.

Et quel voyage ! Plus de deux heures durant, le show, à la hauteur d'une œuvre de dix-sept albums et de près de quatre décennies de carrière, se poursuit, plutôt rock'n roll. Il semble qu'Hubert-Félix Thiéfaine ait fait le choix pour cette tournée de donner une place particulière à des morceaux plus anciens, que d'aucuns peut trouver plus hermétiques pour le profane, comme Autoroute Jeudi d'Automne, Errer Humanum Est ou Femme de Loth. Les classiques sont également aux rendez-vous, pour le plus grand plaisir des connaisseurs de l'œuvre, avec Bipède à Station verticale, ou 113ème cigarette sans dormir, un morceau aux paroles plus que jamais d'actualité, comme Médiocratie du dernier album, au concept étrange d' « inespoir ».

L'inespoir ce n'est ni l'espoir ni le désespoir, mais une lucidité libératrice de la condition humaine, qu'a choisi de chanter à grands renforts de rimes ultrariches Thiéfaine. Il y a une certaine joie chez cet artiste à aborder les sujets de la folie, de la mort, des multiples vices fondateurs de l'âme humaine, et l'on sent le rockeur heureux de déconstruire certains de ses morceaux dans des versions live, fruits d'une complicité apparente avec ses musiciens.

Car Hubert-Félix Thiéfaine, sur scène comme en studio, sait s'entourer, à l'instar d'Alice Botté, ancien guitariste d'Alain Bashung, qui, déjà présent sur la dernière tournée, reste impressionnant par sa capacité à aller chercher sur son manche des notes fluides, que personne n'aurait pu soupçonner, dans des solos intelligents et déchirants, qui viennent accompagner, sans l'écraser, la musique de Thiéfaine. On note également la présence à la guitare de Lucas Thiéfaine, fils d'Hubert-Félix, qui a activement participé à la réalisation du dernier album.

Cette complicité permet des versions magistrales des classiques de l'artiste, comme Alligator 427, au texte savoureux et à l'air hypnotique que Thiéfaine avoue avoir écrit en revenant d'une manif contre la centrale nucléaire de Fessenheim. Mais ce soir là, les textes ne sont pas là que pour dénoncer l'énergie atomique, et avec des refrains comme « Je veux brûler pour toi, petite » ou « Je n'ai plus de mots assez durs pour te dire que je t'aime », on se demande comment Hubert-Félix Thiéfaine arrive à parler de l'amour d'une façon poétiquo-romantique sans frôler un gnangnan détestable.

L'humour est également au rendez-vous, au-delà des anecdotes et souvenirs personnels, ou quand Thiéfaine n'hésite pas à tourner en dérision l'univers liturgique qui l'a élevé dans son enfance, en lançant notamment le titre Angelus avec du latin.

Le show se termine après les rappels réussis, autour du classique La Fille du Coupeur de Joints. Et parce que chez Maze, on est toujours perfectionniste, une petite frustration : Hubert-Félix Théfaine n'accompagne pas ses textes avec son harmonica, comme lors de la précédente tournée. Pour autant, ce fut une très belle soirée, et vivement la sortie de l'album live de cette tournée du « fou [qui] a chanté dix-sept fois » !

Merci à Marilou, et à bientôt pour d'autres live reports made in Paloma ! ■ **Basile Imbert**



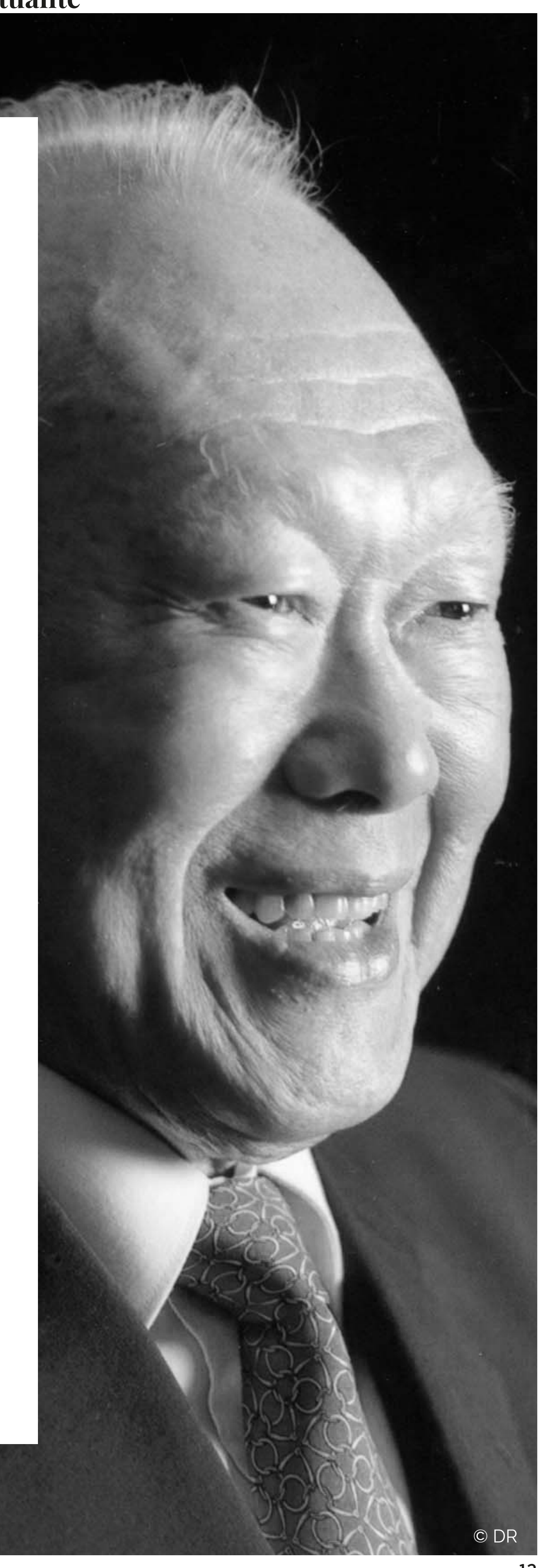
Disparition d'un « vrai géant de l'histoire »

Surnommé ainsi par le président américain Barack Obama, Lee Kuan Yew, ex-Premier ministre de Singapour, est décédé dans la nuit du 22 au 23 mars dernier à l'âge de 91 ans.


© Reuters

Figure historique de l'Asie, Lee Kuan Yew (ce qui signifie « gloire », « honneur » en chinois) portait un nom qui le prédestinait à une grande carrière. Né en 1923 à Singapour dans une famille chinoise, il fait de brillantes études (London School of Economics, Cambridge, Middle Temple) avant de devenir avocat. Étudiant déjà, il appartient à un groupe réclamant la fin de la domination britannique de son île. Mais c'est lorsqu'il participe à la fondation du Parti d'Action du Peuple (PAP) qu'il s'engage véritablement dans la voie politique. Il devient secrétaire général du parti en 1955 alors que Singapour appartient encore à la fédération des États de Malaisie. En 1959, il devient Premier ministre. Lorsque Singapour obtient son indépendance, il est toujours à la tête du gouvernement et le restera jusqu'en 1990. Goh Chonk Toh, son bras droit, lui succède en 1990 et en 2004, c'est au tour de son fils aîné Lee Hsien Loong de devenir Premier ministre.

Le nom de Lee Kuan Yew est indissociable de celui de la cité-état de Singapour. Et pour cause, cette île de 700 km2 pour cinq millions d'habitants, qui ne possède pas d'industries, pas de ressources naturelles et quasiment pas d'agriculture,



est passée du statut d'entrepôt britannique à celui de centre régional financier, de services et de haute technologie, essentiellement grâce à ce « bâtisseur visionnaire ». L'île jouit d'un emplacement stratégique, au cœur de l'Asie, et d'une gestion semblable à celle d'une entreprise depuis son indépendance. Les secrets de cette réussite économique exceptionnelle sont en effet les suivants : un niveau d'éducation de la population élevé (avec notamment une maîtrise parfaite de l'anglais), un nombre de fonctionnaires minimal mais des salaires élevés pour éviter la corruption, ouverture commerciale, peu d'impôts et une flexibilité du travail. Bref, tout pour attirer les investisseurs étrangers. Comme se plaisait à le dire Lee Kuan Yew lui-même, cette transformation exceptionnelle peut se résumer en un mot : « capitalisme ». Et les résultats semblent être là, puisque c'est à Singapour qu'on observe la richesse individuelle la plus forte d'Asie avec un taux de chômage faible (à moins de 2%). Cependant le système bancaire de l'île est très opaque, et le fait est que la cité-état est un paradis fiscal - de plus en plus prisé depuis que la Suisse est devenue moins « sûre ».

Cet essor exceptionnel peut en faire rêver plus d'un. Mais il ne faut pas occulter qu'il s'est fait au détriment des libertés individuelles. En effet, il n'y a qu'un parti au pouvoir, la presse est contrôlée, la liberté d'expression quasiment inexistante et la peine de mort toujours en vigueur. Alors, Singapour est-elle une dictature discrète ? Il faut avouer qu'en comparaison avec ses voisins, comme la Chine ou la Malaisie, la situation globale semble relativement « meilleure » à Singapour. Les ONG Amnesty International et Reporters sans frontières gardent un œil sur les évolutions quand à ces questions sur l'île.

Des dizaines de milliers de personnes ont assisté aux obsèques de Lee Kuan Yew. Malgré les désaccords qui peuvent les diviser, les habitants reconnaissent tous qu'il est le « père fondateur » de Singapour. Assistant à un moment historique, les personnes présentes souhaitaient lui rendre un dernier hommage. ■ **Astrig Agopian**

En concert

La Redbull Music Academy fait escale à Rennes

Après Strasbourg, Paris, Lille et Caen, la Red Bull Music Academy a continué son tour des scènes locales de France en faisant escale le jeudi 9 avril, à Rennes, à l'Ubu.

Après São Paulo, Londres, New-York et Tokyo, la Redbull Music Academy est de retour en Europe pour la première fois depuis 2011. Du 25 octobre au 27 novembre 2015, la 17ème édition de la Redbull Music Academy s'installera à la Gaîté lyrique à Paris pour des conférences, concerts, ateliers et sessions studio. Cet événement incarne ainsi un bel alliage de découverte, d'expérience et d'échange musical. En attendant d'investir la capitale, la Redbull Music Academy part sur les routes à la rencontre des jeunes talents français et des scènes locales. Jeudi 9 avril, c'est donc à Rennes que la RBMA s'est installée, à l'Ubu, offrant une belle nuit musicale avec au programme : Iñigo Montoya, Her, DBFC, La Mverte et Michael Mayer.

Premier coup de cœur de la soirée, la tribu d'Iñigo Montoya a ouvert le bal avec brio. Sous ce nom mystérieux se cache d'abord Adrien Pallot, ancien élève de la RBMA mais aussi producteur de La Femme, de Fauve ou encore de Moodoïd. À ses côtés, on retrouve deux des ex-Mungo Park (Quentin Convard et Pierre Plantin) et l'excellent batteur de Blind Digital Citizen, Louis Delorme. Cette jolie tribu a fait grimper la température de l'Ubu en distillant sa pop groovy et sauvage, (déclinée dans la langue de Molière) agrémentée de rythmes tribaux et d'envolées psyché. Dévoilant une véritable énergie hypnotique sur scène, ils nous ont offert une immersion ardente au cœur de leur univers musical, avec leurs premiers titres (Nuit Blanche, Après le serpent) et une jolie reprise de Brigitte Fontaine. Le tout s'est déroulé dans une ambiance tropicale et sauvage offerte par la projection de formes psyché-géométriques et colorées de Zeugl. Le talentueux quatuor sortira son premier EP InÞigEP01 le 18 mai prochain.

> « On découvre sur scène un univers pop à la fois sensible et énergique, flirtant avec la sensualité de la soul. »

Alexandre Berly aka La Mverte a assuré les interplateaux en offrant son dark disco et électro dansante. Proche de Yann Wagner, on l'avait déjà croisé lors de la dernière édition des Trans Musicales. À noter que l'artiste vient tout juste de sortir son second EP « A Game Called Tarot » sur le label Her Majesty Ship.

C'est alors le moment tant attendu de la soirée qui arrive… Né des cendres de l'excellent groupe rennais The Popopopops, le duo Her (Victor



Solf et Simon Carpentier) fait son apparition sur la scène de l'Ubu. Accompagnés en studio et en live par Thomas Clairice, Paul Rosi et Louis Kuipers, ils ont dévoilé leur nouveau projet pour la toute première fois sur scène ce soir-là. Avec Her, on retrouve certains attraits musicaux des Pops, même si leur musique se fait plus mature, épurée et intimiste. Ils nous ont eux-mêmes défini leur musique comme « un mélange subtil entre Frank Ocean et Shuggie Ottis, Child Of Lov et Aaron Neville ». Innovant et ingénieux, on découvre sur scène un univers pop à la fois sensible et énergique, flirtant avec la sensualité de la soul. « Nous aimons beaucoup la Soul et nous essayons de nous la ré-approprier en apportant une touche plus moderne », ajoutent-ils. Sur scène, on découvre des morceaux encore inentendus puisque seul le délicieux (et obsédant) Quite Like est sorti. Maîtrisant la scène avec énergie et sincérité, Her a conquis son premier public, si important à ses yeux. Ces rennais nous ont ainsi confié « En concert, nous essayons de donner une nouvelle âme aux titres. C'est très important de communiquer avec le public, qu'il y ait un échange fort. Nous jouons tous nos titres en direct sans trucages ni artifices. C'est important pour nous de prendre ce risque et d'avoir une démarche authentique ». Et de l'authenticité, on en a eu puisqu'au beau milieu de leur second titre (Quite Like), une coupure d'électricité a perturbé le set. Mais le duo, soutenu par le public, ne s'est pas dégonflé et nous a offert une jolie version a capella de leur premier single.

■ **Marie-Madeleine Remoleur**

Une belle fin : nature morte et banalités vivantes.

John May est un fonctionnaire discret qui mène une vie modeste. Son travail consiste à retrouver et à réunir les proches des personnes mortes dans la solitude. Les seules choses qui semblent l'émouvoir sont les photos et les objets de ces défunts. Il vit (ou plutôt survit) uniquement pour ce travail qu'il effectue méticuleusement. Son quotidien morose est donc bousculé lorsque son patron décide de le licencier. Il ne lui reste que quelques jours pour boucler le dossier de Billy Stoke, alcoolique peu fréquentable mort en silence. Au cours de son enquête et de ses rencontres, il s'ouvre petit à petit aux vivants et s'accorde quelques changements dans sa routine obsessionnelle.

Still Life est le second long-métrage de Uberto Pasolini, producteur et réalisateur italien exerçant à Londres. Le titre est une expression anglaise pour dire « nature morte », mais on peut y supposer un autre sens plus littéral qui s'applique bien au film : « la vie continue ». Le titre français, Une belle fin, est donc, en plus d'être peu charmeur, presque aberrant.

L'histoire en elle-même n'est pas inintéressante mais elle est traitée d'une façon peu crédible. Ce qui se veut intense et profond stagne en surface. Tout est plat. À peine à un quart d'heure du début du film, on est envahis par les clichés maladroits, les situations et les transitions bateaux. Par exemple, un plan large du fonctionnaire en imper-cravate et attaché case sur le trottoir, qui ne fait rien et ne sert qu'à illustrer comme l'a fait une centaine de films avant lui. Ou encore, la scène de repas qui nous dit sans aucune subtilité combien ce type est à la fois obsessionnel et triste.
Même si le point de départ avait un potentiel d'originalité, la mise en scène est aussi triste que se veut l'esthétique du film. En effet, le travail de l'image est un peu trop cohérent, on a affaire à une abondance de couleurs ternes (domination du gris et du bleu) pour insister sur le quotidien fade du héros.

L'évolution du personnage de John May est le principal enjeu du film mais, malgré une bonne volonté évidente, elle s'exprime à travers les défauts de la mise en scène. Au début du récit, l'homme est une sorte de fantôme, il s'entoure des morts à travers leurs portraits et leurs affaires personnelles. Il ne fait que croiser les vivants, il ne s'intéresse pas à eux, ni même à sa propre existence à en juger par la rigidité de son repas (une tranche de pain et du thon en boite avec un thé noir) et à son vide intérieur. Puis, doucement il prend vie. Il tente (en vain) de remplacer le thon en boite par un vrai poisson, commande un chocolat chaud à la place de son thé, tousse après avoir gouté à une gorgée de whisky… Ce choix de signifier le plaisir et la vie à travers la nourriture est assez judicieux. Malheureusement, on reste dans la pure illustration, rien n'est dissimulé. La majorité des plans veut nous montrer une pensée, une émotion sur le visage ingrat d'Eddie Marsan. C'est presque un affront, ce silence et ces images qui disent une chose bien précise que l'on décrypte comme des enfants.

Si le but était de faire un film aussi fade que son personnage principal, c'est réussi. Quoique celui-ci est capable de créer des émotions, mais plutôt de l'exaspération ou du désespoir. On aimerait se perdre dans les eaux profondes de John May et explorer les possibilités du scénario. Mais rien ne se cache sous le costume de fonctionnaire dépressif. Tant pis, la vie continue. ■ **Anna Fournier**



Réflexion sur les images

Ce mois-ci, la rédaction art de Maze s'est intéressée à un thème large et plein de subjectivité : la perception. Subjectivité est dans ce contexte bel et bien le maître mot de ce dossier, puisque le regard porté à une œuvre peut tromper, peut revêtir diverses significations relatives à notre propre construit. Nous ne voyons pas la même chose dans le monde, comme nous ne pouvons observer des phénomènes similaires en art. Notre sensibilité fait la richesse de ce thème lui aussi exploré de manière partiale.

Commençons cette réflexion par un constat. Face à cela, plusieurs questions se sont naturellement posées. Comment dans un monde débordé par les clichés, peut-on arriver à discerner une réelle prise de vue ? Ou une prise de position ? Ou simplement un travail acharné et un certain talent pour capter un moment ?

Actuellement envahis par les images comme par l'information, nous ne prenons plus le temps de nous arrêter et nous consommons ce mode d'expression sans vraiment y porter attention. Combien de photographies défilent sous nos yeux en une journée ? Les réseaux sociaux sont les piliers de cette époque où art et image revêtent un tout autre sens. Instagram, Eye Em, les exemples ne manquent pas, et les réseaux de partage d'images affluent. Pourtant, prend-on réellement le temps d'observer un des clichés déniché sur le fil proposé ? À vrai dire, le temps d'observation se compte à peine en secondes, puis un like ou un passage vif et le tout est terminé. L'image est digérée sans même avoir été dégustée. Au moins, sur Snapchat le concept est identifié dès le début, la photo se doit d'être éphémère et c'est plutôt le contraire qui attire. Essayer de conserver l'instantané qui tente de se dérober.

Ces réseaux renvoient de fil en aiguille au numérique. Avec celui-ci, le photographe amateur ne prend même plus le temps d'essayer de prélever un instant précis, mais prend en rafale un paysage en espérant obtenir l'instantané à conserver. Pourtant, regardera-t-il vraiment un jour ce qu'il a pris ? La photo reste-t-elle le même vecteur de souvenirs qu'auparavant ? A-t-elle la même importance ou s'est-elle simplement banalisée, jusqu'à ce que l'on en oublie le travail et la réflexion qu'il peut y avoir derrière ?
Si la photographie est de plus en plus ancrée dans le quotidien, elle continue d'être une discipline aux possibilités multiples qui n'a rien d'anodine. En témoigne le nombre croissant de personne la choisissant comme domaine d'étude. Le numérique loin de ne faire que desservir l'art de l'image, lui a aussi offert l'accessibilité à un plus large public. Ainsi, si nous ne pouvons tous être photographes, de plus en plus de personnes peuvent prétendre à l'être en devenir. Si l'immatériel facilite son accès, le passage à un mode de capture plus physique s'avère pour autant nécessaire. Le rapport d'aujourd'hui au cliché diffère avec le rapport d'antan.

La vague obsessionnelle du vintage pourrait illustrer ce principe. Pourquoi la pellicule a-t-elle tant fait débat ? Pourquoi le vinyle est-il revenu en force ? Pourquoi le papier n'a-t-il pas encore disparu ? Pourquoi argentique et polaroid continuent d'attirer ? Simplement parce que le rapport physique à l'art est peut-être le passage obligé de certains aficionados qui ont besoin d'un contact matériel avec leur support de prédilection. Le travail, la technique et la perception n'est pas la même lorsque l'on sait les essais limités. L'excitation est autant due à l'envie irrépressible d'apercevoir le résultat dans le premier bac, qu'à la peur d'avoir loupé la série captée. L'argentique est peut-être plus exigeant, même si la photographie nécessite toujours autant de travail avec les années qui défilent.

> « Le photographe est toujours confronté aux mêmes problématiques »

Le photographe est toujours confronté aux mêmes problématiques, même si la technique a évolué : percevoir le moment à capturer, comme a réussi à le faire avec succès un artiste de talent, le fameux Henri Cartier-Bresson. Pour autant, revenir les mains vides d'une journée passée à photographier n'est pas synonyme d'échec et de manque d'implication. Il faut réussir

à intercepter l'interstice dans lequel le sujet et la démarche souhaités sont représentés. La vision du travail présenté après tirage et publication sera encore soumise à interprétation. Qu'a vu l'auteur de l'œuvre, qu'en retient le public ?

Cependant, le travail du photographe ne peut se résumer en un instant T. La recherche comme les demandes de financement occupent aussi du temps. Et le métier n'est pas des plus aisés. Certains sujets peuvent attaquer à la moelle avant de présenter un quelconque résultat. Pensons au photographe de guerre, aux risques pris, à l'objectif derrière... Myriam évoqua notamment Joao Silva passé à Visa pour l'image en 2013. Après avoir sauté sur une mine en Afghanistan en 2010, son dernier réflexe fut d'accaparer grâce à son objectif ses derniers instants conscients avant de s'évanouir.

Festivals et expositions sont alors des moyens de prendre conscience de ces dimensions comme de rencontrer les auteurs des images qui font nos quotidiens. Ces moments permettent aussi à l'œil de faire réellement attention à ce qu'il peut percevoir. Dans ces lieux, l'humain prend plus le temps de chercher à comprendre le sujet. Le format revêt dès lors toute son importance, une fois de plus le rapport dépend du support. Que sait-on de l'œuvre sur internet, de sa taille et de son rendu réel ? Ce n'est qu'une fois face à celle-ci qu'elle reprend toute sa dimension, inscrite dans un espace et dans une temporalité.

Un élément reste à évoquer. La modification et l'interprétation pouvant être faite de l'image. Si sa vision est subjective, l'artiste derrière le cliché peut l'avoir sciemment modifiée, ou y avoir adossé un commentaire particulier afin d'en faire sortir un effet spécifique. Pensons au célèbre Chris Marker et à sa lettre de Sibérie datant de 1957. Une même série d'image, dont un bus parcourant les rues de Iakoutsk, des ouvriers et le passage d'un homme, est réinterprétée de manière successive par la voix off. Face à ceci, le spectateur observe le pouvoir des images, et leur force. Le photomontage, comme la retouche sont aussi à citer, et biaisent encore une fois la perception du public ne se doutant pas nécessairement du changement en amont.

Les images ouvrent un monde complexe auquel on ne sait plus quelle attention porter, d'un côté banalisé, de l'autre déifié. Pour autant, divers aspects et diverses pistes sont à déchiffrer pour entrevoir l'avenir possible des rapports entretenus avec ces reflets porteurs de vérité ou au contraire décalés et déformés. Comment va évoluer ce rapport aux clichés ? L'humain conservera-t-il sa place dans le processus de capture d'images ? En quelques paragraphes les réponses ne peuvent-être apportées et les questions se font plus nombreuses. Une réflexion en amène inlassablement une autre, et cela toujours selon la manière dont elle est perçue. ■ **Louison Larbodie**

Ridley Scott, le déclin d'un duelliste

Récemment, au cinéma on pouvait voir une affiche sur laquelle trônait un Christian Bale mal dans sa peau car bien trop loin de son bac à sable habituel. Autour de lui, une atmosphère lourde, surjouée sans ironie. On parsème le tout d'un souci du détail qui vient impitoyablement rendre l'image oppressante car trop vraie, trop authentique pour nous faire plonger dans ce qu'un ingénu pourrait appeler conte biblique mais qu'un érudit appellerait péplum à grand budget. Cette effrayante recette s'appelle Exodus et s'est vue concoctée par le réalisateur britannique (et produit Américain) Ridley Scott. Une recette qui s'inscrit dans la lignée de précédents films qui, en soit, ne sont pas mauvais, mais dont les budgets titanesques ont fait perdre toute âme à la pellicule comme au réalisateur. Or il faut savoir que Ridley Scott n'a pas toujours été ce diabolique prêteur sur gage attribuant son savoir à qui le lui rendra trois fois. Sans lui, une saga intemporelle comme Alien n'aurait sans doute jamais vu le jour. Et c'est en concentrant nos recherches 40 ans en arrière, sur les débuts prometteurs du personnage que l'on aperçoit son premier long métrage, *Les duellistes*. Là dessus, une question se pose : Blockbuster sans état d'âme ou bien diffusion d'une grande liberté de penser ?

Nous sommes dans une France qui voit en premier temps s'élever Bonaparte puis régner Napoléon. Le lieutenant Armand d'Hubert (Keith Carradine) est chargé de mettre aux arrêts le lieutenant Gabriel Feraud (Harvey Keitel) pour avoir « abusé » de sa passion pour les duels en blessant gravement le neveu du maire de Strasbourg. Le lieutenant Feraud, incorrigible provocateur, refusera de suivre le lieutenant d'Hubert. Une tension progressive oppose les deux officiers qui se battront sans merci jusqu'à ce que la guerre les sépare. Malheureusement le futur des deux protagonistes les amènera à recroiser le fer ou le feu dans une succession de duels à travers l'Europe et ses batailles.

Souvent Ridley Scott s'est intéressé à des faits historiques, et qui dit « fait historique » dit contrainte de l'authenticité du moment. Mais le jeune réalisateur était déjà un homme de défi et l'on ne peut lui soutirer cette qualité qu'il saura conserver à travers le temps. C'est ainsi qu'il concentre ses recherches sur des duels qui pour lui se doivent d'être réalistes autant dans la technique que dans la tension des fers et des regards qui se croisent et se capturent. Cette même recherche de l'authenticité serait maladive dans le sens où Ridley Scott contamine ses acteurs. Harvey Keitel et Keith Carradine pourraient autant se détester dans leur vie que dans ce film, la différence ne se noterait pas. Mais au delà d'interpréter à la perfection deux ennemis jurés, ce sont aussi deux complices, deux semblables qui, s'ils s'assemblaient, n'en deviendraient que plus forts. Or, la caméra n'offre un cadre que trop petit pour qu'ils se le partagent, l'un doit forcément abattre l'autre et c'est cette insatisfaction permanente qui fait finalement vivre le film.
Si ce n'était que l'authenticité des combats, des lieux ou des décors qui importait à Ridley Scott, le film aurait échappé au prix du Jury du festival de Cannes de 1977. Or, la récompense a bel et bien existé. Pour l'obtenir il a aussi fallu que le réalisateur façonne cette atmosphère ambiguë qui rend paradoxalement le film très calme et très oppressant. Il a fallu donner aux personnages une certaine complexité qui ne fait tout de même pas s'engouffrer la trame dans un drame existentialiste trop profond pour en ressortir aisément. Il a fallu créer deux sentiments qui s'opposent et se rejettent comme deux aimants que l'on voudrait joindre. Ridley Scott avait tout concocté pour faire de ce film un classique du cinéma britannique. C'est malheureusement en acceptant d'aller chercher son inspiration dans les finances hollywoodiennes qu'il coupa sans doute les nombreuses cordes qu'il avait à son arc.

Ridley Scott, en réalisant *Les duellistes* s'est en fait lui même battu en duel avec les défis que représentaient le film. Malheureusement cette dévotion que le jeune réalisateur mettait à vaincre ces contraintes a lentement disparu. Aujourd'hui son talent se voit honteusement placé au service du rendement, et des défis sans doute plus importants qu'auparavant se voient réglés prestement par le pouvoir mélioratif de l'argent. Peut on ainsi dire de cet artiste que le temps l'aura vu évoluer ou bien lentement décliner ?
■ **Nicolas Cury**

Meursault, contre-enquête de Kamel Daoud

La littérature nous a appris, et nous apprend toujours. Surtout à tourner la page. Pourtant, il semble que parfois, cette page soit si lourde, si tachée et salie, que tout ce qui peut nous permettre de la tourner, de l'oublier, de l'éradiquer, n'est en fait que d'en parler.

Haroun, c'est le frère de « l'Arabe », celui tué par le Meursault de Camus il y a des années, parce que comprenez, il faisait trop chaud et le soleil l'étourdissait.

Il est le frère de Moussa, donc. Il n'a pas oublié, tout comme sa mère qui elle, est encore vivante.

Assis à un des derniers bars de la ville où il est encore possible de boire de l'alcool, chaque soir, il donne rendez-vous à un énième universitaire venu à Oran sur les traces de l'auteur de L'Etranger. Pourtant avare en mots, cette fois Haroun raconte son histoire, son passé, sa vie avec la mort. Car on a souvent tendance à l'oublier, mais les morts font partis de la vie, allant même jusqu'à être, dans ce cas, omniprésents, puisque le souvenir, lui, ne doit jamais s'éteindre.

Camus parlait de l'Algérie occupée, celle écrasée par les Français et la guerre. Daoud nous parle de celle d'aujourd'hui, l'Algérie contemporaine qui semble figée, oubliée.

Il faut dire que depuis la mort de Moussa, en juillet 1942, Haroun a tout connu : la guerre de libération, l'Indépendance, la tendresse de l'amour, la violence des regards, la difficulté de vivre sous le poids de l'histoire. Cette histoire, c'est d'abord celle de son pays, mais surtout celle qu'a tissé Meursault il y a des années de ça, dans ce récit devenu culte.

Ce qui anime Haroun encore aujourd'hui, c'est d'abord l'absence de nom. « L'Arabe », c'est tout ce que l'on a de lui, c'est tout ce qui reste de Moussa. Même son corps a disparu, peut-être emporté par les vagues, qui sait ? Pourtant « c'est lui le deuxième personnage le plus important, mais il n'a ni nom, ni visage, ni paroles ». L'étranger est-il donc celui que l'on croit ?

Meursault en a fait un rien, un mort de plus puisqu'après tout, qu'est-ce que cela change ? Tout, pour Haroun et surtout pour M'ma, qui ne s'en remet pas. Elle devient obsessionnelle, elle veut dire qui est Moussa, retrouver ce fils qui lui a si lâchement été arraché.

Alors, au moment de la Libération, vingt ans après le drame, ils quittent Alger, l'air n'est plus respirable, la vie n'y est plus potable. M'ma a trouvé un travail à Hadjout, ex-Marengo, là où la mère de Meursault, elle, est morte. M'ma va donc commencer une nouvelle vie, accompagnée de son dernier fils maintenant âgé de vingt-sept ans, loin de l'agressive capitale.

Mais une fois encore, la vie n'y est pas de tout repos. Bien que les Français soient partis, par choix peut-être, par peur sans doute, la violence persiste. Il y a d'abord les regards, ceux lancés à Haroun qui lui, ne s'est pas battu aux côtés de ses « Frères » pour libérer son pays. Puis, il y a l'insécurité, les pillages d'anciennes maisons coloniales comme celle qu'habitent à présent Haroun et sa mère, et puis, il y a les meurtres qui n'en finissent pas et ponctuent le quotidien.

Car, comme Meursault, Haroun va tuer. Il va devenir un criminel et ôter la vie, une nuit suivant la Libération. La victime ? Un roumi, un français cette fois-ci, un certain Joseph Larquais, un colon qui, lui, possède un nom. La lune est claire. Il fait sombre. « J'ai appuyé sur la détente, j'ai tiré deux fois. Deux balles, l'une dans le ventre, l'autre dans le cou. Au total, cela fait sept, pensai-je sur le champ, absurdement ». Les cinq autres, ce sont celles qui ont servies à tuer Moussa. Œil pour œil, dit-on ?

Dans ce crime-là, Haroun n'est pas seul. Derrière lui, il y a M'ma, M'ma qui dirige son bras, qui ne lâche pas son fils du regard, et qui soudain, une fois les coups partis, retrouve un souffle lent, doux, oublié depuis toutes ces années.

Ce qu'il y a de merveilleux dans cet écrit, c'est

non seulement l'écriture vive, poétique et magique de Daoud, mais également toutes les références, cet hommage à Camus qui lui permet de parler de sa propre vérité, de sa vie, de ce qu'il se passe en Algérie aujourd'hui.

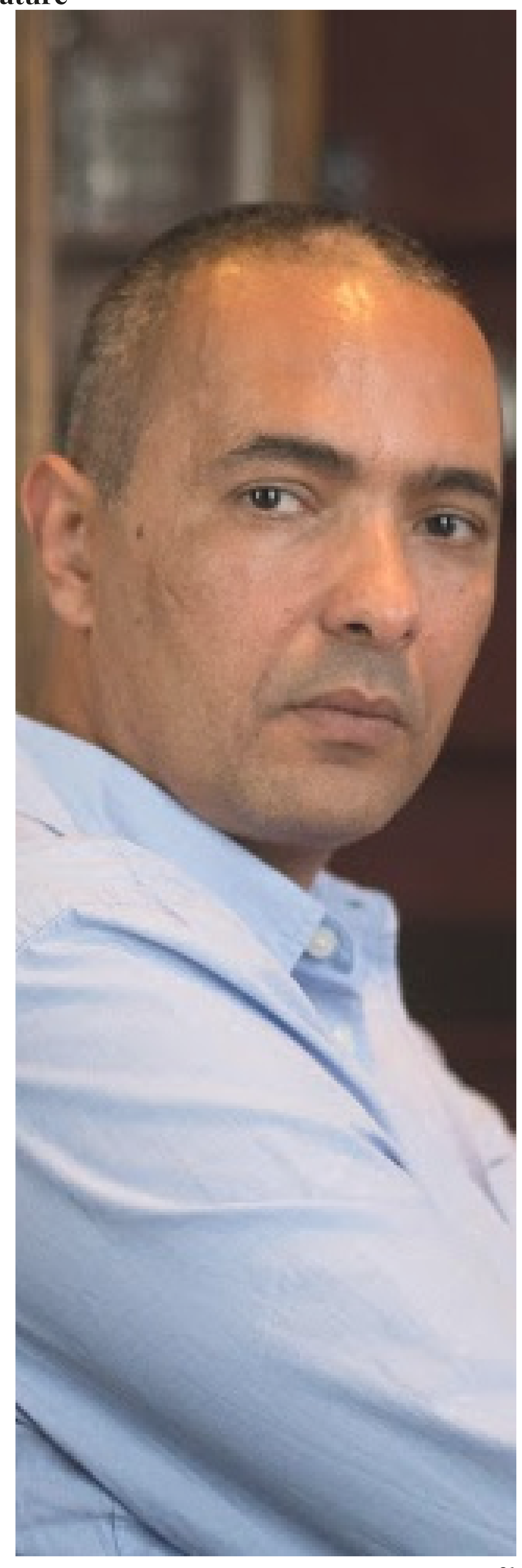
Comme Meursault, Haroun ira au commissariat, mais lui, n'aura pas le droit à un procès, il doit assumer son acte. C'est pendant l'interrogatoire que l'absurde prend tout son sens : tuer un Français avant le cinq juillet 1962 aurait été héroïque, le tuer après n'est qu'un banal crime de plus.

L'absurde, c'est aussi l'amour qu'Haroun connaît dans les bras de Meriem, cette étudiante qui lui apprendra le français. La langue de Molière devient dès lors un « bien-vacant » pour le vieil homme, un nouveau monde, celui qui lui ouvre les portes de la compréhension car oui, il finit par le lire, ce livre. Camus n'en est d'ailleurs plus l'auteur, c'est Meursault qui ici, s'approprie toute l'œuvre.

Outre l'amour, la mère et la mort, dans la vie de Haroun, il y a aussi la religion.

Salamano en 1942 hurlait sans cesse sur son chien, le voisin de Haroun lui, en 2013, hurle à tue-tête des passages du Coran. Aujourd'hui, le débat est intense, les discussions houleuses. Haroun lui, est clair sur ce sujet et ne laisse aucun doute : seul un laïque peut sauver la religion. Alors, il vit sa non-dévotion au grand jour mais il reste dans le silence. Un silence pesant, difficile, surtout lorsque comme lui, on a tant envie de crier, de hurler face à cette absurdité, face à la banalité de la vie quotidienne.

A travers ce récit, cet hommage en contre-point aux œuvres de Camus – L'Etranger, certes mais aussi La Chute et La Peste – Kamel Daoud nous offre ici sa vision d'un monde qui peut paraître inconnu, autre, étranger. A travers l'histoire de Haroun - qui permet à Moussa, Meursault, Camus et bien d'autres de revivre - l'auteur nous présente le pays dans lequel il vit et remet sur le tapis des questions essentielles portant sur les croyances, l'absurdité de la vie et l'identité. ■ **Mélanie Soares**



Les cerfs-volants de Kaboul de Khaled Hosseini, Envol d'émotions orientales

Aujourd'hui, abordons un sujet déplaisant mais certes nécessaire. La guerre, de tout temps, a fait d'innombrables ravages. Enormément de livres relatent les faits historiques, le pourquoi du comment, mais combien d'ouvrages racontent la souffrance des populations qui n'ont jamais voulu de ces conflits ? L'un des meilleurs livres qui traite du sujet est certainement le best-seller de Khaled Hosseini « Les cerfs-volants de Kaboul » Focus.



Khaled Hosseini est un auteur né à Kaboul en 1965. Il est médecin, parle couramment français, Afghan et Anglais. Il est le fils d'un diplomate et a donc beaucoup voyagé durant son enfance. Au moment de retourner en Afghanistan, en 1980, ses parents decident de fuir le régime soviétique qui y est instauré, et partent vers la Californie. Son roman « Les cerfs-volants de Kaboul » connait un succès ininterrompu depuis sa sortie en 2003.

Années soixante-dix, Afghanistan. Amir est le fils d'un riche commerçant et propriétaire de Kaboul. Il vit dans la plus belle villa des environs avec son père, Baba, son domestique, Ali et le fils de son serviteur, Hassan. Il entretient avec ce dernier une relation presque fraternelle et ne voudrait en aucun cas s'en séparer. Seul problème : leur amitié est rendue impossible par leurs différences d'ethnies. Hassan est Hazara, peuple très mal vu par l'élite kaboulienne, alors qu'Amir est Pachtoun. L'un est chiite, l'autre sunnite. Tout les sépare, et pourtant ils sont indissociables. Jusqu'au jour où Amir commet l'irréparable, durant l'été de ses treize ans : il abandonne Hassan à un sort dramatique. Des années plus tard, alors qu'Amir est exilé aux Etats-Unis, une voix qu'il connait bien lui dit au téléphone qu'il existe un moyen de se racheter. Cette quête inachevée va mener le héros sur les traces de son passé, de son pays ravagé et de cette amitié intacte malgré les épreuves.

Les personnages principaux sont les deux enfants et amis, Amir et Hassan. Leur relation est assez complexe puisqu'au delà des liens amicaux qu'ils entretiennent, il existe entre eux un rapport dominant/dominé. En effet, Hassan est le serviteur d'Amir, ce qui peut parfois rendre ces rapports assez malsains. Ainsi, au lieu de se réveiller à la même heure qu'Amir, Hassan doit sortir de son lit aux aurores pour préparer le cartable de son ami et cuisiner son petit déjeuner. Ce sont autant de petits détails quotidiens qui creusent le fossé entre eux. Pourtant, aussi étonnant que cela puisse paraître, Hassan n'est absolument pas jaloux de son ami, c'est même Amir qui se sent menacé par la présence de son domestique. C'est là qu'apparaît le père d'Amir, Baba. Il est une des figures centrales du roman. Représentant de l'orient masculin du XXème

siècle, il est misogyne, vieux jeu et ne sait pas s'occuper de son enfant. C'est là le grand drame de la vie d'Amir ; son père ne lui apporte aucune affection. Pire encore, il est plus paternel avec Hassan qu'avec lui ! Les associations de genre, la sincérité avec laquelle Hassan peut s'exprimer, les douleurs psychologiques d'Amir, le machisme de Baba,... Tout se marie à la perfection. Il n'y a aucune faute de gout, aucune exagération dans la façon de se comporter des principaux protagonistes. Ils sont humains, ne cherchent pas à être exceptionnels, ils ont leurs défauts, et on s'identifie très facilement à eux. C'est certainement le point fort de cet ouvrage.

Le roman est rédigé dans un style assez simple, facile d'accès. Le vocabulaire est assez soutenu mais on se sent tout de même proche des événements ; certaines formulations nous rappellent que l'histoire aurait très bien pu nous arriver. Les passages liés à l'enfance nous donnent tout particulièrement cette sensation. Il y a notamment celle-ci : « Les enfants ne sont pas des livres de coloriage. Tu ne peux pas les peindre avec tes couleurs préférées. », un parfait exemple de la proximité entre l'auteur et le lecteur. L'emploi de la deuxième personne nous met devant le fait accompli et soulève des interrogations sur les manipulations qui peuvent s'opérer sur les enfants. Des constats terribles, toujours liés à l'enfance, nous mettent aussi en garde sur ce que nous ferons de notre avenir : « Si les enfants sont nombreux en Afghanistan, l'enfance, elle, y est quasi inexistante. » Il y a aussi un certain nombre de phrases prononcées par Baba qui rappellent la haine des Afghans pour les religieux bornés. On se souviendra tous du fameux « Je pisse à la barbe de ces singes imbus de leurs dévotions. Ils ne font qu'égrener leur chapelet et réciter un livre écrit dans une langue qu'ils ne comprennent même pas. Que Dieu nous aide si l'Afghanistan tombe un jour entre leurs mains. » Le livre est clairsemé de ces petites phrases sanglantes mais néanmoins pleines de sens, et c'est ce qui en fait toute l'intelligence. Mais que serait un livre intelligent sans un peu de beauté ? Les paysages si bien décrits dans la première partie du livre plongent le lecteur dans un univers aux couleurs d'or, dans des chemins pavés de miel et d'épices en tout genre. « Nous courrions alors observer la lente procession de ces hommes aux traits burinés, couverts de poussière, et de ces femmes arborant de longs châles colorés, des colliers, ainsi que des bracelets en argent autour des poignets et des chevilles. ». Le Kaboul décrit avant tous les renversements politiques est absolument magnifique. On se sent comme dans un rêve éveillé, au fin fond d'un pays que l'on n'a jamais visité mais que l'on a l'impression de connaître depuis des années. Et même après des années d'exil, la ville ravagée garde une certaine poésie. L'auteur manie les mots avec une droiture incroyable, les phrases défilent sans jamais nous essouffler. Tout est fluide, limpide, c'est comme lire à travers du cristal.

« Les enfants ne sont pas des livres de colo-riage. Tu ne peux pas les peindre avec tes couleurs préférées. »

Comment ne pas adorer ce livre aux couleurs si bien marquées. Des tons orangés de l'orient resplendissant, on passe au rouge sang des atrocités de la guerre, puis au bleu azur du ciel de Californie, pour enfin revenir au gris morne d'une cité détruite. De bout en bout, ce livre charme, il transporte dans des univers émotionnels inconnus, il manipule, étonne, mais ne blesse jamais. Tout est le reflet de la réalité dans le regard d'un enfant perdu et innocent.

En conclusion, on peut dire que « Les Cerfs-Volants de Kaboul » de Khaled Hosseini est certainement l'un des meilleurs romans traitant des horreurs qu'a subi l'Afghanistan. Ce portrait fidèle d'un pays ravagé n'est autre qu'un chef-d'oeuvre qui mérite son succès. Les personnages autant que le style atteignent le lecteur en plein cœur. Il est à conseiller à quiconque veut voyager dans le temps et dans l'espace tout en laissant libre cours à son imagination.■ **Sofia Touhami**

En attendant Godot de Beckett Sisyphe sur les planches

En attendant Godot est une œuvre singulière. Écrite dans les prémices de la Guerre Froide, composée de deux actes dont les scènes ne sont pas annoncées, cette pièce de théâtre est le fruit de la lassitude. Samuel Beckett déclarera l'avoir écrite pour « [se] détendre » et pour « [fuir] la sauvage anarchie des romans ». Pourtant, elle sonne comme une réflexion sur l'homme actuel ; et elle a sa place parmi les chefs-d'œuvre du théâtre de l'absurde. L'effet qu'elle provoquera sera tel que des rixes éclateront durant les premières représentations, quand les spectateurs n'auront pas quitté la salle à la fin du premier acte. Le non-sens est partout, de la genèse jusqu'à l'aboutissement de cette étrange création.

Que se passe-t-il dans ce livre pour qu'il soit si intriguant ? Il ne se passe justement rien. Deux personnages, Vladimir et Estragon, dont on ne sait rien d'autre que le nom, sont sur scène. Coiffés de leur chapeau melon, ils attendent sur une route de campagne avec pour seule compagnie un arbre. Ils attendent un dénommé Godot. Deux autres personnages, Pozzo et Lucky, apparaissent et occupent les deux autres. Puis un messager arrive pour annoncer que Godot ne viendra pas. Hormis quelques variations scénaristiques, rien ne change dans le déroulé des deux actes ; c'est toujours le même vide qui s'offre aux spectateurs. Avec le même leitmotiv :

ESTRAGON : Allons nous-en.

VLADIMIR : On ne peut pas.

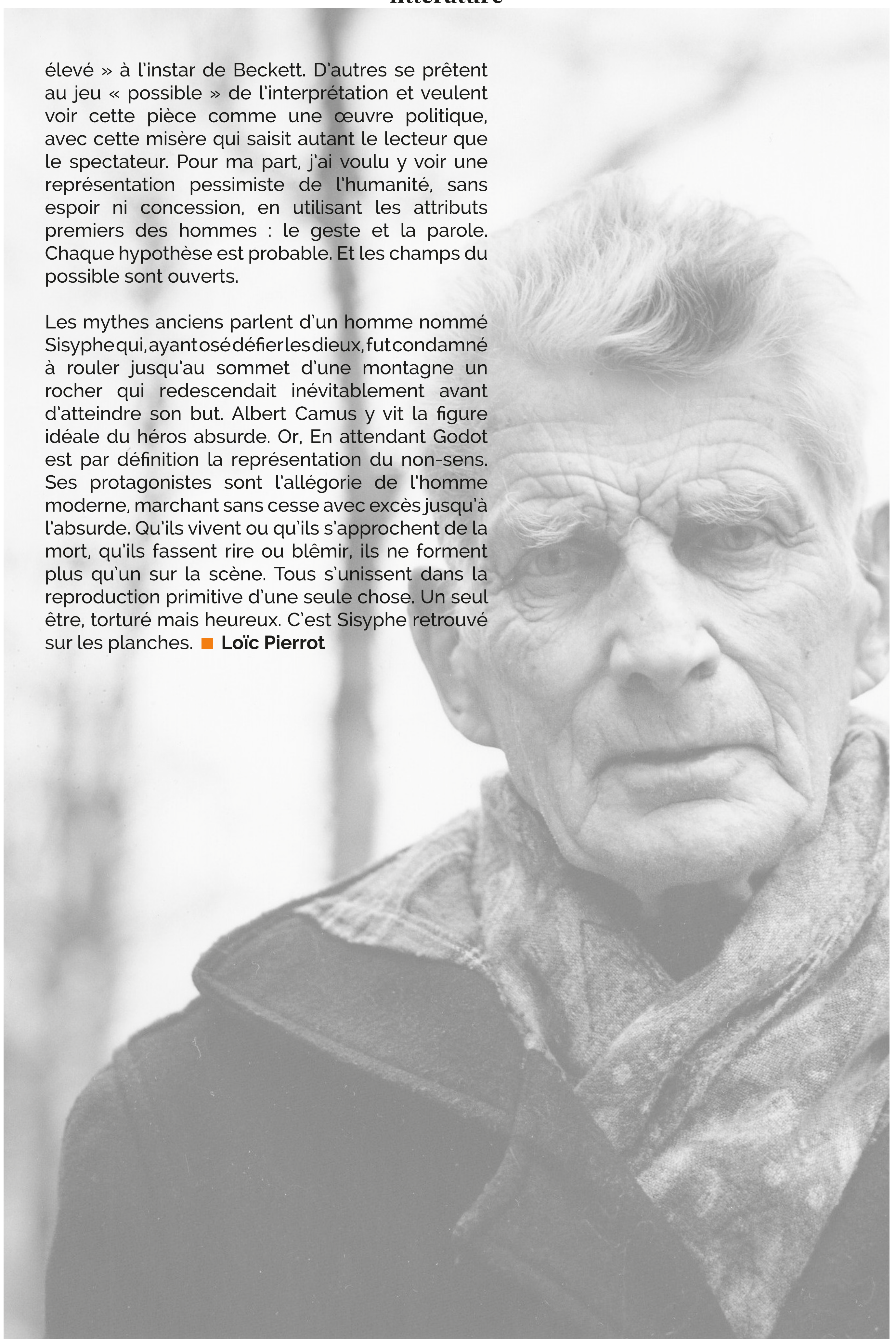
ESTRAGON : Pourquoi ?

VLADIMIR : On attend Godot.

ESTRAGON : C'est vrai.

Les protagonistes font le spectacle de l'humanité : ils sont drôles, tyranniques, désespérés, vulgaires, dolents ou simples. Ils attendent, ils passent, ils restent. Leurs phrases coulent naturellement. Leurs paroles semblent naître pour combler un manque. C'est toujours la même chose répétée sans cesse, absurdement, comme si « quelque chose [suivait] son cours » comme l'écrit Beckett dans une autre pièce, Fin de partie. Tous agissent comme des pantins. Il n'y a qu'à la fin du deuxième acte qu'une lueur apparaît brièvement, avant de s'éteindre aussi vite : Vladimir, qui seul se souvient des événements de la veille, prend conscience de la vacuité de sa vie.
En 1952, dans une lettre à Michel Polac, Samuel Beckett écrit : « Je ne sais pas plus sur cette pièce que celui qui arrive à la lire avec attention. Je ne sais pas dans quel esprit je l'ai écrite. Je ne sais pas plus sur les personnages que ce qu'ils disent, ce qu'ils font et ce qui leur arrive. De leur aspect j'ai dû indiquer le peu que j'ai pu entrevoir. Les chapeaux melon par exemple. Je ne sais pas qui est Godot. Je ne sais même pas, surtout pas, s'il existe. Et je ne sais pas s'ils y croient ou non, les deux qui l'attendent. […] Tout ce que j'ai pu savoir, je l'ai montré. Ce n'est pas beaucoup. Mais ça me suffit, et largement. Je dirai même que je me serais contenté de moins. Quant à vouloir trouver à tout cela un sens plus large et plus élevé, à emporter après le spectacle, avec le programme et les esquimaux, je suis incapable d'en voir l'intérêt. Mais ce doit être possible ».

A partir du texte théâtral surprenant, des mises en scène particulières, et de cette lettre à Polac, il est difficile de trouver un sens. Certains ne veulent rien y voir de « plus large et plus



élevé » à l'instar de Beckett. D'autres se prêtent au jeu « possible » de l'interprétation et veulent voir cette pièce comme une œuvre politique, avec cette misère qui saisit autant le lecteur que le spectateur. Pour ma part, j'ai voulu y voir une représentation pessimiste de l'humanité, sans espoir ni concession, en utilisant les attributs premiers des hommes : le geste et la parole. Chaque hypothèse est probable. Et les champs du possible sont ouverts.

Les mythes anciens parlent d'un homme nommé Sisyphe qui, ayant osé défier les dieux, fut condamné à rouler jusqu'au sommet d'une montagne un rocher qui redescendait inévitablement avant d'atteindre son but. Albert Camus y vit la figure idéale du héros absurde. Or, En attendant Godot est par définition la représentation du non-sens. Ses protagonistes sont l'allégorie de l'homme moderne, marchant sans cesse avec excès jusqu'à l'absurde. Qu'ils vivent ou qu'ils s'approchent de la mort, qu'ils fassent rire ou blêmir, ils ne forment plus qu'un sur la scène. Tous s'unissent dans la reproduction primitive d'une seule chose. Un seul être, torturé mais heureux. C'est Sisyphe retrouvé sur les planches. ■ **Loïc Pierrot**



Chex
Bitz
KIX
Crispix
ALL BRAN
Total
ALLEY CAT
Fresh Step
whiskas

aujourd'hui

28 ITINÉRANCES, SAISON DEUX
30 LE CHIEN DE L'ALLÉE DES VALSEURS
31 DAREDEVIL : IT'S MARVELOUS !
32 ARASH DERAMBARSH : EN LUTTE ...
34 L'INVITATION AU VOYAGE DE SUPERPOZE
36 LA BRIGADE DU SKATE MALGACHE
38 LES CRITIQUES D'AVRIL
40 LES LE PEN FONT LEUR CINÉMA
42 LE LONDRES DE VIRGINIA WOOLF
44 TACHES SUR LE TABLEAU AMÉRICAIN
47 PULP - IN
48 NIGÉRIA : MUHAMMADOU BUHARI
53 DON DU SANG : VERS L'ÉGALITÉ
54 L'ASTRAGALE : TRAGIQUE ET POÉTIQUE
56 SOPHIE CALLE EXPOSE AU MAC
58 BOOM ! FUCKIN' TYLER
60 LA MORT DU MARCHAND DE SABLE
62 PERCEPTIONS D'UN SKATER AGUERRI
64 DATING 2.0
67 QUAND L'ART EN MET PLEIN LES YEUX !
68 LES HALLUCINATIONS COLLECTIVES
69 LES 400 VUES DE PARIS
70 TOURNONS CACHÉS, RESTONS EN LIBERTÉ
72 RENCONTRE AVEC PIPPO DELBONO

Itinérances, saison deux

Cette année encore, pour sa trente-troisième édition, le festival de cinéma Itinérances a tenu quinze jours Alès, la sous-préfecture du Gard, en haleine, avec ses 233 films projetés, ses 48 000 spectateurs, et ses 102 invités. Les chiffres, qui pourraient défiler encore longtemps pour témoigner de la douce démesure du festival alèsien parlent d'eux-mêmes et il apparaît aussi difficile que frustrant, face à une programmation si riche, de résumer plusieurs intenses soirées de cinéma. Pour moi qui ai bravé les révisions de mes partiels afin de couvrir l'événement au nom de Maze, une seule option : voici les quatre films qu'il ne fallait pas rater à Itinérances. Avants-premières ou film culte, polar ou comédie, tout le monde devrait y trouver son compte.

Les quatre films qu'il ne fallait pas rater à Itinérances

The Big Lebowski des frères Coen, projeté en VOSTFR dans le cadre de la nuit du film de culte.

Un film tellement culte que j'ai presque honte d'avoir à le présenter : un classique du cinéma américain, déjanté, indémodable et émouvant, avec des riches et des pauvres, des courses-poursuites et des parties de bowling, des femmes fatales et des magnats de l'industrie du porno, des artistes contemporains et des nihilistes, des anciens du Vietnam paranoïaques et surtout des peignoirs et des russes blancs pour permettre au héros, The Dude, de supporter toute cette folle enquête policière.

La Isla Minima, d'Alberto Rodriguez, présenté en avant-première

Au sortir du franquisme, dans une Andalousie sublimée par des plans aériens qui ponctuent l'atmosphère angoissante d'un film couronné aux derniers Goyas, deux détectives enquêtent sur la disparition de jeunes filles. L'Espagne en pleine transition démocratique, avec ses flics un



peu ripoux et ses journalistes aux méthodes peu scrupuleuses, est rigoureusement décrite, dans un mélange de morbide et de poésie. Portée par de très bons acteurs, l'enquête n'est plus qu'un prétexte pour explorer la complexité de l'âme humaine, véritable fil rouge d'un film aux multiples rebondissements, où aucun détail ne semble laissé au hasard. Vivement juillet, pour sa sortie française.

Brabançonne, de Vincent Bal, en avant-première surprise.

Dans une Belgique en proie aux divisions culturelles, deux fanfares, l'une wallonne, l'autre flamande sont en compétition pour devenir la meilleure fanfare d'Europe. Brabançonne, avec un tel scénario commence comme une blague belge où tous les coups seraient permis entre bands rivaux. Les amateurs de solos de trompettes y trouveront également leur compte dans un film coloré et plein d'humour, aux allures de comédie musicale où les acteurs jouent plutôt bien leurs rôles respectifs. L'histoire d'amour au gnan gnan qui peut se justifier ne ternit même pas l'ambiance du film. Un film à suivre après son succès en Belgique !

Histoire de Judas, de Rabah Ameur-Zaïmèche, encore dans les salles à l'heure où j'écris ses lignes.

Le personnage de Judas, parce qu'il a souvent servi de support idéologique à l'antisémitisme, est réduit à son baiser et à sa sale gueule de méchant des Évangiles. C'est pour briser cette éternelle figure de la duperie, que Rabah Ameur-Zaïmèche joue Judas dans son propre film, où le Christ et ses fidèles apparaissent comme arabes, fils de la Terre sainte, loin des images blanches des Descentes de Croix renaissantes. Un rappel nécessaire, dans ce film aux quelques longueurs parfois désagréables, tourné au Maghreb, sur des ruines romaines qui rendent magistrales un dialogue entre Jésus et Pilate. Une initiation au voyage méditerranéenne d'actualité !

■ **Basile Imbert**

Album

Le Chien de l'Allée des Valseurs

Peu de groupes ont le courage d'admettre qu'ils ne se destinaient pas à la musique. Mais en général, ce sont ces mêmes ensembles qui forment les meilleurs crus. The Ballroom Thieves est très certainement l'étoile montante de la folk américaine de ces prochaines années.

Martin, Devin et Calin (Riri, Fifi et Loulou) sont amis depuis toujours, ou presque. Ils n'avaient jamais réellement pensé à la musique mais le hasard a fait qu'un soir, une guitare, un djiembé et une voix se sont retrouvés dans une chambre de dortoir de l'université de Boston. L'étincelle n'est pas venue directement, ils n'ont pas été parfaits dès la première tentative. Mais à force de soirées entre potes entrecoupées de sessions de jam, les trois acolytes ont fini par trouver un équilibre entre la voix surpuissante de Martin, les percussions originales de Devin et le violoncelle inattendu de Calin. Du dortoir, les trois comparses sont rapidement passés aux bars et aux scènes ouvertes. La création officielle du groupe remonte à 2011, le commencement pour eux.

Le premier album, A Wolf In The Doorway nous a été livré quatre ans plus tard. Annonçant le printemps, chaque chanson est une ode aux beaux jours et à la joie que procure la vie à ceux qui prennent la peine d'en profiter. La plupart des titres peuvent facilement devenir des hymnes épicuriens intemporels. Tout est célébré, la place de l'homme sur cette Terre, la beauté de la nature, la joie que procure l'amour, les légendes anciennes des campagnes américaines. Tout y passe et c'est un vrai bonheur. A l'heure où la morosité gagne facilement les masses, The Ballroom Thieves insuffle dans nos coeurs un parfum de bonheur dont on ne voudrait jamais se séparer.

Globalement, toutes les chansons sont plaisantes et agréables, cependant plusieurs titres sont à retenir dans cet opus. Il y a tout d'abord l'excellent Oars To The Sea, qui résulte d'une surprenante combinaison des genres. Les voix des trois membres du groupe s'accordent sur des harmonies basiques construites sur des tierces, il semblerait donc que le morceau se revendique folk. Pourtant, à la place d'une guitare acoustique, Martin Earley utilise une guitare électrique qui donne une dimension rock à ce rythme entêtant. Plus les minutes avancent et plus la puissance vocale et musicale augmente, si bien que certaines notes finissent par être hurlées par le chanteur, habité par ses paroles.

On retiendra également The Loneliness Waltz. Il s'agit du titre le plus calme et le plus doux du disque, le plus intimiste également. Le parolier nous livre avec une tendresse infinie sa version de la solitude. Elle ne sonne pas mal, il ne semble pas triste. Au contraire, sa valse de la solitude donne l'impression qu'il s'envole à chaque pas et qu'il profite de son voyage en solitaire pour faire le point sur ce qu'il ressent. Le tout est chanté sur une guitare folk épousant sans encombre les courbes de la voix des trois chanteurs. Peu à peu, le violoncelle et le tambourin viennent ajouter une touche de magie au chant. Le tout se termine délicatement, sans instrument, dans un coin de paradis. Il est impossible de faire quoi que ce soit après avoir écouté cette chanson. Nos corps ne répondent plus, seules nos âmes sont guidées par la candeur d'un chant aussi mélodieux, nous entrons naturellement dans la léthargie du Bonheur.

En conclusion cet album, dont la pochette annonce déjà un univers céleste où lune et soleil se côtoient sans problème, est très certainement l'un des meilleurs que le mois d'avril ait déposé dans nos pavillons. The Ballroom Thieves gagne à être connu et nous serions heureux de les voir débarquer en Europe pour qu'ils puissent démontrer toute l'étendue de leur talent scénique. Il ne serait pas légitime de douter de leurs capacités, la version enregistrée étant déjà une réussite sans nom. Nos régions ont besoin de leur délicatesse et des multiples facettes de leur style. Le groupe n'a pas à se sentir inférieur face à des collectifs tels que The Great Lake Swimmers ou The Head And The Heart, avec qui ils partagent des inspirations évidentes. Les jeunes valseurs sont en bonnes voie pour acquérir le même succès que leurs pères spirituels. ■ **Sofia Touhami**

Daredevil : it's marvelous !



Vendredi 10 avril, Daredevil, le super-héros de Marvel, revenait sur les écrans.

Nous sommes bien loin de l'adaptation qu'avait pu faire Mark Steven Johnson où on retrouvait notamment Ben Affleck et Jennifer Garner. Dans cette adaptation de Drew Goddard et Steven S. DeKnight, et produite par Marvel Television et ABC Studios, c'est Charlie Cox qui campe, à merveille, le rôle du super-héros de Hell's kitchen. Et parce qu'un super-héros n'opère pas sans un ennemi digne de ce nom, on retrouve le célèbre Wilson Fisk, interprété par le non moins talentueux Vincent D'Onofrio. Au cœur de cette série, l'histoire que nous connaissons tous. Matthew Murdoch aka Matt Murdoch est un enfant aveugle depuis ses neuf ans, suite à un tragique accident. Il développe alors une acuité incroyable et lorsqu'on le retrouve des années plus tard, le jeune gamin innocent est devenu un bel avocat, accompagné de son ami de longue date, Foggy Nelson, avec qui il monte son cabinet. Avocat le jour, super-héros la nuit. Autrement dit Matt Murdoch le jour, Daredevil la nuit.

Cette première saison pose le décor parfaitement. On apprend à connaître le personnage principal, à travers ses forces mais aussi ses faiblesses, les failles qu'il doit à son enfance, où il a du réapprendre à appréhender la vie, sans la vue. Elevé par un père boxeur qu'il avait l'habitude de soigner après ses combats, cet enfant que l'on reconnaît sensible apporte une touche émouvante à la série. Bien vite, on comprend pourquoi cet homme aveugle met sa vie en danger, quelles en sont ses motivations. Ces flashbacks sont indispensables à la bonne compréhension des intrigues, mais aussi des comportements du super-héros. Par ailleurs, le même effet est utilisé pour présenter Wilson Fisk. Là aussi, on comprend avec facilité d'où lui viennent toute sa haine et tout son mépris. Les deux garçons ont eu une enfance difficile mais c'est leur manière de l'appréhender qui change leurs comportements.

Au cœur de cette saison, des combats bien sûr. De l'a<ction comme on l'aime dans les Marvel. Et sans être adepte de ce genre de films ou de séries, on plonge bien vite dans l'univers et on n'a même plus envie d'en sortir la tête. C'est à cause de séries comme celles-ci qu'apparaissent le phénomène de «binge watching» ! Les 13 épisodes d'une durée d'une heure passent à une vitesse fulgurante et les intrigues s'entrechoquent. Cette saison est une sorte de prélude. Daredevil n'est pas encore Daredevil, il n'en a ni le costume ni le nom. Pourtant, Daredevil ou non, on a en ce héros une confiance aveugle. ■ **Amélie Coispel**

Arash Derambarsh, en lutte contre le gaspillage alimentaire

Vous avez sûrement entendu parler de lui. « Robin des bois » sur tel site d'actu, « Rastignac » sur un autre, Arash Derambarsh accumule surnoms et métaphores (plus ou moins) élogieuses à son égard. Il faut néanmoins dire que cet élu de Courbevoie, dans les Hauts de Seine, défend depuis quelques mois une noble cause : il lutte en effet contre le gaspillage alimentaire et plus globalement contre le problème récurrent de la faim en France.

« J'ai voulu répondre à une aberration qui était celle du gâchis alimentaire, en partant d'un constat qui est assez simple malheureusement » détaille-t-il au téléphone. « On a une classe moyenne invisible qui, le 10 du mois, est sous l'eau. Après avoir payé le loyer et les charges, la classe moyenne a du mal à boucler les fins de mois... Et de l'autre côté on a de plus en plus de sans-domicile fixe ». Un constat à combiner avec une autre réalité : « En face de ces deux catégories sociales très précaires, on s'aperçoit que chaque supermarché gâche en moyenne 20 à 40 kilos de nourriture par jour. Il fallait mettre ces deux aberrations l'une à côté de l'autre pour essayer de créer une solution ».

Élu municipal « divers droite » dans sa commune depuis mars 2014, Arash Derambarsh a tout d'abord décidé d'agir au niveau local. Il a en effet obtenu un partenariat avec un Carrefour Market à proximité : « Avec l'aide des bénévoles, dans ma ville de Courbevoie, on est allé chercher les invendus consommables à 20h30, c'est-à-dire une demie heure avant la fermeture du magasin. L'objectif était de contourner la loi, qui était drastique sur la chaine du froid et sur la date de péremption ». Il rappelle au passage que « la date de péremption n'est pas une date de consommation mais de vente pour les supermarchés ». « Comme je n'avais pas le local et les frigos pour garder les invendus dans la chaine du froid, j'ai contourné cette chaine du froid en faisant une distribution immédiate le soir même » explique Arash Derambarsh, qui a donc enchainé les distributions pendant plusieurs semaines au sein de sa commune.

Avec en ligne de mire une action au niveau national, ce dernier s'est fait connaître via internet : « J'ai lancé une pétition avec Matthieu Kassovitz le 19 janvier pour réclamer que chaque supermarché ait l'obligation de céder ses invendus à l'association de son choix ». Avec plus de 180.000 signatures, le succès est au rendez-vous, et les politiques suivent. « On a utilisé la loi Macron pour faire insérer via la sénatrice Nathalie Goulet (UDI) un amendement afin que puisse passer cette demande et il a été voté à l'unanimité. Cela va revenir bientôt à la table des députés » explique-t-il fièrement. Même si son projet initial n'est pas entièrement respecté: « L'amendement a été modifié au Sénat, ce n'est pas une obligation mais une possibilité ».

Cet amendement constitue donc une avancée importante contre le gaspillage. « Quoiqu'il arrive, ce que je propose va être voté. Après, cela va être débattu sur l'obligation et la capacité ou la possibilité. Quoiqu'il arrive, dans les deux-trois mois à venir, ça ne sera plus jamais comme avant » va même jusqu'à dire le jeune conseiller, également



juriste dans l'édition, qui avait fait 7% lors des dernières municipales à Courbevoie.

Néanmoins, cet amendement fait également grincer des dents. Et aux premiers rangs, les associations. Dans une lettre ouverte à l'élu, quatre d'entre elles font part de leurs réticences : « Nous pensons qu'une telle loi n'améliorerait probablement pas en profondeur la situation. Cette loi n'aurait en effet aucune influence sur le problème de surproduction de nourriture et de gaspillage en amont de la distribution, tout en donnant la fausse –et même dangereuse– impression d'un remède miracle ».

Du vent cet amendement ? Pas vraiment, mais il faut dire qu'il est voté au moment-même où un rapport beaucoup plus complet sur la question est remis par Guillaume Garot (PS) au gouvernement. « Il a repris intégralement, à la virgule près, notre demande de faire distribuer les invendus avec l'obligation » s'indigne Arash Derambarsh. Peut-être, mais les 100 pages du rapport de l'ancien Ministre délégué à l'agroalimentaire incluent également d'autres mesures pour changer plus en profondeur le système de distribution alimentaire. Garot souhaite donc voir plus global que le courbevoisien: «[Arash Derambarsh] est très présent dans les médias mais il ne s'y intéresse que depuis quelques mois » déclare-t-il même au Monde. L'équipe de Derambarsh ne lâche pas son amendement, en mettant par exemple en avant la rapidité. Le rapport Garot « ne sera pas débattu avant octobre puis voté en 2016 » déclare-t-elle ainsi sur la page de promotion de sa pétition. L'amendement va donc sûrement passer, même s'il n'est pas soutenu par le gouvernement.

En attendant de voir ses répercussions réelles, le projet de l'élu municipal de Courbevoie aura eu le mérite de prouver que la démocratie participative existait véritablement, comme le montre cette mobilisation inédite en grande partie via les réseaux sociaux. Arash Derambarsh, quant à lui, peut (veut ?) voir plus grand. Après avoir « travaillé de 18 ans à 24 ans avec ce qui se faisait de mieux dans le monde de la nuit » (Jean Roch, Tony Gomez ou David Guetta détaille-t-il), il commence à se faire un nom en politique, particulièrement dans sa ville. Les élections municipales de 2020 ? Il dit ne pas y penser, mais après 2008 et 2014, la troisième candidature sera peut-être la bonne.

Insatiablement à la quête du buzz et perpétuellement à la recherche l'exposition médiatique, Derambarsh cache de moins en moins ses ambitions. « Dans vingt-cinq ans, je le vous dit, je serai à l'Elysée » déclarait-il, ironique, à VSD pendant sa dernière campagne. ■

Thomas Philippe

Analyse d'album

L'invitation au voyage de Superpoze



© Sophie Jarry

Alchimiste des sons et architecte du rêve, Gabriel aka Superpoze confirme son talent en nous offrant un des meilleurs albums de 2015. Après plusieurs délicieux EP, des sorties de titres aux côtés d'autres grands noms (Stwo, Fakear, Thylacine), un side-project pour Kuage et une tournée internationale, le jeune normand revient avec un premier album Opening, sorti sur son propre label Combien Mille Records.



arquant un changement de cap, Opening est un nouveau pas pour une grande carrière. En effet, Superpoze ne se contente pas de réussir. Pour ne pas tomber dans la routine musicale, il refuse toute barrière et, en quête constante de nouveaux horizons, il continue à nous surprendre comme sur ce premier album pour renouveler l'identité Superpoze. Pour cet album, il a donc abandonné en partie la quête de samples et l'omniprésence de beats hip-hop et a travaillé principalement au piano, offrant des couches de nappes électroniques brumeuses, aériennes et contemplatives. Véritable bijou de composition, cet album offre ainsi un ensemble plus mélodique et harmonieux que ses précédents EP. Habitué aux formats courts, il a relevé le défi de composer un album, nous offrant la bande originale grandiose et puissante d'un film encore inexistant pourtant. Le risque aurait été de faire une compilation de titres (en y incluant des anciens), sans véritable lien les uns avec les autres. Mais il a brillament réussi son pari, en se réinventant et en offrant un album cohérent, mature et très bien mené, un album qui se lit comme une même histoire,


© ARTE Concert

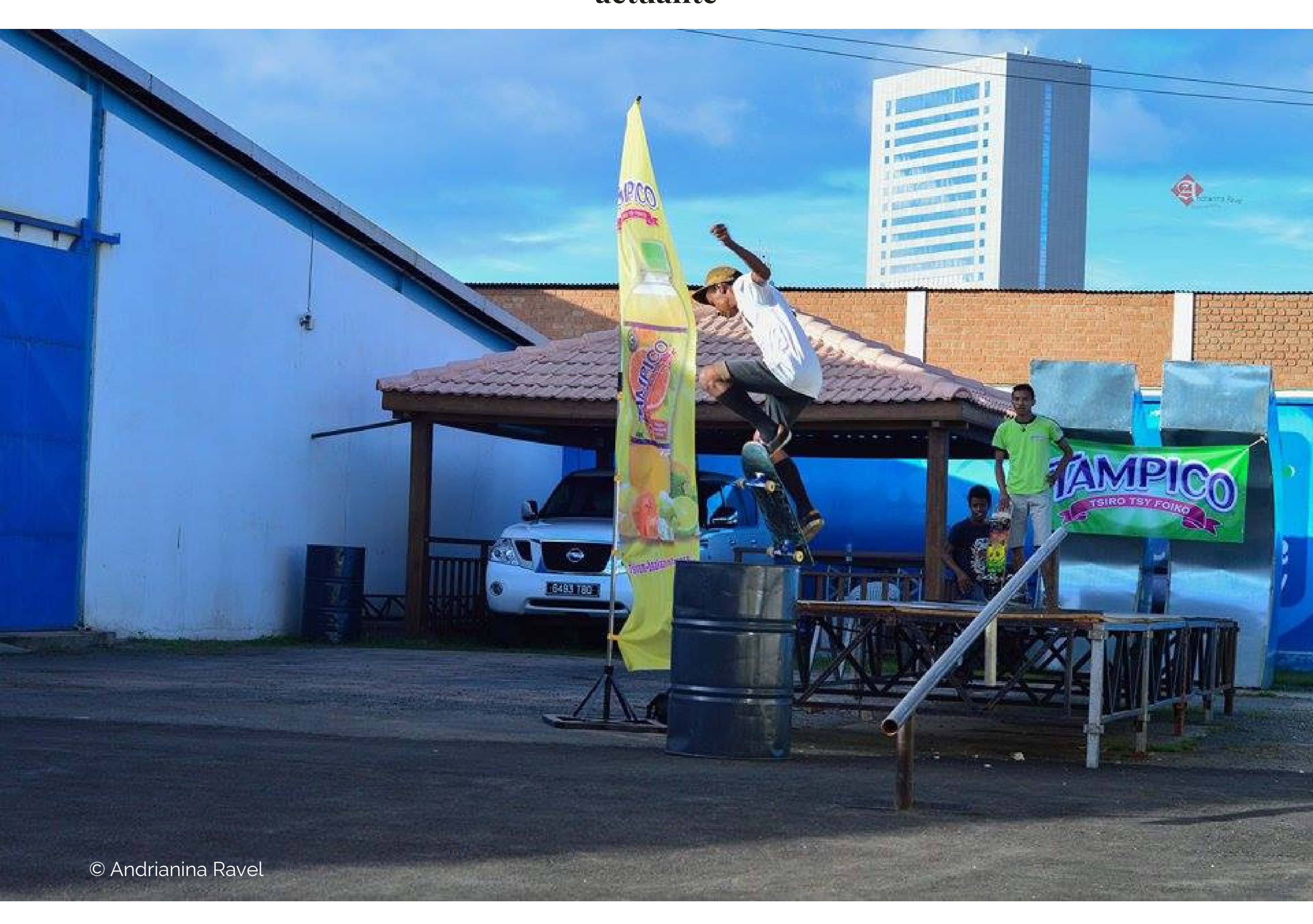
dévoilant les images musicales d'un unique film. Voyage au cœur de contrées encore inexplorées, Opening est une belle ouverture sur le monde, entre beauté de l'intime et envoûtement de l'horizon.

Le voyage s'ouvre sur Opening, amorce ponctuée de beats percutants et d'une douce mélodie qui s'installe peu à peu au cœur de cette aube aventurière et nomade. Entre douceur lumineuse et beats ravageurs, le morceau gagne progressivement en puissance. Amorce parfaite pour cet album voyageur, ce titre semble nous plonger au cœur d'une Nature qui s'éveille avec force, d'une lumière qui astreint l'immensité. Décors de notre escapade solitaire, le paysage est installé. Nous sommes alors transportés soudainement au cœur de contrées musicales glaciales et sombres avec North. Sur ce titre, on retrouve l'univers froid auquel Superpoze nous avait déjà habitué avec des titres comme The Iceland Sound, From The Cold ou encore Transylvania. Mais à la différence de ces premiers titres, le rythme reste ici bercé par la lenteur presque sensuelle des glaces, porté par le chant spectral des banquises. La délicate mélodie au piano épure alors avec tendresse le morceau de tout artifice, nous faisant valser au cœur de ce pur et stupéfiant désert de glace. Ce voyage initiatique et solitaire se poursuit avec la rythmique effrénée de Time Travel.

Une pause contemplative se déploie alors avec le fragile et spectaculaire Overseas. Composé lors de son retour d'Asie, ce morceau laisse défiler avec simplicité la grandeur de paysages, nous faisant survoler l'immensité et la profondeur. Épique et ensorcelant, ce travelling musical joue avec nos émotions, nous entraînant dans la seconde partie du morceau sur des rivages plus électroniques et envoûtants. Les images restent brumeuses et les rythmiques demeurent obsédantes sur Unlive. Murmure ou souffle suffocant, ce titre intimiste et scintillant, nous transporte dans une contrée aérienne et spacieuse encore inexplorée.

Au beau milieu de notre route, la pause house de Ten Lakes vient apporter mouvement et luminosité à notre envoûtante pérégrination. Movement redonne alors une place d'honneur aux mélodies du piano. La douceur se déploie dans un décor lumineux et mélodique. De ce titre découle avec naturel le dernier morceau de l'album, Home Is Where I Am résumant en musique l'adage amérindien « Là où sont mes pieds, je suis à ma place ». Notre abri et nos repères se retrouvent dans ce travelling musical délicat et envoûtant, élégant et puissant, que Superpoze nous offre. On ouvre les yeux, ce voyage en apesanteur se clôt. Rien ne vous empêche de les fermer à nouveau et de repartir

■ **Marie-Madeleine Remoleur**



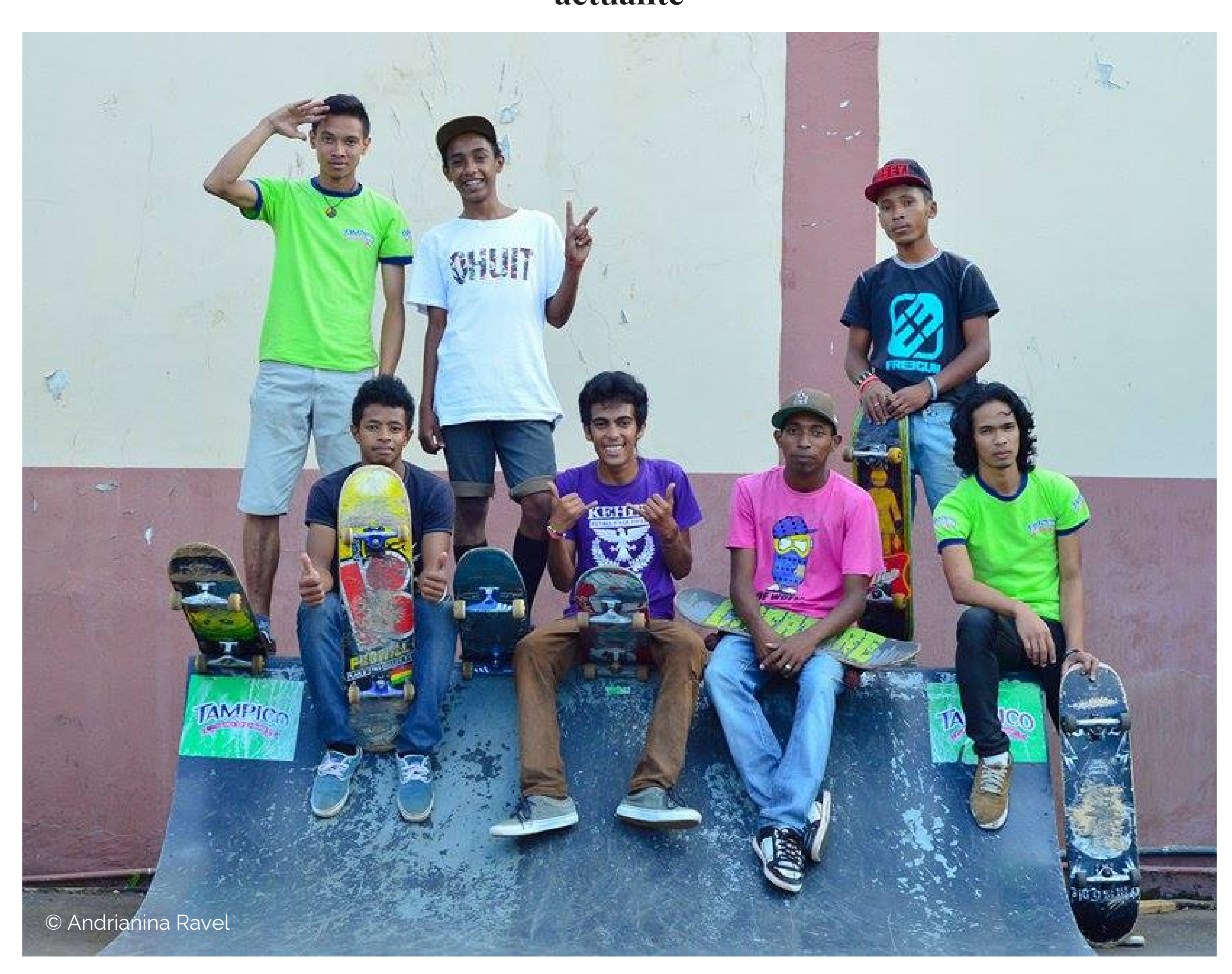
© Andrianina Ravel

La Brigade du Skate malgache

Révélés par le biais d'une vidéo dévoilée au début du mois par Redbull sur le skate à Madagascar, le monde découvrait médusé l'existence d'une équipe de skaters dans le sixième pays le plus pauvre du monde. Maze vous raconte l'incroyable histoire derrière ce clan de la planche à roulettes.

Mora mora

Dans la culture malgache, le terme "mora mora" est l'expression même de la lenteur de la vie sur la grande île, l'importation du skate n'y a pas fait exception. En novembre 2013, suite à de nombreuses galères administratives dans un pays en pleine transition politique à la suite du coup d'état 2009, un groupe de jeunes skaters forme l'association SMEG, qui servira de base à la future Brigade du skate. A ce stade des choses, le pays à la superficie grande comme la France et la Belgique, ne compte qu'un seul skatepark, à Tananarive, la capitale. Bien sûr il n'est pas uniquement un minuscule skatepark, mais aussi une aire de loisirs sur laquelle les enfants viennent s'amuser, pas forcément le spot idéal pour perfectionner ses tricks. Le prix d'une planche est équivalent à un mois de salaire ici, les skaters pratiquent grâce aux dons des associations et réparent les planches cassées. Les onze jeunes de 17 à 26 ans qui forment l'association commencent à se médiatiser eux mêmes avec les



© Andrianina Ravel

moyens du bord, une page Facebook, des vidéos filmées par les copains, et ça fonctionne.

L'éclosion

Début 2014, les skateurs de Madagascar remportent un concours de Berrics, site de référence de la planète skate, et décrochent une Go Pro. Bingo, en février ils sont contactés par le staff de Redbull à la recherche de spots pour leur prochaine vidéo. Au mois de septembre, les jeunes skateurs locaux serviront non seulement de guides, mais seront eux aussi les stars de la vidéo en réalisant des performances extrêmes dans les rues de la capitale. Impressionnés par le niveau de ses skateurs au peu de moyens, l'équipe de Redbull repart ébahie, non sans laisser toute sorte de matériel pour l'association. Un mois plus tard, lors d'une session skate un mardi, aux jardins de Mahamasina, un illustre inconnu en promotion pour une émission de télévision les repère. Il leur propose de venir faire une démonstration dans les locaux d'une chaine de télévision, dans laquelle se déroule le casting de l'équivalent malgache de The Voice. Il fabrique à la hâte un skatespot dès le lendemain, et le dimanche, les skateurs passent le test haut la main. L'homme qui les a remarqué est un ancien skateur, et PDG adjoint de la chaine RTA, il leur propose de revenir skater tous les mercredi et samedi, puis progressivement tous les jours. L'association forme La Brigade du Skate, s'élargit, et décroche son émission de télévision hebdomadaire « Fun 6 » sur la chaine. Le skate malgache s'institutionnalise, et dans la foulée les sponsors se joignent à la fête.

Skateurs du monde entier, unissez vous !

Depuis les skaters de Redbull sont repartis en laissant à ces jeunes, skates, matériel, shoes, et des rêves plein la tête. A Madagascar les choses n'ont pas beaucoup changées depuis, et la construction d'un second skate park payant à Tananarive est une bien maigre occasion de se réjouir. Seuls 10% des axes routiers du pays sont en bon état, et les trottoirs sont occupés par les vendeurs ambulants, passants, mendiants. Des conditions qui ne permettent pas à ces jeunes d'oublier le quotidien de leur pays qui sombre, dans le dépassement de soi, dans le skate. Ici les anciennes planches connaissent une seconde vie, là où leurs maîtres, essayent d'échapper à la leur.

■ **Fabien Randrianarisoa**

Les critiques d'Avril



MiM - Samsāra

Producteur, beat-maker et DJ parisien, MiM est un artiste complet. Il rejoint d'abord en 2007 le collectif UNC Audio tourné vers la culture urbaine, puis se fait connaître du grand public en 2011, en signant le générique de la série « Bref » de Canal +. Cette année-là, le parisien décide alors de fonder le groupe PMPDJ (Pour Ma Paire De Jordans), alliant rap et bass music, aux côtés d'Entek, Grems et Starlion. Ils sortent un premier EP sur le label Château Bruyant Records. À côté de cela, il produit des titres pour des grands noms de la scène hip hop comme Disiz, Set & Match, Laetitia Dana ou encore Anna Kova. Évoluant entre Paris et Londres, MiM vient tout juste de dévoiler son EP solo Samsāra. Oscillant entre bass music, electronica, trip hop, soul et club, ce petit bijou de production nous entraîne dans un voyage, explorant plusieurs styles, au-delà de toute frontière musicale. L'EP s'ouvre sur Blow et Karma où l'on découvre les voix enivrantes de Anna Kova, Emma Lamadji (The Afrorockerz) et Jaw (Dop). Mêlant avec éclat puissance soul et ambiance cosmique, ces deux premiers titres dessinent les contours d'une pudeur sauvage. Beauty B se distingue par son élan club où l'on retrouve Jaw. Loka et Moksha clôturent l'EP en dévoilant une electronica envoûtante agrémentée de touches jazzy.
Marie-Madeleine Remoleur



Balthazar - Thin Walls

Le dernier album de Balthazar se décrit très simplement : c'est neuf, c'est frais, c'est endoctrinant. Le groupe fête ses onze ans de scène en offrant au public un troisième opus magistralement réussi. Thin Walls est le premier album qu'ils acceptent enfin de faire produire, eux, grands amateurs de bricolages et de débrouillardise. Et on sent la différence ! Les instruments insolites qu'ils avaient

déjà l'habitude d'utiliser, trouvent enfin une place importante dans chacune de leurs chansons. Le violon d'un So Easy baba cool renforce le faux coté je m'en foutiste de l'album, quant au synthétiseur de Last Call, il ajoute une touche de modernité au rock alternatif qui caractérise habituellement le groupe. Balthazar c'est l'esprit belge à l'état pur ; mélanger les genres, montrer l'absurdité maitrisée et faire ressortir l'amusement dans des titres presque sérieux. Nous aimons le violon qui s'entend parfaitement avec une guitare électrique. Nous adorons le fait que cet instrument soit enfin bien utilisé ailleurs qu'en Country ou qu'en musique classique. Derrière cette apparence de musique simple et accessible, se cache en fait un travail acharné qui donne l'impression que tout est évident. La simplicité avec laquelle nous percevons les mélodies de Balthazar, nous conforte dans l'idée que ce groupe durera encore longtemps. Thin Walls est un des bijoux de ce mois d'avril, la rédaction vous le recommande vivement. - **Sofia Touhami**



Agua Roja - EP

Premier avant-goût de la mélancolie post-estivale exhalant l'air californien, Agua Roja est pourtant un trio de Paname composé de Clément, November et Benjamin. Ensemble, ils distillent avec éclat une pop ensoleillée et frétillante. Avec une pincée de naïveté et une dose d'énergie fringante, Agua Roja vient de dévoiler son premier EP, plus brûlant qu'un rayon de soleil de Californie. Les quatre titres qui le composent oscillent habilement entre mélodies sucrées et mélancolie latente, bercés par la voix chaude et de velours de November, des guitares retro et une rythmique de batterie obsédante. L'EP s'ouvre sur le morceau qui les avait révélés en 2014, Summer Ends. Véritable road trip musical et californien, ce premier titre offre toute la beauté et mélancolique pop du trio parisien, ambiance que l'on retrouve parfaitement sur leur clip tourné en 2013 à Encinitas (sud de Los Angeles) par Thomas Pessin. S'en suit The Motion ballade élégante, suave et éthérée, puis la course frénétique et lumineuse de Running. Let Go clôt l'EP avec éclat et beauté. Bijou de composition, ce dernier titre vous emporte dans son envolée, grimpant avec douceur et habileté. La voix de November et le morceau gagnent progressivement en intensité jusqu'à nous faire planer au sein d'un choeur quasi-spectral, majestueux et envoûtant. **Marie-Madeleine Remoleur**

Les Le Pen font leur cinéma


© AFP

Jean Marie Le Pen n'a jamais fait dans la dentelle. Ses récentes déclarations ont ravivé les braises d'un incendie médiatico-politique qui ne semble jamais s'éteindre, au plus grand désespoir de sa fille. Au début du mois d'avril, il a affirmé ne pas avoir de regrets concernant ses propos tenus en 1987 sur les chambres à gaz, « un point de détail de la Seconde Guerre mondiale ».

L'actuel président d'honneur du Front National n'en est pas à son coup d'essai. Il collectionne depuis le début de sa carrière politique les phrases chocs, à tendance raciste, antisémite, xénophobe ou homophobe. En septembre 1996, Jean Marie Le Pen déclarait: « Oui, je crois en l'inégalité des races. Aux jeux olympiques, il y a une évidente inégalité entre la race noire et la race blanche, c'est un fait. Je constate que les races sont inégales ». Seul chef de l'extrême-droite française pendant plusieurs décennies, le créateur du Front National a toujours cultivé cette image différente des autres partis français. Fondé en 1971, son parti a longtemps été « anti-système », statut assumé par Le Pen et les dirigeants du FN. Cependant lorsque l'on connait les fondateurs du mouvement, on comprend un peu mieux pourquoi : parmi les personnes présentes lors de la réunion de lancement du Front National en octobre 71, on retrouve Pierre Bousquet, caporal de la division SS Charlemagne, Léon Gaultier, membre de la Waffen SS de 1940 à 1945 ou encore François Brigneau, membre de la Milice à partir de 1944. Jean Marie Le Pen a donc de 1971 à 2011 était le porte- parole de l'extrême-doite, multipliant les interviews détonantes. Son avis sur l'homosexualité ? Il répond en février 1984 : « L'homosexualité n'est pas un délit, mais elle constitue une anomalie biologique et sociale ». Autre sujet, mais même franc-parler : « Il faut qu'il y ait une autorité, et nous pensons que l'autorité la plus qualifiée dans un ménage est celle de l'homme » déclare l'homme politique en 1979. Ses propos sur les chambres à gaz dans le studio du grand Jury RTL le 13 septembre 1987, soulèvent un véritable tollé. Il est d'ailleurs condamné à 200 000€ d'amende pour banalisation de crime contre l'humanité.

La rupture

Mais depuis 2011 et l'arrivée de sa fille à la tête du parti, Jean Marie Le Pen est beaucoup moins libre dans ses déclarations. Marine Le Pen s'est lancée dans une campagne de dédiabolisation du Front National, pour ne plus rester dans un simple rôle d'opposition mais se lancer à la conquête du pouvoir. Fini les petites phrases assassines du père, l'heure est au politiquement correct. Aucun dérapage n'est désormais toléré au sein du parti. Par exemple en octobre 2013, une candidate du Front National aux municipales dans les Ardennes compare la garde des sceaux, Christiane Taubira, à un singe sur les réseaux sociaux et lors de l'émission Envoyé Spécial. Seulement quelques semaines après la diffusion du reportage, la femme est exclue du parti. Proclamé « premier parti de France » par Marine Le Pen, le FN serait presque devenu un parti comme les autres, dont les idées se sont

banalisées alors que le programme du Front National n'a pas radicalement changé depuis l'époque où Jean Marie Le Pen était à sa tête.

L'homme qui est arrivé au second tour de l'élection présidentielle de 2002 s'oppose à cette évolution du parti. Lorsqu'il réitère ses propos le 2 avril 2015 sur ce qu'il qualifie de « détail de l'histoire », Marine Le Pen réagit immédiatement, s'estimant « profondément en désaccord avec cela ». Florian Philippot, vice-président du FN, décrit une « provocation parfaitement inutile ». Une scission semble visible après cette première déclaration, mais la rupture est consommée à partir du mercredi 8 avril. Dans une interview accordée à la revue d'extrême-droite Rivarol, Jean Marie Le Pen déclare qu'il n'a jamais considéré Pétain comme « un traître », jugeant que l'on a été « très sévère avec lui à la Libération ». Il tient également des propos indéniablement racistes : il souhaite « sauver le monde blanc ». Tous les cadres du Front National s'opposent à l'ancien président : Philippot évoque une rupture politique « désormais totale », Gilbert Collard (député frontiste) assure qu'il serait « ravi » par une exclusion de Jean Marie Le Pen. Louis Aliot déclare que ces « désaccords politiques sont irréconciliables ». Marine Le Pen annonce le vendredi 10 avril le lancement d'une procédure disciplinaire à l'e0ncontre de son père. L'homme est convoqué devant un bureau politique le 17 avril, où la question de sa candidature aux élections régionales en Provence-Alpes-Côte d'Azur doit être étudiée. Hospitalisé pour un petit problème cardiaque, l'homme de 86 ans, n'assistera pas à cette réunion. Il a finalement renoncé à se présenter aux élections en PACA le 13 avril. C'est sa petite fille de 25 ans, Marion Maréchal-Le Pen qui est désignée tête de liste dans la région.

Un poids pour Marine Le Pen

Est-ce que les récents événements ne signalent pas la retraite politique de Jean Marie Le Pen ? Cela ne semble pas être l'avis de l'intéressé... Sa fille verrait pourtant cette retraite d'un bon œil. Marine Le Pen semble fatiguée de la mauvaise image de son père qui se répercute sur le Front National. L'objectif principal du parti se rapproche désormais à grand pas : la présidentielle de 2017 étant dans toutes les têtes. L'intronisation de la nièce de Marine, Marion Maréchal-Le Pen est une image forte : proposée par son grand-père pour le remplacer, elle représente une nouvelle génération de l'extrême-droite. La jeune femme baigne dans les idées du Front National depuis sa jeunesse. Alors qu'elle n'a que 2 ans, elle pose dans les bras de son grand-père pour l'affiche officielle du Front National. Jean Marie Le Pen est alors candidat aux élections régionales en... Provence-Alpes-Côte d'Azur. 23 ans après cette photo, c'est Marion qui remplace son grand-père en tant que tête de liste de cette même région, un passage de relais symbolique. Marion Maréchal-Le Pen a acquis une certaine expérience depuis qu'elle est devenue la plus jeune députée de l'histoire de la République française à l'âge de 22 ans, en 2012. Cependant, elle n'est pas une adepte de la langue de bois pour autant. Le 29 janvier 2015, les caméras du Petit Journal (Canal+) ont filmé la jeune femme menacer le journaliste Gilles Leclerc: « On va vous avoir... Mais quand ça va arriver, ça va vraiment vous faire mal ! »

> « Fini les petites phrases assassines du père, l'heure est au politiquement correct. »

Le FN est toujours un parti différent des autres. On peut tout de même remarquer une « peopolisation » du Front National. Désignée par le magazine Times parmi les 100 personnes les plus influentes de la planète, Marine Le Pen s'est rendue mardi 21 avril au Gala organisé pour cet événement. La présidente du FN a dîné en compagnie de stars américaines comme le rappeur Kanye West et sa compagne, Kim Kardashian. Pas sûr que Jean Marie Le Pen ait apprécié cette proximité avec les people. Finalement, on peut se demander si ce drame familial, exposé sur la place publique, ne fait pas partie de la stratégie de dédiabolisation, entreprise par le Front National depuis 4 ans. L'occasion est belle pour les dirigeants actuels du FN de marquer une rupture entre l'époque où Jean Marie Le Pen était à sa tête et son renouveau incarné par Marine Le Pen depuis 2011. Tourner le dos au passé et se concentrer sur les futures échéances semblent être actuellement les principales priorités de la présidente du parti d'extrême-droite. ■

Arthur Sautrel

Mrs Dalloway
Le Londres de Virginia Woolf

Londres, Juin 1923. Ce soir-là, Mrs Dalloway donne une réception. Virginia Woolf nous plonge dans les rues et dans les consciences de la capitale marquées par les coups retentissant de Big Ben. A travers les allées et venues incessantes dans les pensées des personnages, l'auteur s'amuse à nous perdre dans le Dédale de sa réalité.



Une journée londonienne

En toile de fond de l'intrigue qui rassemble les personnages les plus hétérogènes, Londres dégage une véritable présence. La vie des rues, le vacarme de la foule, le ballet des automobiles... s'insèrent à la fois dans l'intrigue et dans les réflexions des personnages. C'est donc à travers son cheminement dans les rues de Londres que le lecteur découvre pour la première fois Mrs Dalloway. A travers les bruits, les odeurs, les rencontres de la ville, c'est le temps et même la vie qui semblent peser sur les personnages, les étreindre, les étouffer.

La vie de Mrs Dalloway, c'est la société mondaine londonienne et ses codes. Toute l'action du roman est marquée par cette réception qu'il lui faut organiser, comme pour remplir le silence et faire taire sa mélancolie. Finalement, elle apparaît comme prisonnière de ces mondanités, de cette vie dont elle n'est que spectatrice. L'immersion dans les consciences des personnages plus que dans leurs actions accentuent cette distance à la réalité qui apparaît particulièrement dans le personnage principal. Le titre du roman, froid, impassible participe également à cet éloignement entre Mrs Dalloway et son existence.

Dans le même temps, et paradoxalement, Virgina Woolf nous place au cœur des choses, au centre même de la réalité. Chaque détail prend une signification et une valeur toute particulière, résonne comme les coups de Big Ben, profonds, puissants, vrais. Tout prend soudainement sens. Mrs Dalloway est prise dans cette dualité suffocante entre incursions et détachements soudain du réel.

« Et elle se sentait très jeune : en même temps vieille à ne pas le croire. Elle pénétrait comme une lame à travers toute chose : en même temps, elle était en dehors, et regardait. Elle avait la sensation constante (et les taxis passaient) d'être en dehors, en dehors, très loin en mer et seule ; il lui semblait toujours qu'il était très, très dangereux de vivre, même un seul jour. »

Cependant, une fois surmontée l'étrangeté du balancement entre rêve et réalité, ce détachement et cette perte de repères fixés prend une dimension sublime à travers le personnage de Septimus Warren Smith, un jeune homme traumatisé par la guerre.

Il entend des voix, reçoit des messages de l'Au-delà... Le regard des autres nous laisse apercevoir un fou, mais les yeux qu'il pose sur le monde sont ceux d'un poète, le génie symboliste, le Voyant. Il transcende la réalité.

« Septimus regardait. Des gamins sautèrent de leurs bicyclettes. Les voitures s'accumulèrent. Et l'automobile restait là, avec ses stores baissés ornés d'un dessin bizarre. « C'est un arbre », pensait Septimus qui, voyant toutes les choses se réunir peu à peu en un centre devant lui, fut terrifié, comme si quelque objet monstrueux surgissait et allait prendre feu. Le monde vacillait et tremblait et menaçait de prendre feu.»

Septimus est incompris par les autres et pourtant, il a la volonté de percevoir le mondre mieux que quiconque. Virginia Woolf joue sur la ressemblance entre les regards de Septimus et de Clarissa Dalloway qui ne se rencontrent pourtant jamais. Leur destin se lie grâce à ce rapport si particulier aux choses, et ce retrait du monde pour mieux le contempler.

Le temps qui passe, la vie qui part

Les coups de Big Ben interrompent fréquemment les pensées des personnages, les ramenant sans cesse devant la réalité et devant le temps qui s'écoule. La volonté de contenir l'intrigue en une journée crée une dynamique dans le roman où le temps coule malgré les tentatives des personnages pour le retenir.

« Mrs Dalloway dit qu'elle achèterait les fleurs elle-même. »

Les fleurs qui ouvrent le livre, apparaissent inlassablement dans le quotidien et les pensées de Mrs Dalloway renvoient déjà à la fragilité du temps. Une place importante est ainsi accordée aux souvenirs des personnages et au passé qui se mêlent régulièrement à la réalité : impossible de savoir à quelle époque appartiennent les sentiments des protagonistes.

« Le passé rendait riche, et aussi l'expérience, et d'avoir tenu à une ou deux personnes »

De la même façon, la mort est un motif récurrent du livre sans que l'on sache véritablement si elle est crainte ou attendue. Le personnage de Mrs Dalloway est particulièrement difficile à cerner sur le sujet. Tout au long de sa journée, la vie semble peser sur elle, comme un fardeau qu'il faut porter. Pourtant, il y a aussi cette quiétude, ce bonheur même parfois qui semble refaire surface. Si bien que l'on se demande si Mrs Dalloway cherche à se convaincre de ce bonheur ou si elle y croit vraiment, elle, pourtant si sceptique face aux grandes certitudes.

« La mort était un défi. La mort était une tentative de communiquer, quand les gens sentaient qu'il leur était impossible d'atteindre ce centre qui, mystique, leur échappait ; la proximité devenait séparation ; l'extase s'estompait ; on était seul. Il y avait un enlacement dans la mort. »

C'est avec génie que Virginia Woolf entretient toute cette ambiguïté sur le temps et les personnages. On se perd délicieusement dans les changements inattendus de point de vue ou de sujet, comme une promenade, non pas seulement à travers les rues de Londres mais à travers les existences de ses passants. Mrs Dalloway est un livre déroutant et représente ainsi fidèlement l'univers et le génie de son auteur. ■ **Anaïs Alle**

Des taches indélébiles sur le tableau américain

«White cop kills unarmed black male» [«Un policier blanc tue un homme noir non armé»] comme nouveau générique et des vidéos montrant sans aucun floutage des Noirs américains abattus sans autre forme de procès comme reportages récurrents ; les journaux télévisés sont devenus de plus en plus sombres. La presse américaine a désormais l'impression de répéter sans cesse la même histoire sur les unes de ses quotidiens ou lors de l'ouverture des actualités télévisées. Eric Garner, Michael Brown, Tamir Rice, ou plus récemment, le mois dernier, Walter Scott ou Eric Harris... Les noms ne manquent pas mais ces hommes ont tous en commun une couleur de peau et une mort dans des situations troubles, dues aux dérapages de la police américaine, constituée en moyenne à 80% de policiers blancs. Usage excessif de la force animé par un sentiment d'insécurité grandissant, ou importance de la question raciale avec un creusement des fractures sociales entraînant un clivage ethnique ; la police américaine suscite des débats dans un climat marqué par des homicides percutants.



De nombreux policiers, interrogés par la justice ou seulement sondés à la suite de ces événements justifient leurs actes ou ceux de leurs confrères en affirmant que leurs réactions de plus en plus rapides et violentes sont dues à une nécessité structurelle. Ne se sentant plus en sécurité dans le pays où ils sont censés faire régner l'ordre et la discipline, les policiers remettent notamment sur le devant de la scène la question du port d'armes aux États-Unis. Ils soulèvent la question de la légitimité de posséder une arme à feu mais aussi sur son utilité. De plus, ils ne perdent pas de vue que la Floride, qui a donné ce droit aux populations depuis 1987, est un des États qui possède aujourd'hui le plus de véhicules blindés résistants aux engins explosifs... Ce ne serait donc pas un hasard selon les forces de l'ordre. Le 22 novembre 2014, c'est le jeune Tamir Rice, 12 ans, qui a été abattu en quelques secondes par deux policiers car il s'amusait à pointer son pistolet d'airsoft à billes sur les passants. Si personne ne peut certifier le nombre de Noirs qui sont tués aux mains de la police américaine, certains anti-armes vont néanmoins trouver des circonstances atténuantes à la police. La plupart ne vont cependant pas le faire, estimant entre autres que la force est beaucoup trop inégalement déployée pour ne serait-ce que chercher à excuser ces policiers, et pas seulement.

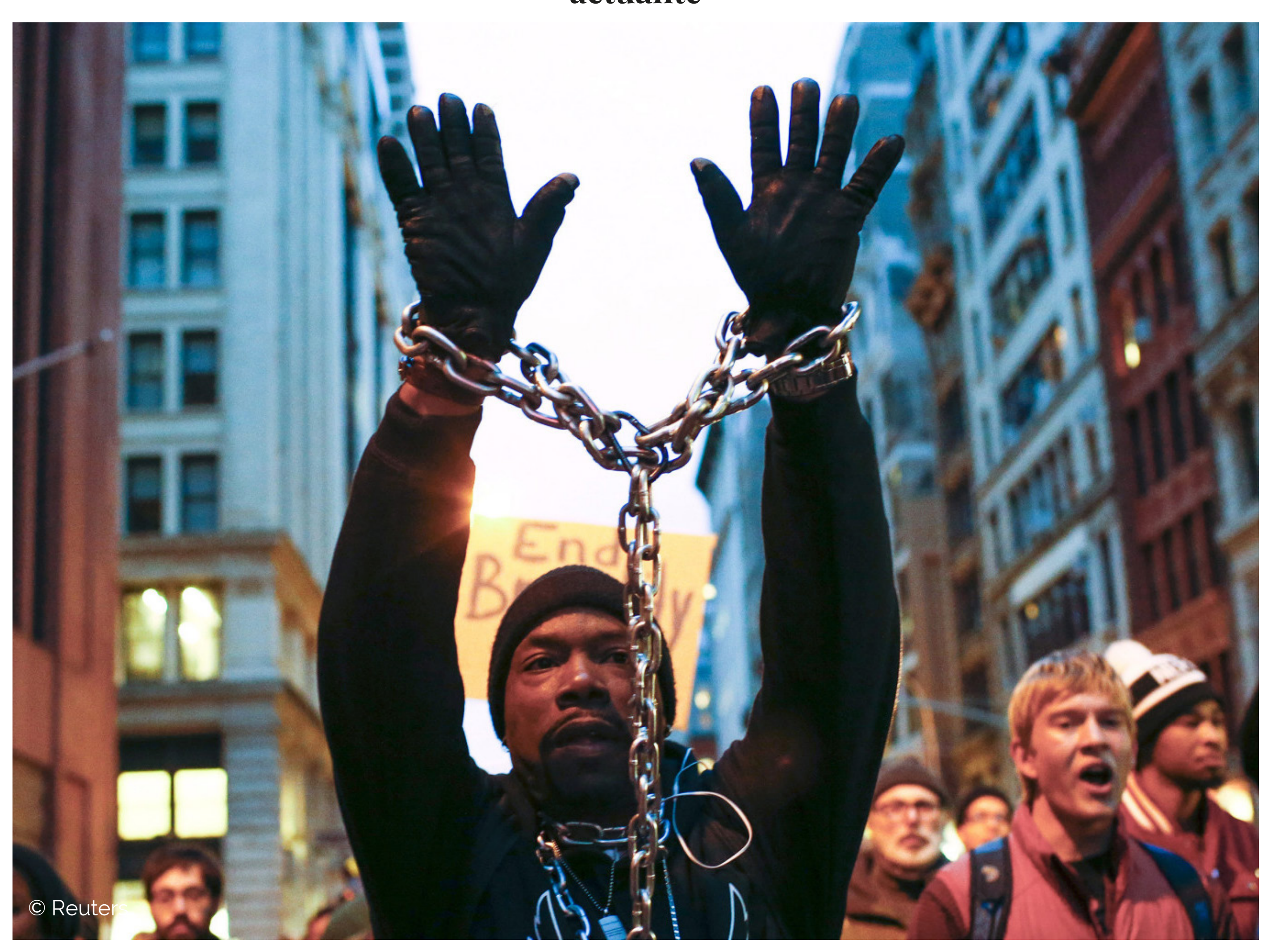
Le SWAT (acronyme de «Special Weapons and Tactics»), pour faire simple, les unités spéciales d'intervention américaines dotées d'un arsenal militaire à faire pâlir d'autres corps de l'armée, sont censées intervenir lors de situations très risquées. La réalité n'est pas la même puisque leur principal domaine d'intervention est en fait lié à des mandats de perquisition concernant des affaires de drogue selon l'Union américaine pour les libertés civiles (ACLU). Tremblant à l'idée-même d'entendre le SWAT tambouriner à leur porte en pleine nuit, les minorités, et notamment les Noirs, sont les plus touchés par ces perquisitions d'une ampleur décontenançante. Effectivement, toujours selon les chiffres de l'ACLU, lors des années 2011-2012, les déploiements de ces unités ont concernés les minorités Afro-américaines à presque 40% (contre seulement 20% chez les Blancs). Non seulement le SWAT n'a pas le même comportement vis-à-vis des populations, mais encore les forces de l'ordre en général ont pour objectif de combattre un ennemi intérieur plutôt qu'aider une population qui en aurait fortement besoin. Prenons l'exemple des émeutes à Ferguson en novembre 2014. Après l'annonce du procureur du comté de Saint-Louis qui disait que le policier responsable de la mort de Michael Brown trois mois plus tôt ne serait pas poursuivi davantage, d'intenses affrontements ont retenti dans cette petite ville du Missouri. Si personne n'a été tué lors de ces manifestations où de nouvelles devises étaient criées par la foule, comme «Black lives matter» («Les vies noires comptent») ou «I can't breathe» («Je ne peux pas respirer», en référence aux derniers mots d'Eric Garner, en surpoids, asthmatique et étranglé par des policiers le 17 juillet 2014), le suréquipement des «cops» a été souligné.

Racisme et accroissement du clash «blanc/noir» en arrière-plan.

Les bavures de la police américaine ne remontent pas à ces dernières années, et même sans avoir vécu cet événement, il semble difficile de ne pas évoquer la torture subie par Abner Louima en 1997. Accusé à cause de faux témoignages, torturé pendant de longues minutes et violé, l'affaire de cet immigré haïtien âgé de 30 ans à l'époque a été l'une des premières à aboutir à la condamnation de policiers. Cela dit, la plupart du temps, les forces de l'ordre qui abattent ces hommes ne sont aucunement réprimandées. La question raciale plane au-dessus de ces homicides, c'est en quelque sorte le boomerang des affaires ; si la police tente d'éloigner le plus loin possible le fait que les discriminations pourraient être les motifs d'action des policiers, la justice, soutenue par les médias, ramène le racisme au centre de la polémique. En effet, en mars 2015, un document du ministère de la Justice américain prouve que la police de Ferguson dont nous avons parlé précédemment, viole les droits des citoyens noirs. À la même époque Washington Post nous offre quant à lui des chiffres effrayants : 95% des gens qui restent plus de deux jours en garde à vue sont noirs et 88% des interpellations menaient à la mise en examen d'Afro-américains.

> « la plupart du temps, les forces de l'ordre qui abattent ces hommes ne sont aucunement réprimandées »

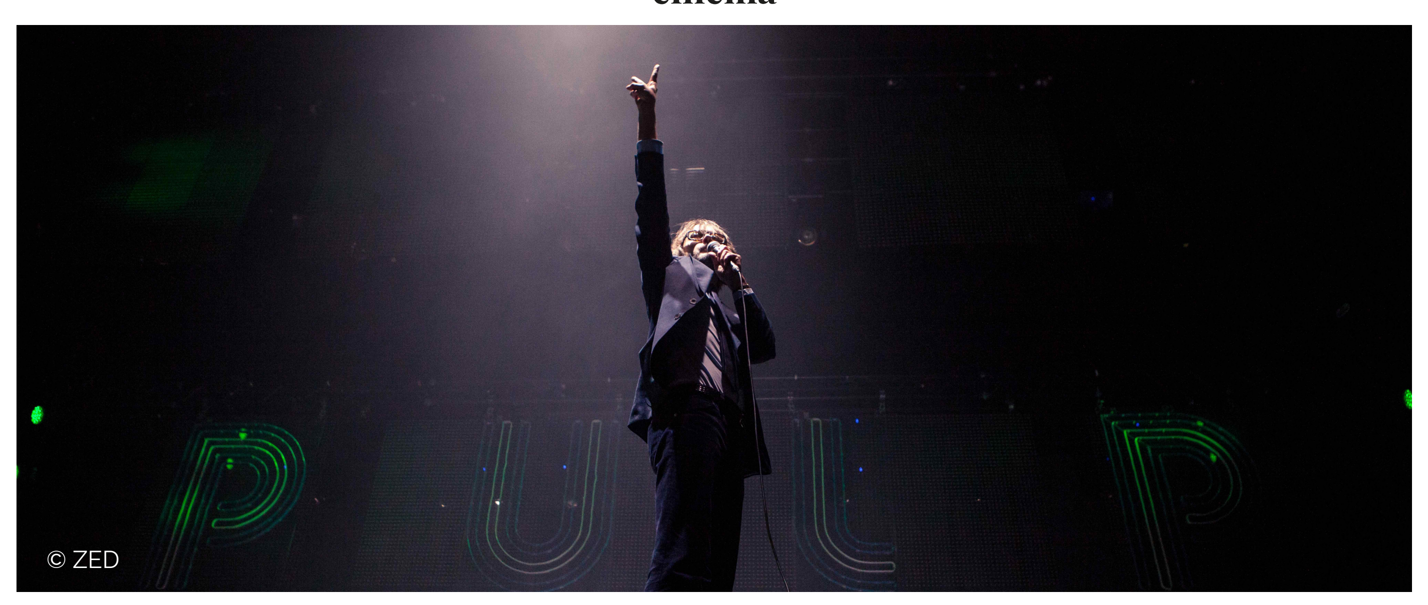
Accusés de «déshumanisation», les policiers sont désormais dans le viseur de la presse. Alors que des journalistes affirment que la justice, elle non plus, n'a pas toujours été en accord avec les droits civiques, les policiers continuent les dégâts parallèlement. En 2012, c'est un jeune homme noir de 17 ans, Trayvon Martin, qui avait été victime des dérapages d'un vigile parce qu'il portait... une



© Reuters

capuche. Raison pour laquelle il avait été suspecté de cambriolage. Rien que ça.
Parler des actes de la police américaine, c'est forcément mettre l'accent sur le clivage Blanc/Noir qui persiste dans le pays. Si les chiffres sont parlants et les vidéos poignantes, si les actes sont réels et tragiques, les enquêtes sociologiques sont elles aussi révélatrices d'une véritable fracture sociale dans ce pays marqué par de fortes inégalités. Les drames réveillent les vieux démons d'un pays qui n'aspire idéalement qu'à la liberté de ses citoyens. Les préjugés raciaux ont effectivement la vie dure et les figures stéréotypées des jeunes Noirs menaçants sont ancrées dans de – trop – nombreuses mentalités. C'est sûrement pour cette raison que «les peines de prison des hommes noirs sont en moyenne 20% plus longues que celles des hommes blancs pour des crimes similaires» selon le Département de Justice des États-Unis... ! Il faut également savoir que paradoxalement à ce que l'on pourrait penser, le président Obama a une marge de manœuvre plus fragile que les anciens présidents, blancs, pour agir contre ces inégalités. En ce qui concerne la «ghettoïsation» des États-Unis, celle-ci est en revanche en train de s'atténuer. L'ancienne capitale du crime dans les années 1990, Compton, dans la banlieue de Los Angeles, ne compte plus qu'une minorité de Noirs aujourd'hui. Dans cette mesure, nous pourrions penser que le clivage commence à s'effacer mais malheureusement, il n'en est rien. Maintenant, la mission est simple en théorie, elle l'est beaucoup moins en pratique : il s'agit de combattre la culture des préjugés et de tout ce qui porte préjudice aux Afro-américains. Cependant, financièrement, rien n'est encore possible compte tenu de l'étroit budget étatsunien en ce qui concerne les aides sociales...

Ainsi, si les inégalités sont loin d'être gommées et que la flamme des erreurs de la police américaine est sans cesse animée par de nouveaux drames, des espoirs viennent néanmoins apporter de la lumière à toute cette obscurité. Pour la première fois, une femme Afro-américaine va diriger le département de la justice aux États-Unis. Ce domaine, particulièrement sensible pour les raisons que nous avons évoquées tout au long de cet article va donc se trouver sous la houlette de Loretta Lynch. ■ **Céline Jollivet**



Pulp - IN

"Filmer Jarvis Cocker et Pulp, son groupe" Tel est le défi que s'est imposé Florian Habicht. Pulp about life death and supermarkets arrive en salle plus de quatre ans après l'arrêt groupe et tente de le remettre sur scène.

Dans les années 90, au milieu des débuts de l'électro et des jeux vidéo, quelque chose de plus ancien, de plus légendaire fait toujours des ravages : le rock. Bien évidemment, ce n'est plus le rock'n'roll des Rolling Stones ni même celui des Pink Floyd. C'est un rock plus pop qui porte le nom de BritPop (la pop anglaise) et ce sont les enfants des géants cités ci-dessus. Leurs deux progénitures les plus célèbres sont Blur et Pulp. Deux groupes issus des quartiers de Ken Loach : briques rouges et ciel gris. Pulp s'est distingué par ses textes ironiques et engagés avec délicatesse comme Common People. Ils ont démarré en 1978 - le groupe a dû attendre 1990 pour être célèbre- et s'est dissous en 2002. En 2012, Pulp se reforme pour une dernière tournée nationale, leur dernière date est à Sheffield : leur ville natale. La figure du groupe est son chanteur Jarvis Cocker qui est un homme un peu exhibitionniste (il n'hésite pas, sur scène à mimer qu'il fait l'amour) mais qui se cache constamment derrière de grosses lunettes marron aux verres jaunes et épais.

Pulp about life, death and supermarkets filme ce dernier concert, entremêlé avec des images d'archives et des interviews du groupe. En entrant dans la salle de cinéma, deux groupes de personnes se créent : il y a les fans de Pulp, ceux qui sont venu voir leurs idoles (presque) en vrai et les autres, un peu fous de s'être laissés séduire par cette affiche rose et violette, un homme dressé seul au milieu. Alors, bien évidemment le film ne sera pas perçu pareil suivant le bord que vous adoptez. Cependant, il est évident que Florian Habicht, le réalisateur est un grand fan. Trop fan puisque finalement, la musique est délaissée pour des interviews certes charmantes mais dénuées de la puissance du groupe : Pulp et chacun de ses membres sont de grands acteurs, leurs concerts sont marqués par une mise en scène atypique, des costumes loufoques et des danses provocatrices. Les interviews relatant donc l'arthrite de Candida Doyle (la pianiste) desservent l'émotion brutale que Pulp a toujours voulu transmettre. Tandis que Florian Habicht et Pulp veulent montrer qu'ils sont des gens « communs », ils ne font que prouver le contraire dans une innocence lassante. L'analogie avec The Last Waltz de Scorsese est évidente : tout comme Scorsese avait filmé le dernier concert de The Band, Habicht filme le dernier de Pulp. Tout comme Scorsese avait interviewé le groupe, Habicht rencontre Pulp. Mais, et là Scorsese avait réussi, Habicht ne rend pas ce dernier instant de musique légendaire, il ne les inscrit ni dans nos cœurs, ni dans l'histoire de la musique malgré le mérite qu'ils auraient à y être.

Pour Pulp, il aurait fallu du champagne, des paillettes, des talons en crocodiles, pas une cuisine sale et une chemise marron à rayures grises (quoi de plus glauque ?). ■ **Emma Pellegrino**

« On ne demande pas à un loup qui a faim de veiller sur le troupeau de moutons »

Muhammadou Buhari est élu, le 28 mars dernier, président du Nigeria. L'ancien tyran a changé de monture, son cheval de bataille se veut désormais démocratique. Goodluck Jonathan, président sortant, est bon perdant - il n'y aura pas de fusillades. Il reconnaît sa défaite et laisse derrière lui un pays meurtri. Cette élection pacifique, malgré des dysfonctionnements, est largement plébiscitée : elle traduit les angoisses et les aspirations d'une nation ensanglantée par les fous de dieu, minée par une économie en crise. Cette première alternance démocratique apaise les tensions sociales et se veut historique ; il est alors difficile d'imaginer Buhari laisser un bilan aussi sombre et médiocre que celui du président sortant...



Muhammadou Buhari, président du Nigéria - DR

Unlucky people

La République fédérale du Nigeria, située dans le Golfe de Guinée, abrite une dense population: quelques 170 millions d'individus, la plus importante d'Afrique. Ils se répartissent entre deux aires géographiques distinguées par un clivage, qui oppose un Nord à majorité musulmane et un Sud à dominante chrétienne, dont la population s'est concentrée pour former la ville nouvelle de Lagos, cœur économique du pays. La ville d'Abuja est devenue depuis 1991 la capitale du pays. Celle-ci se trouve au centre du pays en grande partie pour calmer les rivalités communautaires. Mais cette vision caricaturale occulte la grande diversité culturelle du Nigeria où vivent nombre d'ethnies comme les Haoussas, les Tiv, les Kanuri et les Nupe dans le Nord. Au Sud, on trouve les Yorubas ou encore l'ethnie Igbo. De plus, le Sud constitue le moteur économique du pays dont le PIB a été multiplié par 14 entre 2011 et 2014. Il concentre les activités tertiaires ainsi que les capitaux. A l'inverse, le Nord renvoie l'image d'un territoire en marge de la croissance, délaissé et plus pauvre - on n'y trouve pas de pétrole.

Jusqu'au 28 mars dernier, Jonathan Gooluck était à la tête de cette république inter-ethnique et pluriculturelle depuis le 9 février 2010. Issu de l'ethnie Ijaw, il est en outre membre du People's Democratic Party (PDP) qui impose sa vision des choses à la jeune "démocratie" nigériane depuis 1999. Mais l'obscur bilan du mandat présidentiel de Goodluck est à l'origine d'une importante clameur populaire, faisant fourcher les 510 langues et dialectes d'une population désabusée par un marasme économique, des mesures liberticides et une insécurité grandissante. Ainsi, depuis 2010, la menace de Boko Haram dans le Nord du pays met en péril la stabilité politique et l'intégrité du pays. La population et la communauté internationale dénoncent des exactions barbares. On pense à l'attaque de 16 villages du Nord du Nigeria en janvier dernier qui a fait 2000 morts. La secte a également enlevé 276 lycéennes dans la région de Chibock. Les attentats suicides, nombreux et meurtriers, imposent une terreur et une tension constante au sein de la population. Malgré le déclenchement de l'état d'urgence

dans trois états du Nord afin d'empêcher et de contenir l'enracinement de Boko Haram, Goodluck est amèrement taxé de laxiste ; on lui reproche de ne pas gérer cette situation catastrophique. Cela va plus loin : dans les régions ou l'armée nigériane se déploie, on accuse les soldats de prendre part à des vols, des pillages et des viols. Depuis 6 ans, on ne dénombre pas moins de 13 000 victimes.

On est alors loin d'imaginer une conscience citoyenne qui transcende cette fédération. L'intérêt particulier semble dominer sur le bien commun. La forte corruption au sein du pays atteste de cette tendance et y contribue. Elle gangrène le pays, comme les institutions. Encore une fois, Goodluck est jugé inefficace et une large partie de la population se sent flouée, délaissée.

Le salaire moyen est très faible : à titre indicatif, le taux de chômage chez les jeunes avoisine les 39%, en 2013.

Les bidonvilles, où viennent s'entasser les ruraux attirés par le mirage pétrolier, prolifèrent, notamment à Lagos. Et quand l'habitat n'est pas aussi précaire, les habitants déplorent un réseau électrique insuffisant. En effet, 70% des habitants ne profitent pas d'infrastructures convenables et les coupures récurrentes sont enviées par ceux qui n'ont pas d'électricité du tout. On décèle alors un paradoxe dans ce pays qui connaît une forte croissance et dont l'économie ne profite manifestement pas au plus grand nombre. Le Nigeria est le premier pays exportateur de pétrole d'Afrique mais il est obligé d'importer celui-ci pour répondre aux besoins de la population. Force est de constater que les richesses ne sont pas redistribuées équitablement, les écarts entre plus riches et plus pauvres se creusent. Cet accroissement de la pauvreté engendre une forte criminalité, à l'instar des contrebandiers de pétrole dans le Delta du Niger qui détournent l'or noir des pipelines des grandes compagnies.

En dépit de ces éléments accablants, le président sortant - tout en reconnaissant sa défaite électorale - se rachète une conduite. Ainsi, cette première alternance démocratique depuis 1999 est saluée par la communauté internationale. Laurent Fabius, ministre des affaires étrangères français, rend "hommage" à l'action du président sortant, un des acteurs de cette élection démocratique. Pourtant l'issue de celle-ci était incertaine, teintée d'un mélange d'appréhension et de doute.

Ferveur citoyenne

Le dénouement de cette élection, avant d'être historique, semblait plutôt hypothétique. Tout d'abord au regard de l'histoire, les raisons de douter de la bonne tenue de celles-ci font légion. Il faut dire que le pays a connu pas moins de 6 coups d'état depuis 1960. Et le premier président à effectuer son mandat fut élu en 1999. Depuis, le PDP domine sans partage la république fédérale du Nigeria. De plus, les récentes élections de 2011, qui avaient vu Johnatan Goodluck accéder au pouvoir, s'étaient soldées par des fusillades et des effusions de sang dues à des différents intercommunautaires, les mémoires cicatrisent à peine. Si l'on commence alors à esquisser le doute qui peut



s'emparer du votant sur le chemin des urnes, les menaces de Boko Haram quant à la perturbation du processus électoral viennent confirmer cette tension des esprits.

Fraude oblige, cette année, la carte électorale se veut biométrique. L'attente engendrée par des dysfonctionnements dans 350 des 150 000 bureaux de vote du pays n'enlève rien à cette innovation, sans doute déterminante.

Le PDP et Obasanjo (également un démocrate converti) trustent depuis 1999 toutes les élections post-junte militaire, tandis que l'opposition accuse le parti d'avoir tronqué les scrutins.

Et ce n'est pas la récente polémique qui viendra discréditer la nécessité de telles cartes électorales. En effet, ces élections étaient initialement prévues pour février 2015. Or, celles-ci avaient été reportées par le gouvernement au motif de la dégradation de la situation sécuritaire dans le nord du pays. Beaucoup y ont vu un énième prétexte avancé par un gouvernement aux abois, cherchant à gagner du temps pour faire durer la campagne. Peut-être pour tricher comme l'avancent les observateurs et les membres de l'opposition .

« Les bidonvilles, où viennent s'entasser les ruraux attirés par le mirage pétrolier, prolifèrent »

Mais ce constat est cependant éclipsé par le renouveau sans précédent de cette élection. On annonce une participation record : 68 millions de votants affluent aux urnes. Cependant, les clivages de cette nation se retrouvent dans les résultats des scrutins. Les électeurs du Sud s'identifient dans la figure controversée de Goodluck Jonathan tandis que ceux du Nord se rassemblent derrière Muhammadou Buhari, tête de proue du Congrès Progressiste (APC), une coalition formée sur la base des quatre principaux partis d'opposition. Mais ce bras de fer politique et médiatique a fait de l'ombre aux douze autres candidats en lice.

Il faut le remarquer ; parmi eux, on trouve la première femme du pays à présenter sa candidature à l'investiture présidentielle. En dépit de faible moyens pour mettre en œuvre sa campagne, Remi Sonaiya entend bien faire valoir la parole des femmes et réaffirmer la place de celles-ci dans la société nigériane. Outre cette volonté, elle fait de l'accès à l'électricité au plus grand nombre une de ses priorités. Elle argue également de la nécessité d'une meilleure coopération entre les pays du Sahel et prône un rôle beaucoup plus affirmé du Nigeria dans la lutte contre Boko Haram. Ancienne universitaire, elle souhaite investir dans l'éducation, un des points clés de son programme pour lutter contre la misère sociale et le chômage notamment. Son slogan laconique est évocateur d'une volonté de changement face à cette impression de corruption généralisée : «Clean Hands».

Mais le rouleau compresseur électoral des deux principaux candidats n'a fait qu'une bouchée des volontés politiques d'une opposition moins médiatique et moins fortunée. Et c'est Muhammadou Buhari, d'après l'INEC, qui sort vainqueur de cette joute démocratique avec 53,95% des voix contre 44,96 % pour Goodluck : la sentence unanime de 2,57 millions de citoyens creuse le fossé entre les deux candidats et met hors de portée le bénéfice du doute. Quoi qu'il en soit, cette victoire traduit la volonté d'un peuple qui souhaite avoir le dernier mot en ce qui concerne la vie politique de son pays. Cette affirmation de la démocratie est un formidable pied-de-nez aux menaces sectaires de Boko Haram, qui n'a finalement pas perturbé ce processus. Cette victoire institue le pouvoir du peuple par le peuple. Le président sortant reconnaît sa défaite, appelle au calme et au respect du scrutin. Il déclare ainsi : «aucune ambition personnelle ne vaut le sang d'un nigérian».

Buharriviste ?

Muhammadou Buhari, 72 ans, sera investi le 29 mai prochain. Mais au lendemain de ce triomphe électoral, passé les scènes de liesse pour une partie nord du pays qui exulte et célèbre le candidat, une question se pose. Est-ce qu'une élection démocratique qui se déroule selon les règles suffit à faire de son vainqueur un démocrate ? L'interrogation s'avère épineuse dans le cas de Buhari, qui avant de prêcher la parole républicaine, était rompu à la pratique du coup d'état.

Ainsi Buhari, avant de s'imposer à la présidence du Nigeria, s'est d'abord illustré dans une longue carrière militaire débutée en 1961. Il gravit les échelons peu à peu pour parvenir au grade prestigieux de général. Dès 1966, il participe à un putsch sanglant sous les ordres d'un colonel de l'armée. En 1976, Oubasanjo le tyran de l'époque, le nomme ministre du pétrole et des ressources naturelles. En 1983, le général, fort d'une expérience acquise dans les juntes militaires précédentes, prend le pouvoir à Shehu Shagari, le président élu. C'est la fin de la seconde République du Nigeria. Mais le général légitime cette



Nigérianes sur le chemin des urnes - © Reuters

abrupte transition :
En effet, pour lui, ce gouvernement civil n'était que corruption. Intraitable sur le sujet, il suscite l'admiration de la population dans cette lutte contre les passe-droits.

Et c'est aujourd'hui ce qui lui confère l'image de marque d'un homme incorruptible contrastant avec la figure décriée de Goodluck. Mais cette réalité tend à amoindrir les faits d'armes de l'ex-putschiste, sévèrement critiqué par le passé.

Ce n'est pas Fela Kuti qui dira le contraire. Le musicien, père de l'afrobeat, se faisait l'écho des Nigérians les plus modestes. A la tête de son parti Movement of the People, il est candidat à la présidentielle de 1983. Mais il sera emprisonné pour possession de cannabis et il faudra attendre la fin de la junte de Buhari pour qu'il soit libéré en 1986. Mis à part l'emprisonnement des opposants politiques, Buhari a, à plusieurs reprises, bafoué les droits de l'homme, notamment avec la mise en place d'une législation sévère et humiliante pour le peuple. Par exemple, si un étudiant était pris à tricher à un examen, il encourait dix-sept ans de prison. Comble de l'inhumanité, lors de la famine pendant la junte, Buhari fait expulser un million de Nigériens en les renvoyant au Niger voisin où la mort par manque de nourriture guette une grande partie d'entre eux. La famine est alors surnommée par les Haoussas du Niger : «El-buhari». Ces faits viennent s'ajouter à une longue liste d'affaires de détournement de fonds et autres affaires financières. Bref, les raisons de douter de la sincérité de Buhari, aujourd'hui démocrate converti, sont nombreuses.

Au regard de la situation actuelle du pays, la prétendue droiture du président l'emporte sur son passé d'oppresseur. Il a fait de la lutte contre la corruption une ligne forte de sa campagne, alors que sa reconversion démocratique ne date pas d'hier. Depuis 1999, Muhammadou Buhari tente de s'imposer politiquement par les urnes, par trois fois candidat à la présidentielle. Sa toute fraîche victoire électorale lui permet, dans une certaine mesure, d'expier ses fautes : l'homme qui avait imposé son autorité par le passé, l'a vue rendue par les citoyens. Après avoir salué le mandat de Goodluck Johnatan, il a déclaré vouloir être le président de «tous les Nigérians». Ainsi ce musulman sunnite se pose comme le représentant idéal de la diversité du pays. Il entend lutter contre la terreur qu'instaurent les exactions de Boko Haram. Pourtant, il déclarait le 13 avril dernier ne pas promettre de pouvoir retrouver les lycéennes enlevées dans la région de Chibock par la secte radicale. Mais il ne s'agit pas de jeter l'anathème : nombreux sont ceux qui le pensent changé et qui considèrent que cette élection consolide d'avantage la démocratie nigériane. Les électeurs voient désormais en Buhari l'homme de la situation ; il n'appartient qu'à lui de le prouver. ■ **Quentin De Azevedo**

Don du sang

La médecine en marche vers l'égalité


© DR

Vendredi 3 avril, la société française se modernisait et devenait plus juste, alors qu'un amendement contre l'exclusion des homosexuels du don du sang était voté à l'unanimité à l'Assemblée Nationale, lors de l'examen du projet de loi santé, au motif que « nul ne peut être exclu en raison de son orientation sexuelle ». Un acte civique qui désormais ne sera plus l'objet de discriminations.

Cet ostracisme était le résultat d'une circulaire de 1983 qui jugeait les personnes homosexuelles comme représentant une « catégorie à risques », héritage d'un siècle révolu où fleurissaient les stéréotypes discriminants, injustes, et, inhérents à leurs fonctions de clichés, infondés. Le virus du sida était à l'époque associé aux homosexuels, et c'est pour éviter la contamination qu'ils ne pouvaient donner leur sang. Cependant, il y a déjà bien longtemps que la médecine a démontré que les hétérosexuels n'étaient pas épargnés par le virus. Si aux États-Unis, le virus est transmis principalement par les homosexuels, en Europe, la voie de transmission hétérosexuelle est désormais majoritaire. En 2012, 56% des personnes qui s'étaient découvertes séropositives avaient été contaminées lors de rapports hétérosexuels. On ne le dira jamais assez, mais se protéger est capital. Plus qu'un droit, c'en est presque un devoir quand on sait que le sida tue chaque année des milliers de personnes.

Cet amendement a été accueilli favorablement. Pour Marisol Touraine, ministre de la Santé, il a pour but de « lever les discriminations relatives à l'orientation sexuelle, et de leur substituer un critère de comportement sexuel s'appliquant à l'ensemble des donneurs potentiels ». Toutefois, la politique étant toujours pleine de rebondissements, le Comité Consultatif National d'Éthique (CCNE) s'est positionné contre l'avis du gouvernement, et avait estimé le 31 mars que l'exclusion permanente des homosexuels du don du sang devait être maintenue.

Si bien sûr, la garantie de la sécurité du receveur reste une préoccupation majeure, l'acceptation de toutes les orientations sexuelles devraient l'être aussi. Afin de ne pas compromettre la santé des bénéficiaires, des critères seront toutefois précisés. En effet, les autorités sanitaires pourraient préconiser une totale abstinence, une absence de pratiques à risque (changements de partenaires, partenaires multiples) ou encore une période d'abstinence minimale. N'oublions pas qu'un délai de quatre mois est requis aussi pour les personnes hétérosexuelles lorsqu'il y a changement de partenaires. Le questionnaire modifié, la médecine transformée et les idées changées, voilà de quoi peut se prévaloir ce nouvel amendement. Il ne reste plus qu'à attendre la décision des autorités sanitaires pour que cette initiative soit enfin appliquée.

Le projet de loi santé a par ailleurs suscité de nombreuses réactions puisque plusieurs amendements sont sujets à polémique, notamment la réforme du tiers payant, les méthodes de lutte contre l'anorexie et la suppression du délai de réflexion obligatoire préalable à une IVG. ■ **Amélie Coispel**

L'astragale

Récit tragique et poétique



Réalisé en 26 jours, *L'Astragale*, deuxième long métrage de Brigitte Sy, est l'adaptation du livre autobiographique d'Albertine Sarrazin, qui porte le même nom. Un récit tragique et poétique en noir et blanc incarné par Leïla Bekhti et Reda Kateb, deux acteurs formidables choisis à la perfection.

L'astragale, c'est en fait un os du pied. Une nuit d'avril de l'année 1957, Albertine s'est brisé cet os en s'évadant de prison où elle y était incarcérée pour hold-up. Elle est secourue par Julien, un homme plus âgé qu'elle, qui l'emmène à Paris pour la soigner et la cacher chez une amie. Pendant que celui-ci repart en province mener sa vie de brigand, elle apprend à remarcher tout en l'attendant. Lorsque Julien est arrêté et envoyé en prison, elle se retrouve seule. Elle se prostitue pour gagner sa vie, mais, toujours en cavale, doit rester à l'affût pour garder sa liberté.

Si vous n'avez jamais entendu parler du livre, c'est une belle histoire que vous découvrirez là. L'histoire d'une femme forte, rebelle, pas comme les autres. Même si, pour des raisons de budget, la réalisatrice a du faire des choix d'adaptation en enlevant ou en raccourcissant certains passages du livre, le résultat est très réussi. On a là un film en noir et blanc, choix judicieux, puisque c'est la mémoire que l'on a des années 50, avec Paris, de la poésie, de l'amour, une quête de liberté... et tout cela filmé avec beaucoup d'esthétisme. Les plans sont d'une justesse et d'une délicatesse incroyables, ils mettent en valeur les expressions des personnages. C'est un film vraiment agréable à regarder.

La réalisatrice, Brigitte Sy, avait gardé L'Astragale dans sa bibliothèque depuis longtemps. C'est un livre qui l'avait touchée dans sa jeunesse et c'est spontanément qu'elle eut l'idée de l'adapter au cinéma. Les acteurs, elle les a choisis pour leur âge, entre autres; mais aujourd'hui elle ne verrait pas le film sans eux. Elle a adoré travaillé avec Leïla Bekhti, qu'elle trouve très intelligente, et a choisi de ne pas faire apparaître d'autres acteurs vraiment connus à l'écran (mis à part Louis Garrel que l'on retrouve dans le rôle d'un photographe), pour que le spectateur ne s'attarde pas sur le comédien mais sur la personnalité du personnage en question. Eh bien bravo à elle et à son deuxième long métrage qu'elle a su réaliser avec beaucoup de talent malgré les contraintes budgétaires ! Le récit d'Albertine est retracé avec poésie, le film glissant quelques citations de l'écrivain. On a d'ailleurs un contraste important entre la poésie et le langage direct du personnage insoumis et on peut mettre en parallèle la déchirure de son os avec celle qu'elle ressent par le manque de l'amour de sa vie. Il y a beaucoup de relations intenses, beaucoup d'émotions dans ce film qui ne dure qu'une heure et demi seulement. En bref, un casting idéal, pour deux personnages fascinants -mystérieux pour Julien, extrême pour Albertine- de beaux décors, une belle réalisation, un montage très réussi. L'Astragale est un beau film qui donne envie de lire les récits d'Albertine Sarrazin et qui mérite d'être vu. ■ **Noa Coupey**

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA





SCORPIONS · STING · LENNY KRAVITZ

FLORENCE + THE MACHINE · CYPRESS HILL

CHRISTINE AND THE QUEENS · ÉTIENNE DAHO

ALT-J · JULIEN DORÉ · 2MANYDJS (DJ SET)

ASAF AVIDAN · JUNGLE · GEORGE EZRA

BENJAMIN CLEMENTINE · THE DØ

SUPER DISCOUNT 3 LIVE · BAXTER DURY

DOMINIQUE A · TIMBER TIMBRE

DJANGO DJANGO · JOHNNY MARR

et bien d'autres encore !



CHÂTEAU DE BEAUREGARD - HÉROUVILLE ST-CLAIR [14] - NORMANDIE

WWW.FESTIVALBEAUREGARD.COM

#WEAREJOHN





















Crédit Mutuel · A NOUS PARIS · OPENMAG · CULTUREBOX francetélévisions





À perte de vue, Sophie Calle expose au MAC

« J'ai rencontré des gens qui sont nés aveugles. Qui n'ont jamais vu. Je leur ai demandé quelle est pour eux l'image de la beauté. L'un d'eux a répondu : La plus belle chose que j'ai vue, c'est la mer, la mer à perte de vue. »

La série La dernière image réalisée en photographies et en mots en 2010, ainsi que la série de films Voir la mer accomplie un an plus tard, se font toutes deux échos et sont la suite de l'œuvre Les Aveugles (1986) de l'artiste française Sophie Calle. Une artiste plurielle, qui fait appel à différents médias dans la réalisation de son travail artistique, de la photographie, à l'écriture, de la performance à la vidéo. Entre intimité et enquête, l'artiste qui compte parmi les plus importantes de notre époque, fait de sa vie son œuvre. Que ce soit à travers sa propre histoire ou de celle de l'inconnu, de l'autre, à la recherche de moments intimes et souvent indicibles. Le travail de Sophie Calle est poétique, percutant et invite à l'interrogation, à la remise en question.

Pour la série La dernière image, l'artiste est allée à Istanbul à la rencontre d'aveugles qui avaient, pour la plupart, subitement perdu la vue. Elle leur a demandé de lui décrire leur dernière image, ce qu'ils avaient vu pour la dernière fois. Elle réalise alors cette dernière vision, ce dernier souvenir visuel, en photographie, comme apport aux mots. À la lecture de ces témoignages retranscrits par l'artiste, et de ces portraits, comment ne pas prendre du recul ? Cette exposition pousse inexorablement au questionnement, pousse à méditer sur la vue et la cécité. Et vous, que feriez-vous si vous perdiez la vue ? Des histoires percutantes, graves, mais pas de plaintes. Plutôt un rappel à la vie, mis en avant et sublimé par l'approche artistique de Sophie Calle. Le choix de la salle d'exposition, de la blancheur des murs, de l'éclairage réalisé par l'artiste n'est pas anodin, et place alors dans une lumière presque accrue ces histoires tragiques, sans fioriture. Une grande pièce et une disposition des diptyques et des textes qui permettent de laisser la place à chaque histoire pour s'exprimer.

Pour Voir la mer, l'artiste raconte : « À Istanbul, une ville entourée par la mer, j'ai rencontré des gens qui ne l'avaient jamais vue. J'ai filmé leur première fois. » Encore ici, la vue est l'élément central, crucial, du travail de Sophie Calle. Dans cette partie de l'exposition, le visiteur est spectateur d'une découverte, de ce moment où des personnes sont face à la mer pour la première fois. Cette installation, où les films sont projetés sur des grands écrans, permet alors de voguer de l'un à l'autre, d'adopter plusieurs angles de vues, et de se laisser envelopper par le son des vagues. Une installation qui permet ainsi de découvrir en très grand format ces visages qui se tournent vers nous, après avoir regardé la mer à perte de vue. Un moment privilégié que nous offre ici l'artiste, un moment capturé, fragile et sensible, à l'image de ses œuvres.

Deux séries qui se rejoignent et s'additionnent parfaitement. Entre audace et poésie, Sophie Calle ose, et l'exposition très justement nommée Pour la dernière et pour la première fois, ne laisse pas indifférent. Des morceaux de vie qu'elle nous partage, qu'elle nous offre à voir, entre perte, absence et découverte. L'exposition Pour la dernière et pour la première fois est à découvrir au Musée d'Art contemporain de Montréal jusqu'au 10 mai 2015. ■ **Myriam Bernet**

© Sophie Calle

Exposition Sophie Calle © MACM FEB. CATHERINE

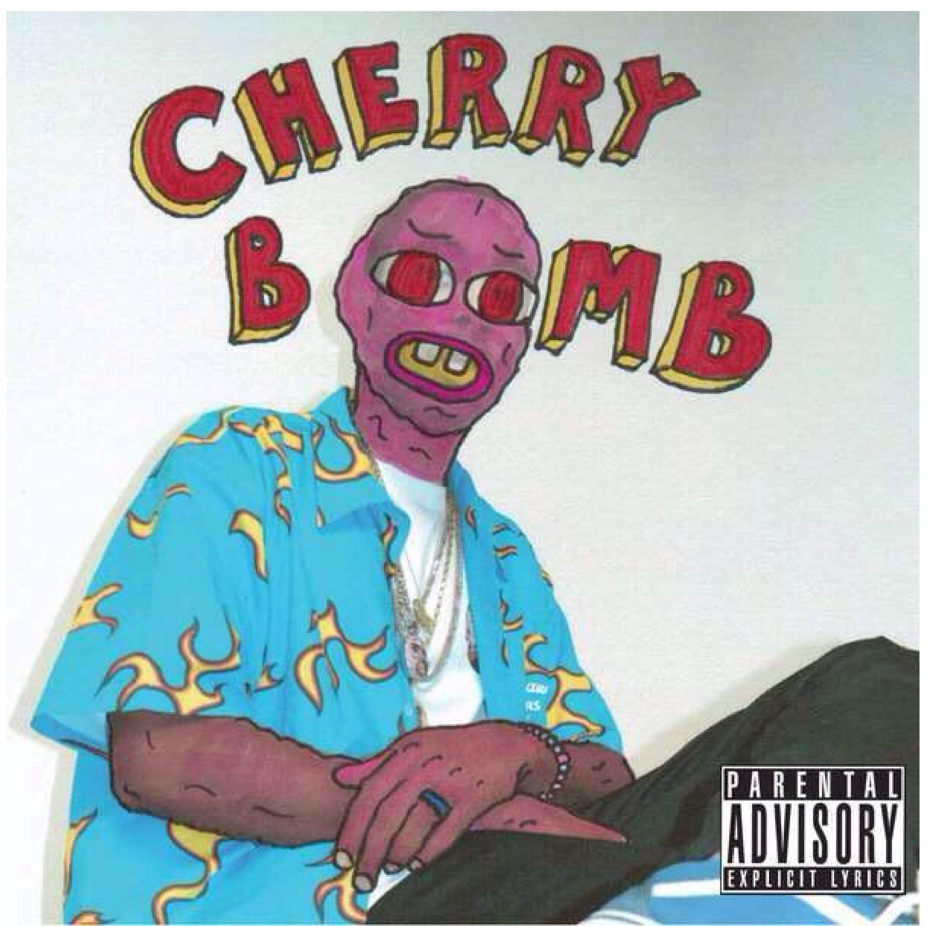
BOOM ! Fuckin' Tyler

Alors qu'on découvre avec surprise une collaboration avec Kanye West et Lil Wayne sur le titre Smuckers, Tyler the Creator, jeune rappeur californien, est de retour avec un nouvel album toujours aussi barré. Cherry Bomb est sorti le 13 avril dernier, ce quatrième album solo composé de treize nouveaux titres fait la fierté de son auteur qui écrit sur le net qu'il fait enfin « la musique qu'il aime écouter ». La présence d'invités tels que Pharrell Williams et Schoolboy Q témoigne de la notoriété grandissante du jeune artiste. Si cet album peut paraître réservé à un public averti, sa diversité devrait permettre à chacun d'y trouver son compte !



Si vous ne le connaissez pas encore, Tyler the Creator c'est le leader d'Odd Future, collectif de « hip-hop alternatif » dont fait partie une quinzaine de jeunes artistes défenseurs d'un univers musical bien à eux. À 23 ans, Tyler s'autoproduit et a notamment permis à de jeunes artistes comme The Internet ou encore Earl Sweatshirt de se lancer. Le jeune californien s'est érigé en symbole d'une jeunesse qui survole les conventions, aussi bien sociales que musicales grâce à des apparitions toujours comiques sur les plateaux télé américains et aux vidéos délirantes qu'il tourne avec Loiter Squad. Connu pour l'aspect déjanté de ses concerts, Odd Future était d'ailleurs interdit de tournée en Nouvelle-Zélande l'an passé, les autorités s'étaient justifiées en disant qu'ils représentaient « une menace pour l'ordre public ». Avec Cherry Bomb, les néo-zélandais n'ont plus qu'à prévoir le déplacement car ce dernier album ne s'est pas vraiment adouci.

Pourtant le clip loufoque de la musique Fucking Young / Perfect et sa mélodie entraînante devraient calmer les révoltés. On y retrouve Tyler en amoureux impossible qui cherche sans cesse à fuir la jolie fille trop jeune pour lui, malgré « l'amour



» qu'il dit lui porter. Traité avec beaucoup d'humour le clip nous rappelle celui de She (en featuring avec Frank Ocean) tiré de son second album. Et c'est sûrement cette figure qui fait le succès de Tyler, celle du marginal qui, entre les rêves et les pulsions sexuelles de l'adolescent incompris, trouve la reconnaissance de ceux de sa génération. Le paradoxe contenu dans la personnalité de Tyler est peut-être que c'est en ne faisant jamais les choses comme les autres qu'il est devenu populaire. A l'image de l'artiste en phase avec la société, on n'oublie pas le clip de French, dans lequel il débitait un nombre de gros mots record pendant qu'on le voyait manger des cafards. Alors que les âmes sensibles ont déjà baissées les bras face aux maintes provocations du jeune rappeur, on comprend lentement que pour apprécier ce grossier personnage que peut être Tyler the Creator, il faut se défaire de nos attentes habituelles.

« I don't give fuck », si Tyler prenait le temps de justifier quoi que ce soit de ce monument de désinvolture qu'il a bâti, le mythe s'effondrerait aussitôt. Laissez vous aller, les treize nouveaux titres de Cherry Bomb vous feront découvrir un univers qui tient davantage du sensible que de l'intelligible. L'alternance entre des titres aux allures neo soul, et d'autres un peu plus agressifs dans lesquels on retrouve peut-être des influences plus proche de la «punk minimaliste» évoquée par Tyler sur son compte Facebook témoigne de la personnalité duale de son auteur.

Se présentant tantôt comme un amoureux au grand cœur, fragilisé par la perte précoce de son père, tantôt comme un rebelle qui ne manque pas de mots pour crier sa haine, Tyler fait preuve d'une grande conscience du personnage qu'il incarne. « Fuck society » résonnent encore parmi les lyrics de la musique homonyme à l'album, fidèle à lui-même, Tyler débite une nouvelle fois sur des instrumentales plutôt folles. Le titre de l'album nous informe d'ailleurs sur la nature de celui-ci puisque « Cherry Bomb », c'est le nom d'une sorte de feu d'artifice qui ferait des drôles de bruits ! Eh oui, car la plupart des musiques de Tyler sont marquées d'une certaine discordance que l'on peut mieux comprendre en écoutant un autre groupe californien dont le meneur de Odd Future avoue avoir subi l'influence : Death grips.

Si Wikipédia les qualifie de « musique bruitiste », leur musique tient majoritairement d'un mélange de punk rock et d'hip-hop. En bref, Cherry Bomb fera le bonheur de ceux qui sont déjà fans, et donne une bonne raison à ceux qui ne le sont pas encore d'aller y jeter une oreille. ■ **Adam Garner**

La mort du marchand de sable

Le soleil irradiait la place que morfondaient les soupirs d'une fin d'après-midi un peu trop chaude pour ce mois d'avril sudiste. Tout semblait à sa place, comme d'habitude. Les cyclistes fendaient l'air, parfois chargés de commissions à l'arrière ou à l'avant ; les enfants venaient de sortir de l'école et tardaient à rentrer chez eux ; les poussettes s'étiraient dans les entrailles de la ville, charriées par des mères plus ou moins aimantes et les collégiens mataient d'un revers de regard la poitrine de la garçonne de café tiraillée entre l'échéance de son partiel de socio et les retards de sa bourse CROUS. Un festival usuel de petites joies et douleurs du quotidien printanier, au rythme des flots jaillissant de la fontaine et des allées et venues. Seul le poste de radio apportait un changement radical avec les habitudes quotidiennes : depuis plusieurs heures, une succession de chansons, « en raison d'un appel à la grève lancé par plusieurs organisations syndicales », rompait avec le programme habituel. Mis à part ce détail dans la routine usuelle, rien n'aurait pu prévoir que c'était ce jour-là que l'humanité entière allait littéralement perdre le sommeil.

Fumant sa clope, adossé contre l'enseigne de sa librairie – vers les horaires – Yvon prenait le soleil, les yeux et le front plissés, entre de trop rares clients. Il n'avait jamais songé à l'importance du sommeil dans la vie d'un individu, et il n'y pensait pas, d'ailleurs, en observant les va-et-vient du monde. Il décida comme tous les jours que le temps était venu de confier la clientèle à Marion, son employée, pour une petite sieste à l'arrière de sa boutique. Il fut ainsi le premier de tous les hommes de son hémisphère à se rendre compte que le sommeil les avait tous et toutes quittés. Impossible de fermer l'œil, de s'assoupir, ni même de s'endormir après avoir compté les moutons. Au même moment, les gens dans leur lit, les bébés dans leur poussette et les fainéants au travail se réveillèrent, tout autour, ça et là du globe. Le sommeil les avait abandonnés, n'épargnant personne dans son départ aussi éclair qu'impromptu.

Les bambins geignaient dans leur poussette : ni biberons, ni tétines, ni tétons, ni peluches, ni doudous ne purent les réduire au silence. Tous couinaient, braillaient, hurlaient… On se rua dans les pharmacies pour avaler des tonnes de somnifères, on se piqua aux mouches tsé-tsé, on absorba des drogues douces comme dures, rien n'y faisait, et le sommeil ne venait pas. Il fallut se rendre à l'évidence : le dodo avait rejoint son oiseau éponyme dans la liste des choses disparues ici-bas.

Cette pensée conduisit les humains à supposer que les morts reviendraient eux-aussi : on se rua dans les cimetières, au Saint Sépulcre, dans le cœur de la Pyramide de Khéops ou sur la Place Rouge pour accueillir à bras-ouverts les défunts tirés de leur sommeil. Il n'en fut rien et leurs lèvres grises, momifiées ou bouffées par les vers ne remuèrent pas d'un pouce. Ce fut la première des douleurs humaines.

La seconde - et sans doute la plus terrible -, fut que si le sommeil avait abandonné les hommes, les symptômes de son manque, grandissant par ailleurs, restèrent présents. Les paupières semblaient crucifiées, les muscles engourdis paraissaient lacérés et les cous raidis engourdissaient l'âme entière. La première semaine passée, les corps de suicidés s'entassaient sur la place où, malgré tout, Yvon essayait de continuer à vendre ses livres, secondé par Marion qui, jadis mignonne, ressemblait comme lui à un zombie ignoble, la peau couverte de sébum de fatigue et les yeux rougis gonflés de cernes violacées, comme des hématomes.

Le curé de l'église appelait à la repentance générale mais Yvon lui balança une Apocalypse de Saint-Jean au visage. On n'avait après tout jamais annoncé que la fin des temps viendrait par une foutue privation de sommeil…

Marion proposa de se murger jusqu'à s'écrouler mails ils ne gagnèrent qu'une terrible gueule de bois qu'un réveil n'avait même pas amené dans leur cervelle endolories, chauffées à blanc. Ils essayèrent de faire l'amour, de faire du sport, de faire de l'apnée… Rien ne semblait pouvoir les endormir, même quarante-huit heures de valse, dans un dancing à deux rues de la place, qui leur lacérèrent les chevilles.

Tout semblait perdu quand, tandis que se couchait le soleil de la troisième semaine, les paupières de Marion – divin spectacle ! – se mirent à frétiller, puis à se clore pour de bon. Ô joie ! Ô bonheur, enfin ! Il venait, le sommeil ! Tous les hommes et toutes les femmes de cette planète se couchèrent sur eux-mêmes, en eux-mêmes, parfois dans des lits, souvent dans des rues, parfois nus, souvent habillés.

On ne put jamais les réveiller. À l'heure actuelle, on me dit qu'ils dorment encore, la mousse dans les narines, du lichen entre les paupières.

Basile Imbert

Perceptions d'un skater aguerri

Slalomer entre les ruelles d'une ville inconnue, s'agripper à une rambarde et y voir un spot pour skater, dessiner, construire des meubles et photographier avec pour seule muse une planche à roulette. C'est le quotidien de Mewen, 20 ans, gérant de la page *Skate & Art*.


© T. Fister

« Le plus grand art est celui de skater »

Skater, ce n'est pas qu'un sport, ce n'est pas qu'un vulgaire bout de bois à roulettes. C'est bien plus que ça. Nombreux sont les skaters qui y ont trouvé l'inspiration, comme une sorte de muse : cette discipline tend inexorablement vers l'art. Ce mois-ci dans Maze, nous nous sommes intéressés à la perception de l'art. Ici, dans le skate. Pourquoi skater relève de l'art ? Pour répondre à cette question, Mewen Potin, qui entremêle passion, art et études, accompagné de sa planche, et quelques membres de sa team, ont répondu à nos questions.

Le skate, c'est du bois, l'ébénisterie, c'est de l'art, donc le skate, c'est de l'art !

Mewen a 20 ans et skate depuis l'âge de 11 ans. Cette discipline l'a accompagné au fil des années, l'a fait grandir et l'a inspiré au quotidien. Aujourd'hui étudiant en deuxième année de DMA (Diplôme des Métiers d'art), il jongle entre skate, photographie, art et ébénisterie. Il a très vite entremêlé le skate et l'art. « En bac pro ébénisterie, nous étions libre de réaliser ce que l'on voulait pourvu que ce soit de l'art et que cela entre dans les critères imposé, j'ai pensé tout naturellement au skate », explique-t-il. Un peu plus tard, il rencontre de nouveaux skaters à Dieppe avec qui il passe la plupart du temps. Aimant la photographie, il commence à shooter quelques figures. Lui vient alors l'idée de créer la page Skate & Art en 2012. « Mes photos plaisaient et je voulais les partager pour confronter les avis et exposer ma vision du skate ». Trois ans plus tard, la page compte désormais 777 mentions j'aime. Gérée par Mewen, photographe et gérant de la page et Corentin Renoult, chargé des vidéos, cette page a pour but de faire découvrir des nouveaux spots, figures et de mettre en avant le côté esthétique de cette discipline.

Certaines des photos de la page ont même été sélectionnées pour une exposition d'art à Dieppe, «l'expo s'appelait Histoires de Skateboard à Dieppe et a été réalisé par Rémi Lescaut, gérant de l'association Pop Up Skates et skater de longue date», ajoute Mewen.

Lors de ces études en DMA, le skate lui trotte encore une fois en tête, « en fin d'année nous devons réaliser un meuble à partir d'un thème imposé. Je suis tombé sur l'errance, et une fois de plus j'y ai directement vu le skate ». Voguer dans une ville sur sa planche sans aucune destination précise, se perdre au fil des ruelles, trouver un spot, aller à toute vitesse sans penser à rien d'autre que le bruit des roulements sur le béton aride. Le skate, c'est peut-être juste du sport pour vous, mais c'est une raison de vivre et une inspiration pour beaucoup d'autres.

Du skate ? Oui mais pas que…

Le skate c'est aussi une communauté et l'ouverture à d'autres horizons. « Notre page ne parle pas exclusivement de skate, on entremêle aussi le roller, BMX, et la longboard ». Sur un skatepark, on croise de tout, et on échange beaucoup. Florent Meneur, 21 ans, un des membres de la grande team Skate & Art, pratique le roller-street depuis 9 ans. « Ce qui me plaît ce sont les gens que l'on rencontre, c'est un peu une communauté. Ça fait voyager. On a un pied à terre un peu partout grâce aux rencontres que l'on fait », explique-t-il. « Ça offre aussi une autre vision de la ville, tu vois une barre pour t'aider à te tenir nous on voit un gros rail ou un spot », ajoute Vincent Butler, skater depuis 7 ans et membre de la team Skate & Art.

Une discipline au service de l'art

« Le skate, c'est toute une culture, ça fait partie de la culture street, beaucoup de graff s'en sont inspirés ! », précise Vincent. Exemple tout simple : quel skatepark n'est pas recouvert de graffiti aujourd'hui ? « Les figures que tu fais aussi ont un côté artistique, t'as qu'à regarder des slow motions de skate, tu comprendras ! », ajoute-t-il. ■

Marion Danzé

Dating 2.0

Paris, capitale de l'Amour. Selon une étude menée par le cabinet Consumer Analysis Ltd en 2008, la France et la Ville Lumière sont perçues comme les endroits les plus romantiques en Europe, et cette image persiste. En effet, les monuments de Paris, l'architecture, le vin, le savoir-vivre, la chanson fondent un cadre parfait pour des rencontres amoureuses.

La réalité, n'est pourtant pas si rose. A la place des aventures, des promenades éternisées ou des pique-niques, le quotidien ressemble plutôt à boulot-métro-dodo. Avec des sorties qui se font souvent en bande de potes où chacun se connaît depuis la maternelle, il n'est pas toujours évident de faire connaissance d'un millier de personnes tous les jours. Quelle chance alors qu'il y ait des applis !

Au cours de la décennie précédente, Internet s'est avéré indispensable. En plus d'être un moyen pour organiser ses journées, s'informer, faire du shopping, ou juste pour se divertir, la toile est désormais devenue un lieu de rencontres.

Adaptés au rythme rapide que la vie moderne implique, les sites de rencontres ont fait fureur depuis leur lancement dans les années 2000. Aujourd'hui, approximativement quatre millions des Français de toute couche de société et de presque tout âge se sont déjà inscrits sur un site de rencontre. Et ce ne serait pas l'internet si on n'y trouverait pas de tout : bien que la plupart des inscrits aient entre 18 et 49 ans, il y aussi des sites spécialisés pour d'autres tranches d'âges, comme les sites pour les 50+, ou bien, un peu plus flippant, les sites dédiés aux ados sur lesquels même les petits de 13 ans peuvent s'inscrire.

A part ça, tout genre de rencontres est possible : une relation de longue ou de courte durée, une aventure extraconjugale, ou une liaison douteuse avec un vieux qui cherche une jeune fille à qui il peut offrir des sacs Prada. Qui a dit qu'on ne peut pas trouver l'âme sœur n'importe où ? En tout cas, il y a de quoi passer son dimanche après le brunch, ainsi que le reste de la semaine.

Les endroits les plus glauques du web à part, plus de dix ans après leur lancement, les sites de rencontres perdent leur image du dernier recours. Aujourd'hui, on est loin du préjugé selon lequel tous les inscrits sont désespérés ou socialement maladroits. Avec toute une génération qui a grandi en compagnie des nouvelles technologies, l'internet et les smartphones, franchir le pas et s'inscrire sur un site de rencontres se fait plus facilement. Tout le monde connaît au moins une personne qui s'est déjà lancée. Qui plus est, les flirts sur AdopteUnMec, Tinder & Co. font partie des discussions au quotidien – le sujet ne présente plus de tabou.

Le concept semble génial, jusqu'à la réception des messages louches ou même

« Avec des sorties qui se font souvent en bande de potes où chacun se connaît depuis la maternelle, il n'est pas toujours évident de faire connaissance d'un millier de personnes tous les jours. Quelle chance alors qu'il y ait des applis »

pornographiques, alors qu'on n'a rien demandé. Entre autres, la page Facebook Les perles d'adopte un mec ainsi que les comptes instagram de Tindernightmares et ByeFelipe font des compilations des cas les plus particuliers et tristement vrais. La bonne nouvelle, c'est que de nouvelles applis viennent d'être lancées. Leur but est d'effacer la perception que tous les profils sont interchangeables, et d'éviter des messages trop agressifs, sexistes et vulgaires.

Lassés de la mentalité supermarché qui règne sur une grande partie des sites, les inventeurs de nouveaux sites de rencontres s'engagent à miser plus sur la qualité des échanges entre les internautes. Ainsi, Whitney Wolfe, ancienne co-fondatrice de Tinder, a créé l'appli Bumble. Afin d'encourager une bonne conduite entre les utilisateurs, les photos que les internautes peuvent s'envoyer sont toutes marquées d'une filigrane montrant leurs noms - histoire d'éviter l'envoi d'images qu'on ne souhaite pas retrouver sur le net plus tard. A part ça, Bumble donne aux femmes l'opportunité de faire le premier pas pour entamer une conversation. Le concept n'est pas si unique : sur AdopteUnMec, Siren et Wyldfire ce sont aussi les femmes qui prennent la décision d'avec qui entrer en contact, ou pas.

Quant à l'appli Spotted, le concept de base est le même que celui de Tinder ou Happn. Grâce à la géolocalisation, l'appli détecte les personnes qu'on a potentiellement croisées. Mais en plus, l'appli propose aussi de laisser un message anonyme à ceux ou celles qu'on a vu "in real life", mais pas trouvé parmi les matchs. Les petites annonces des utilisateurs se lisent presque comme des lettres d'amour.

Une autre appli mise encore plus sur un échange qualitatif : sur l'appli Willow, pas de photos, pas de swipe à gauche ou droite. Contrairement aux sites où une affinité se fait grâce aux images, Willow permet aux utilisateurs de vraiment faire connaissance. Ce n'est pas pour rien que le logo de l'appi affiche un saule. Leur slogan « Branch out » incite les inscrits à explorer les personnalités des autres et de retrouver l'aspect social dans les réseaux sociaux. La compatibilité de deux personnes est testée à l'aide des questions que les utilisateurs se posent les uns aux autres. Seulement après que chacun ait répondu à la première question, des photos peuvent être échangées.

Pour l'instant, la majorité de ces nouvelles applis n'est disponible que pour iPhone. Cependant, selon les réactions positives des internautes lors des premiers tests, les sites de rencontres traditionnels se verront bientôt confrontés à encore plus de concurrence.

Le romantisme n'est pas mort, ce sont seulement les codes qui ont changé. ■ **Jenifer Winter**



Odeith - «Chase your dreams» anamorphic toy plane

Illusions

Quand l’art en met plein les yeux !

Le trompe l’œil est une technique ancestrale. Cependant, elle a su évoluer avec son temps. C’est pour cela que ce qui se fait aujourd’hui n’a plus rien à voir avec ce qui se faisait hier. La toile a été remplacée par le mur, voire le sol. La peinture est devenue aérosol ou encore craie. L’artiste n’est plus enfermé dans un atelier, mais crée au grand jour. L’œuvre a cessé de se toucher avec les yeux et est devenue interactive. Celle-ci n’est plus enfermée dans un musée ou une collection privée, mais est accessible à tous.

L’illusion d’optique en tant que telle remonte à l’antiquité. Pline évoque la peinture d’un « raisin si réaliste que les oiseaux s’y laissaient prendre ». Ce style tomba ensuite pour de nombreuses années dans l’oubli. C’est lors de la renaissance que le savant italien Léon Baptista Alberti fit une découverte capitale : la perspective ! Malgré sa complexité, cette théorie reste une des plus importantes jamais faite en art. Grâce à elle, les toiles devinrent plus réalistes. Ainsi les peintres atteignirent un point où ils furent capables de tromper l’optique humaine. C’est le retour du trompe l’œil.

Aujourd’hui, il est encore utilisé. Toutefois, le registre est bien différent de celui de la Renaissance. Une des pratiques modernes de l’illusion d’optique consiste en le « réalisme magique ». Celui-ci combine un décor très réaliste tout en admettant des éléments extraordinaires. Un de principaux ambassadeurs de cette technique est Rob Gonsalves. Ce dernier réalise des huiles où deux paysages radicalement différents vont s’entremêler. Ainsi, sous vos yeux la toile se transforme, et c’est tout simplement magique. Celles-ci restent au niveau des procédés utilisés relativement « classiques ». Néanmoins, elles sont extrêmement originales en ce qui concerne les sujets et les paysages qui se rencontrent.

Malgré ces quelques artistes qui aujourd’hui continuent de réaliser des œuvres en trompe l’œil, ce genre a aujourd’hui quasiment disparu du monde de la peinture. Cependant, il subsiste, mais dans un tout autre monde, celui du street art. En effet, la rue est le lieu idéal pour réaliser de nombreuses mises en scènes, parfois plus vraies que nature. Différents types de matériaux de peinture sont utilisés, les principaux étant la craie et les bombes de peinture. Le résultat final est dans les deux cas tout aussi époustouflant. L’artifice derrière ces illusions est appelé anamorphose. Ainsi, ces représentations ne sont à voir que d’un seul point de vue. Observées d’un autre angle, elles semblent être complètement distordues.

Du côté féminin, la reine de l’illusion est Tracy Lee Stum. Cette dernière est l’un des piliers du street art. Son style bariolé, rempli de références variées très « pop art » est facilement reconnaissable. Ses créations sont même parfois mondialement connues. Elle a en effet noué de nombreux liens, vendant même parfois certaines de ses réalisations. Mais ce n’est pas tout, elle est aussi la détentrice du record de la plus grande fresque du monde.

Un autre « roi » de la discipline est Julian Beever. Ce dernier pratique aussi le dessin à la craie. Un placement idéal, du talent artistique, ainsi qu’une imagination débordante semble être la recette gagnante de cet artiste. Il apprécie aussi de faire interagir le public avec ses œuvres, les rendant ainsi très abordables et proches de ce dernier.

Dans le même domaine, mais d’un tout autre style, le virtuose du graffiti 3D, Odeith a de quoi impressionner. Ici, nous abandonnons la craie pour les bombes de peinture. Nous passons du bitume au parpaing. Mais le résultat en vaut la peine. Ses créations sont d’un côté relativement abstraites, mais dans le même temps, elles sont dotées d’un surprenant réalisme qui a de quoi laisser pantois. Ce virtuose des murs a su au fil des années se faire un nom au côté des grands. Cela grâce au un style inimitable et extrêmement créatif et précis.

Ainsi, vous l’aurez vu, avec un peu de théorie, de la couleur et beaucoup d’imagination, un bout de mur décrépi, un coin de trottoir ou encore une toile blanche peuvent devenir de véritables fenêtres sur un monde, qui semble a portée de main. Cela n’est cependant que l’œuvre de vos yeux qui se laissent prendre au piège ! ■ **Dorian Le Sénéchal**


© KMBO

Les Hallucinations Collectives, l'alter-native

Un film où deux jumeaux s'en prennent à leur mère parce qu'ils ne la reconnaissent pas, un film à caractère pornographique, un film de hip-hop japonais : Ich Seh, Ich Seh de Veronika Franz ; Bijou de Wakefield Poole ; Tokyo Tribe de Sono Sion. Trois oeuvres que tout oppose, de l'esthétique au propos. Mais trois perles rares rassemblées sous la même bannière, celle de l'Autre cinéma, celle du cinéma de «seconde zone», portée depuis des années par le festival des Hallucinations Collectives et l'association ZoneBis - qui porte bien son nom-, se déroulant chaque année du 31 mars au 06 avril à Lyon. A la clôture du festival, Christophe Chabert, critique aguerri du Petit Bulletin et habitué du festival, rappelait que le cinéma de genre était en voie de disparition. Fausto Fasulo, rédacteur en chef de Mad Movies disait plus tôt dans la semaine que le cinéma d'horreur avait une certaine tendance à être réactionnaire. Si les constats sont pessimistes, ce festival comme le cinéma de genre, sont à préserver et à défendre à tout prix.

Notre faculté à juger tout, tout le temps et tout de suite nous amènerait, au premier coup d'oeil sur la programmation du festival, à considérer l'événement comme un rassemblement de geeks et autres cinéphages, une semaine très entre-soi. Cette bêtise écartée, les caricatures oubliées, nous nous rendons vite compte que le festival n'a pas volé son nom, reflétant un de ses principes premiers, après l'hallucination des sens : le collectif. Oui, la seule frontière entre les bénévoles, les organisateurs, les critiques et le public, ce sont les accoudoirs des sièges du Comoedia, un cinéma lyonnais. Les t-shirts du festival font offices de costumes, des blagues pourries ponctuent les présentations, personne ne se regarde parler. «Rangez vos égos, venez seulement avec votre passion» nous dit le festival en filigrane. Ici, nul besoin d'interdire les selfies sur le tapis rouge. Ici, si le festival a une cible initiale, il intéresse un public large. C'est avec les autres que nous regardons un Autre cinéma.

Paradoxalement, la sélection de longs-métrages en compétition - comme l'a très justement souligné l'équipe du Petit Bulletin - n'est pas du tout tournée vers l'autre, le monde extérieur mais plutôt «claustrophobe». Pour autant, le festival des Hallucinations Collectives défend bel et bien un «autre» cinéma, celui des idées inhabituelles, des expérimentations, des sujets tabous. Et lorsque Fausto Fasulo nous annonce, lors de la dernière séance du festival, que Tokyo Tribe - OVNI cinématographique incaractérisable - ne sera jamais diffusé en France en salles, cela a tendance à rendre légérement sanguin. Le cinéma de genre français et étranger n'a pas besoin de 3D pour avoir du relief et de la profondeur. D'une richesse incroyable, il voit pourtant rarement le jour dans les salles françaises : c'est la raison de vivre de ce festival qui n'a pas peur de l'autre. C'est aussi pourquoi nous l'aimons et souhaitons le défendre corps et âmes. ■ **Benoit Michaely**

Les 400 vues de Paris

Des étudiants se mobilisent et montent un beau projet de photographie à Paris, qui réunira en juin des jeunes photographes de toute l'Europe. Projet ambitieux, mais qui verra le jour surtout grâce à leur détermination. Rencontre.

Ils seront vingt, en juin, à se réunir pour photographier Paris. Vingt jeunes venus de Roumanie, de de Turquie, d'Egypte, de Slovaquie, etc… Hors de question évidement de faire des clichés de touristes. Les vingt photographes auront chacun un arrondissement à écumer et à prendre sous tous ses angles. Avec l'aide d'un fixeur, habitué du quartier, le photographe devra faire redécouvrir le quartier à ses habitants.

Redécouvrir Paris donc, quand on est blasés de la capitale et du métro, boulot, dodo. Redécouvrir Paris aussi, son territoire, les rues dans lesquelles on passe et qu'on ne regarde pas, les gens que l'on croise et que l'on identifie pas. Il y a dans ce beau projet une envergure sociologique. Une envergure politique aussi puisque l'on réunit des jeunes étrangers, qui ne se connaissent pas, mais qui vont vivre ensemble une expérience. Cela permettra d'abolir les frontières et de briser les préjugés, de faire des rencontres des amitiés et des photos des souvenirs. C'est la découverte d'une ville, de ses habitants, mais c'est surtout la découverte de l'autre, l'échange.

L'engagement associatif

Pour mettre en place ce projet, il a fallu se battre. Et c'est tout le travail de Laurène et Clémence, bénévole dans l'association Ap2i. Laurène est co-présidente de l'association depuis décembre. Après une prépa B/L, elle est entrée à la fac pour sa licence. Elle s'est alors engagée dans plusieurs projets et c'est chez Ap2i qu'elle a découvert l'importance de l'engagement associatif. « C'est peu reconnu, mais c'est tellement plus valorisant » précise t-elle. Clémence a aussi fait une prépa, à Poitiers, puis elle s'est engagée dans l'association et elle coordonne désormais le projet des 400 vues.

Toutes les deux parlent de cette expérience comme une formation incroyable. L'engagement associatif c'est l'occasion d'apprendre en autodidacte avec l'aide des bénévoles. C'est l'investissement, important, mais motivé et sincère parce qu'on est touché par son projet. Et cela n'a pas de prix quand on veut le réaliser. Pour en arriver là, elles ont trimé avec l'asso. Les trente pages de dossiers à faire, refaire et refaire encore pour obtenir des subventions, l'organisation du moindre détail, l'énorme travail en amont puis la coordination du projet lorsque le jour J arrive. Investissement lourd à porter mais dont on peut être si fier lorsque le projet se concrétise. Après un échec l'année dernière, le projet aura bel et bien lieu cette année. Douze jours en juin, puis de nombreuses expositions des photographies.

Alors on vous invite à suivre le projet, les évènements annexes, parce qu'il est sincère, parce qu'il est touchant. Et que finalement, quand on entend de parts et d'autres des critiques parfois malsaines de l'Europe, il est important de montrer le sentiment des jeunes sur le sujet, de montrer l'appartenance et la culture commune, de montrer qu'au delà des frontières et des diversités, les jeunes peuvent s'unir dans un même objectif. ■

Philippe Husson

Tournons cachés, restons en liberté

Quoi de mieux qu'un taxi pour arpenter les rues de Téhéran en toute discrétion ? Jafar Panahi défie les limites de la fiction avec ce « faux-documentaire » plus vrai que nature. Condamné en 2010 pour « propagande contre le régime », le réalisateur iranien est depuis interdit de réaliser des films ou de quitter le pays. C'est donc en toute clandestinité, à l'aide d'une équipe technique réduite et d'une poignée d'acteurs non-professionnels, qu'il signe une œuvre pleine d'inventivité et d'insolence. Meilleur cinéaste que conducteur, calme et souriant, Jafar Panahi est au cœur de son film sans jamais s'imposer. *Taxi Téhéran*, nous offre un voyage à travers l'Iran plein de sincérité et décroche l'Ours d'or au dernier festival de Berlin.


© Memento Films Distribution

Un taxi comme métaphore du cinéma, les fenêtres sont notre écran sur le monde extérieur, c'est un itinéraire peu commun que le film nous fait suivre. La panoplie de personnages choisis par Jafar Panahi dresse le portrait d'une population défaite de tout repère. Se succèdent un voleur à la tire, une institutrice, un vendeur de DVD, une avocate ou encore un homme grièvement blessé. Parfait échantillon de la société iranienne, de ses défauts comme de ses charmes, une authenticité émouvante naît de dialogues dont on aurait pu craindre qu'ils ne se résument à une compilation de citations du cinéaste.

Le personnage de la jeune nièce du réalisateur, symbole de cette sincérité innocente, interroge avec une naïveté enfantine les incohérences des consignes qu'elle reçoit de son institutrice au sujet de l'atelier d'audiovisuel. La « réalité noire » ainsi que les questions d'ordre politique font partie, entre autres, des sujets que la jeune fille doit bannir de son court-métrage à venir. Le film nous rappelle ses interdits pour mieux les transgresser, énième preuve de cette capacité qu'a Taxi Téhéran à prendre du recul sur son caractère engagé. Figure centrale du film, calme et généreux, Jafar Panahi se fait souvent muet au profit de ses personnages sans jamais que l'on oublie sa présence rassurante et quasi paternelle. Plusieurs personnages le « reconnaissent » et feignent d'avoir démasqué ce « tournage clandestin » ; moment de confusion extrême entre la fiction et la réalité durant lequel le spectateur ne sait plus comment aborder ce film hybride. Ce jeu constant avec les limites que l'on établit traditionnellement entre la fiction et la dite « réalité » semble faire la force du film. Alors que l'enchaînement trop parfait de ce qui nous est présenté comme des incidents d'un quotidien iranien mouvementé met la puce à l'oreille du spectateur au sujet de la minutieuse orchestration du tournage, la subtilité de la mise en scène parvient à rétablir le doute.

Un taxi à l'image de la répression iranienne, d'une cage aux parois transparentes. Si la caméra est mouvante, qu'elle a l'œil sur tous les incidents dont elle est témoin, elle ne met pourtant jamais les pieds en dehors du véhicule. Et à la sortie du film, on ressent à notre tour ce sentiment d'emprisonnement mentionné par la dernière passagère, « la dame aux roses », dont le sourire est la meilleure défense contre les conditions de vie difficiles que connaissent les iraniens, et plus particulièrement les iraniennes. Le film, qui apparaît comme le produit des contraintes dont il émerge, ne se limite pas à ses enjeux politiques même si sa forme les épouse avec brio.

Lorsque notre chauffeur improvisé quitte enfin son véhicule, un jeune homme profite de son absence pour dérober la caméra installée à l'intérieur, comme pour exaucer les vœux du gouvernement iranien. S'achevant sur les mots dépêchés du ravisseur qui dit ne pas avoir eu le temps de trouver la carte mémoire, bien essayé quand même, Taxi Téhéran rappelle à chaque spectateur combien la liberté est un bien précieux depuis qu'il est sorti. ■ **Adam Garner**

Récits de Juin, interview de Mai

Rencontre avec Pippo Delbono

« au théâtre tu as une grande relation avec le public, et ça, c'est une autre chose, une autre expérience »

Il y a d'abord cette table de bar, comme seul décor de Racconti di Giuno, pièce pour un seul acteur mais aux nombreux personnages. Il y a ensuite la bouteille, l'un des rares accessoires, car ces récits de juin se suffisent à eux-mêmes, sans besoin d'effets grandioses. Et puis, il y a Pippo Delbono, seul sur la gigantesque scène nationale d'Alès, prêt à se dévoiler dans un spectacle autobiographique et intime, où le talent, l'accent et l'humour accompagnent les grandeurs et misères de la vie.

Ce soir, il est un peu en retard, car Pippo Delbono voit double et a été obligé de trouver un cache-oeil afin de pouvoir donner la pièce. Ainsi affublé, le pirate du théâtre prend d'assaut la scène et le public, dans un spectacle plein d'énergie et intelligemment chorégraphié. Pippo Delbono, sur fond de souvenirs et d'anecdotes personnels, raconte la difficulté d'être homosexuel drogué et atteint du sida dans l'univers de l'Italie catholique où il a grandi, mais aussi la douleur du deuil d'un ami parti trop tôt, comme la force d'une rencontre avec la création théâtrale qui a bouleversé sa vie.

C'est le récit d'un théâtre qui sauve, par sa rage créatrice, qui tire l'acteur des drogues et de la dépression, ou qui permet à Bobo, le célèbre compagnon de scène de Pippo Delbono de commencer une nouvelle vie après six décennies dans un asile psychiatrique.

À la sortie d'un spectacle dont on ne ressort pas déçu, Pippo Delbono confie à Maze, un verre de vin à la main, le coude sur le comptoir de la buvette du Cratère, qu'il voulait avant tout faire une pièce sur le SIDA, qui l'a infecté, et hanté des années durant. « Derrière ce spectacle, il y a la vie, il y a l'Art, il y a la maladie, il y a la liberté, il y a la technique, il y a tout, il y a l'expérience. Un directeur qui fait Céline, il te dit "j'ai décidé de faire Céline parce que..." mais là il y a ma vie, il y a toute ma vie, mon histoire, mon parcours de vie, de maladie, de folies, de rencontres, de liberté, de théâtre ».

Mais dans sa vie, Pippo Delbono ne s'est pas voué qu'au théâtre. Il a également connu l'expérience de réalisateur, notamment pour son très beau film Amore Carne, aux scènes poétiques tournées au téléphone portable. « Dans le cinéma, c'est différent. Tu regardes des détails, le jeu, des petites choses. Dans le théâtre tu as une grande relation avec le public, et ça, c'est une autre chose, une autre expérience ».

Mais ce court temps d'échange est aussi aux souvenirs. On lui demande quelle était la réaction de la reine de Hollande, lorsqu'à la sortie d'un spectacle, Pippo Delbono, qui raconte ce moment dans ses récits de juin, n'a pu lui trouver que les prostituées d'Amsterdam comme sujet de conversation. « Elle était élégante. Je suis resté plutôt surpris parce que pour ce qui est des reines j'avais une image qui tenait des Walt Disney, alors que c'était une personne tout à fait normale. Peut-être que nous avons l'habitude de nos policiers tellement arrogants que je vois partout en Italie, ou en France, l'habitude des gens qui ont des petits rôles, qui se sentent déjà des rois. La reine était un peu timide aussi, mais un peu touchée. Pour avoir ce rôle là, tu dois avoir une notion spirituelle sur la vie, sur tes droits. Si Obama sent qu'il est l'homme le plus important du monde, il est fini. Parce que dans l'histoire du monde, à l'échelle de l'univers qu'est-ce que c'est, Obama ? Si tu déplaces la caméra, si tu la mets plus loin. C'est le président des États-Unis. C'est beaucoup, mais c'est pas beaucoup. »

Sur ces mots, Pippo Delbono pose son verre vide sur le comptoir et disparaît dans la nuit alèsienne, après un au revoir jovial et massif, comme son jeu d'acteur. ■ **Basile Imbert**





© Victor Quarenta

Rencontre avec HYPEN HYPHEN - p.90

demain

76 RENCONTRE AVEC RAKIA
78 READY FOR HILLARY
80 THE SLOW SLIDERS
81 LES VIEILLES CHARRUES
82 L'IMPOSSIBLE RÉFORME DU COLLÈGE
85 LES DESSOUS D'UNE DESTRUCTION MENTALE
90 HYPHEN HYPHEN, LA TRIBU MUSICALE
92 AMARILLO, LA BEAUTÉ DE LA DIVERSIFICATION

Rencontre avec Rakia


© Serge Douillet

Caen, au Café latin, ancien QG d'Orelsan, pour les connaisseurs. C'est ici qu'on rencontre Rakia, jeune musicienne Viroise vivant aujourd'hui à Caen. Elle arrive en vélo, sourire aux lèvres. Pour elle ça sera un café allongé.

Avec un peu de théâtre à l'origine, Rakia ne s'était pas vraiment destinée à la musique. Elle compose un brin, entre en contact avec l'équipe de Virevoltés et boum, c'est le début de l'histoire. 1er partie de Ben l'Oncle Soul, Tryo et Susheela Raman entre octobre 2013 et mars 2014, auxquelles suivront celles de Cats On Trees et Ayo, Fauve et Pauline Croze. Après avoir adoré se produire sur scène, le retour à la réalité, en cours, est un peu abrupt.« En y repensant, les semaines qui ont suivi, je me disais que ça avait été cool, funky, vivifiant quoi ! ». Quand l'étincelle s'allume, on se dirige vers elle, c'est la vie. Elle jouera le 3 juin prochain au Cargö, Caen, lors de la soirée « Carte Blanche à Rakia » ! Rencontre.

Comment ça se passe sur scène pour toi ?

Je ne ressens pas de stress sur scène, je me dis que les gens sont venus voir un projet, donc je ne peux pas me sentir jugée. Parfois j'ai même l'impression que je ne chante pas mes propres chansons, je me mets vraiment en position d'interprète !

Lorsque j'ai écouté tes titres, j'ai été impressionné par ta voix. Grave et profonde.

On m'a dit que j'avais un grain de voix intéressant, mais j'ai encore du travail à faire pour la maîtriser. Du reste, ce n'est pas parce qu'on me dit que j'ai une belle voix que moi je l'aime ! Je suis contente que les autres l'aiment mais je suis comme tout le monde, quand j'entends ma voix dans un enregistrement ou dans une vidéo, je la trouve bizarre !

Quand on te voit sur scène, on pense à Tracy Chapman, mais quand j'écoute tes titres, c'est pas quelques chose qui m'a sauté aux oreilles...

On me compare pas mal à Tracy Chapman oui, mais... Je n'ai jamais écouté !

Mes influences sont plutôt folks (Jeff Buckley, Love par exemple), d'où la formule seule sur scène, qui donne une atmosphère plus folk, guitare-voix.

Ah oui, on est dans la folk là ! Toi qui étais jusque là habituée à jouer en solo, tu joues désormais accompagnée de deux musiciens. Basse, batterie, une base solide. Ca se passe comment ?
Jouer en groupe, c'est vrai que cela aide, ça donne un cadre, seulement je peux moins me permettre le coté impro que j'avais au début, finir un morceau le jour J et le présenter le soir, tu vois ? Maintenant les morceaux sont plus structurés. Mais je continue malgré tout à jouer en solo pour les concerts intimistes et les premières parties.

Quand tu composes, ça se passe comment ? Quelle est ta méthode ?
Dès que j'ai une idée, je commence à chanter en yaourt. Quand un son est récurant, je trouve un mot qui s'en rapproche, ça m'inspire un thème, et je peux écrire le texte. Je suis satisfaite d'un titre quand je trouve que le texte est bon. Je mélange l'anglais et le français, ca me permet de faire deux chansons en une mais il faut que ça soit fluide et clair... J'ai essayé de chanter en italien mais ça peux vite tomber dans le cliché (Elle se met à chanter en italien : « Lasciatemi Cantare... »).

Donc le texte pour toi c'est vraiment un axe de travail super important ?
Oui, quand j'écris, je sais ce que je veux dire, je sais un minimum où je vais. Mais j'essaie de ne pas écrire avec un ton trop déclaratif, trop plat. L'idée c'est de laisser de la place à l'imagination de l'auditeur.

Et pour ce qui est de la musique ?
Je compose la partie guitare et j'écris le texte ensuite j'essaie d'habiller les morceaux avec d'autres musiciens ou chez moi sur ordinateur.

C'est vrai que tu as déjà pas mal tourné... Tu as fait toutes les salles de Normandie ou presque !
C'est vrai que j'en ai fait beaucoup ! Et j'espère y retourner par la suite ! Pour ce qui est du reste, hors de la région, j'ai eu quelques dates dont une à Paris en première partie de Pauline Croze et mes deux prochaines dates seront aussi hors région : le 25 mai je jouerai au festival Les Petites Folies en Pays d'Iroise et le 31 mai en première partie d'Ibeyi à Orléans ! Je suis ravie de pouvoir partager ma musique avec des spectateurs au-delà de la Normandie !

Il y a cette phrase dans un de tes titres, Among the crowd. « They should have setteld before » ... Tu peux me parler de ce texte ?
Ah ça, c'est une chanson que j'ai écrite il y a un moment maintenant. Quand je chante cette phrase « Is this sky skiving off, slacking all the stuff they should have settled long ago ? » (Le ciel est-il en train d'abandonner, de renoncer à régler toutes les choses dont il aurait du s'occuper depuis longtemps ?). Ce que je veux dire, c'est que les problèmes des hommes se répètent, mais ça ne les empêche pas d'avoir la foi, de croire. Alors même qu'on peut se demander si le ciel lui-même n'a pas renoncé...

Du coup, tu es accompagnée par le Cargö. Tu nous expliques comment ça se passe ?
J'ai débuté l'accompagnement en septembre 2014. Je travaille avec Damien Maurice, qui est responsable de l'accompagnement des groupes régionaux. C'est un type formidable ! Quand je le lui demande, il me donne un avis sur mes créations, et sinon il s'occupe beaucoup de l'administratif et du « réseautage ». C'est très important... En arrivant, je ne savais rien des métiers des musiques actuelles, il m'a appris énormément de choses.

Tu as participé à une soirée de mobilisation, avec d'autres artistes, justement au Cargö. Qu'est ce que t'as ressenti ce soir là, c'était quoi le but ?
Je savais qu'il y aurait du monde alors je me suis dis que ce serait l'occasion de faire passer mon message. Je pense qu'il faut continuer à être Charlie, continuer à réfléchir par soi-même, sinon l'extrémisme reviendra sous une forme ou une autre (religieuse, politique...). Il ne faut pas que cette prise de conscience soit éphémère...

Pour ce qui est de l'avenir, tu le sens comment ?
Disons que j'ai arrêté de me poser des questions. Je travaille et on verra ce qui adviendra par la suite. Le pire pour moi serait d'avoir à regretter plus tard d'être passée à côté de quelque chose. Si rien ne se présente tant pis, mais si je loupe le coche parce que je n'ai pas assez travaillé je m'en mordrais les doigts... ■ **Jérémy Trombetta**

Ready for Hillary


© AP Photo/Cliff Owen

Le 12 avril dernier, Hillary Clinton a annoncé ce que tout le monde supposait déjà : elle se présentera pour gagner la Maison Blanche lors de l'élection présidentielle de 2016. Favorite des sondages, elle paraît intouchable pour remporter les primaires démocrates. Mais garde dans un coin de sa tête son cuisant échec de 2008.

« Les Américains ont besoin d'une championne, et je veux être cette championne ». La phrase paraît quelque peu bravache, mais la mise en avant d'Hillary Clinton n'est pas le plus important dans son clip de campagne. Annoncée sur les réseaux sociaux et non dans un clinquant meeting dont les Américains ont le secret, la candidate malheureuse à la primaire démocrate de 2008 joue la carte de la modestie cette fois-ci. Elle qui avait été critiquée à l'époque comme ayant l'attitude d'une femme voyant son investiture comme un acquis, elle a décidé d'apparaître cette fois-ci avec un clip de campagne mettant en avant dans toute leur diversité les forces vives d'une Amérique qu'elle veut mettre en mouvement pour assurer son élection. En 2008, Hillary Clinton avait sous-estimé le besoin de changement exprimé par les Américains. Celui-ci était bien entendu incarné par ce jeune sénateur de l'Illinois, au charisme irrésistible qu'est Barack Obama. Face à cela, Hillary Clinton apparaissait comme un nouvel avatar d'une des dynasties politiques dont la politique américaine a le secret.

Repartir de zéro

L'objectif d'Hillary Clinton : reconstruire une nouvelle image. Plus humble, plus accessible : Hillary Clinton souhaite apparaître plus proche des Américains. Elle veut affirmer une image chaleureuse alors que la plupart de ses détracteurs ont tendance à la dépeindre en « Dame de fer » épisodiquement arrogante. Pour cela, elle ne devrait pas hésiter à mettre en avant sa vie personnelle, elle qui a récemment eu le plaisir de devenir grand-mère. Le clan Clinton sera derrière elle : son ex-président de mari, Bill Clinton, jouera sûrement de son influence d'ex-président le plus apprécié d'après la plupart des sondages et sa fille, Chelsea, qui n'a encore jamais eu de mandat politique et apportera une touche plus jeune à cette campagne.

La campagne d'Hillary Clinton devrait tourner

autour de deux thèmes principaux : la lutte contre les inégalités et la défense des classes moyennes, qui sentent peu les effets de la reprise économique. Toute la stratégie sera de faire paraître cette campagne plus modeste qu'elle ne le sera. Les meetings devraient être moins nombreux, moins clinquants qu'à l'accoutumée ; les idées de son programme seront plutôt disséminées au compte-gouttes dans les médias.

Un statut de commander in chief

Aux Etats-Unis, la tendance veut que le Président soit le garant de l'unité et de la conservation des valeurs du pays. Les électeurs ont plutôt tendance à porter leur choix sur des candidats ayant des personnalités fortes. C'est ce piège dans lequel était tombé Hillary Clinton en 2008, passant pour cassante et austère. Secrétaire d'État de Barack Obama durant quatre ans, elle a pu prouver depuis qu'elle était capable de diriger.

Mais avant de prétendre conquérir la Maison Blanche, Hillary Clinton devra repasser par la case primaires. Un obstacle qui ne devrait pas vraiment en être un. C'est une autoroute qui semble s'ouvrir devant elle. Ses éventuels concurrents – l'actuel vice-président Joseph Biden, le sénateur du Vermont Bernie Sanders ou l'ancien gouverneur du Maryland Martin O'Mailey – ne semblent irrémédiablement réduits qu'à jouer le rôle de sparring-partners. Dans les sondages, ils accusent au moins 47 points de retard dans les intentions de vote... Cette absence de concurrence peut constituer un avantage, dans le sens où elle ne sera pas obligée de durcir son discours pour rendre clivante la campagne et pourra apparaître comme rassemblant l'ensemble de la famille démocrate. Par contre, voyant le manque de suspense, les médias américains risquent de se focaliser sur la primaire républicaine qui se jouera à couteaux tirés.

En effet, côté républicain, aucun favori ne semble pour le moment émerger. Quatre candidats principaux devraient se rendre coup pour coup. Marco Rubio, gouverneur de Floride, a longtemps fait figure de favori à la candidature. Mais derrière lui, on trouve aussi Scott Walker, gouverneur du Wisconsin, fervent défenseur de la baisse des impôts et des dépenses publiques et quasi porte-parole de la National Rifle Association (NRA – le lobby US des armes) ou bien encore Rand Paul, libertarien et figure de proue du mouvement Tea Party, en croisade contre le pouvoir central, accusé de prendre trop de place dans le quotidien des Américains. Dernier candidat à émerger : Jeb Bush. L'ancien gouverneur de Floride, jusqu'en 2007, fils et frère de Président est de plus en plus hype dans les rangs républicains. Si d'aventure il gagnait, cette élection présidentielle 2016 pourrait nous offrir un duel étonnant entre deux dynasties politiques : Clinton vs Bush.

Un passé comme handicap

Cependant, Hillary Clinton va devoir faire face à de nombreuses attaques. Son passé pourra vite devenir un boulet. L'ancienne secrétaire d'État est une vieille routière de la politique, qui fréquente les lieux de pouvoir et les plateaux télés depuis plus de 25 ans. Difficile alors de changer son image auprès de certaines franges de l'électorat malgré le renfort de spots publicitaires et de nombreux meetings.

Une affaire pourrait lui porter préjudice : l'attaque, le 11 septembre 2012 contre le consulat américain de Benghazi, en Libye. Elle était alors secrétaire d'État et les Républicains lui ont souvent reproché de ne pas avoir pris les mesures suffisantes pour assurer la sécurité de cette représentation diplomatique. Dernièrement, elle a été épinglée pour avoir utilisé sa boîte mail personnelle pour échanger avec des collaborateurs, ce qui remet en cause la sécurité de tels messages. Cela constitue même une pratique interdite pour des motifs à la fois de sécurité et d'archivage. La presse risque de vouloir continuer à chercher la petite bête, Hillary Clinton ayant toujours eu une relation conflictuelle avec les journalistes.

Dernier handicap : celui de son âge. Hillary Clinton aura 69 ans l'année de la présidentielle. Seul Ronald Reagan a été élu à un âge plus élevé. Par ailleurs, sa santé a été fragilisée dans le passé. Alors qu'elle était secrétaire d'État, elle avait été hospitalisée pour un caillot de sang qui s'était formé à proximité de son cerveau, ce qui avait fait craindre le pire. Les Républicains ne manqueront pas de venir la chercher sur ce terrain. Hillary Clinton constituera bel et bien la femme à abattre de cette élection. ■ **Samuel Ladvenu**

Rencontre

The Slow Sliders


© DR

The Slow Sliders, originaires de Bretagne et aujourd'hui basés à Nantes, est un jeune groupe talentueux de rock indépendant. Composé de Victor (chant, guitare, basse), Axel (guitare, basse), Gwen (guitare) et Clovis (batterie), les garçons ont sorti leur premier EP, un trois titres planant qui respire le soleil et la bonne humeur, Childhood's Candies.

C'est à l'occasion du festival l'Ère de Rien à Rezé où ils se sont produits que je les ai rencontrés pour parler musique.

D'où venez-vous à la base ?

Axel : Alors à la base on vient de Brest, Finistère, enfin moi je viens de Pont Aven.
Gwen : Ouais fin on peut dire qu'on vient du Finistère.

Et pourquoi vous êtes venus sur Nantes ?

Gwen : Parce qu'on en avait marre de Brest.
Clovis : On avait fait le tour de Brest et on avait nos amis qui étaient sur Nantes, les Bantam Lyons et on s'est dit qu'on allait les rejoindre.
Axel : Nantes ça avait l'air d'être une ville sympa pour faire de la musique, pour rencontrer des gens, rencontrer des musiciens, c'est assez actif comme ville.

Oui c'est vrai. Quelles sont vos influences ?

Gwen : On nous rattache souvent à Mac Demarco, Tame Impala, Grizzly Bear mais est-ce que ce sont vraiment nos influences, je sais pas.
Clovis : Tout ce qu'on écoute en fait.
Victor : On écoute pas mal de trucs...
Axel : On a eu plusieurs phases, par exemple quand on composait on était pas mal sous l'influence de Grizzly Bear, et puis ya The Strokes aussi et pleins d'autres.
Gwen : On écoutait tous les vieux groupes, Beatles, les Stones, Pavement aussi.

Pas mal. Et comment avez-vous choisi votre nom ?

Axel : A l'arrache, en speed ! Il nous fallait absolument un nom pour s'inscrire à la Carène pour répéter, on a mis toutes nos idées sur un tableau et...
Clovis : Et ça vient d'une chanson de Van Morrison qui s'appelle Slim Slow Sliders, on a rajouté "The" devant et c'est parti de là.

J'ai vu que vous aviez un trois titre sur Soundcloud, qu'en est-il pour la suite du groupe ?

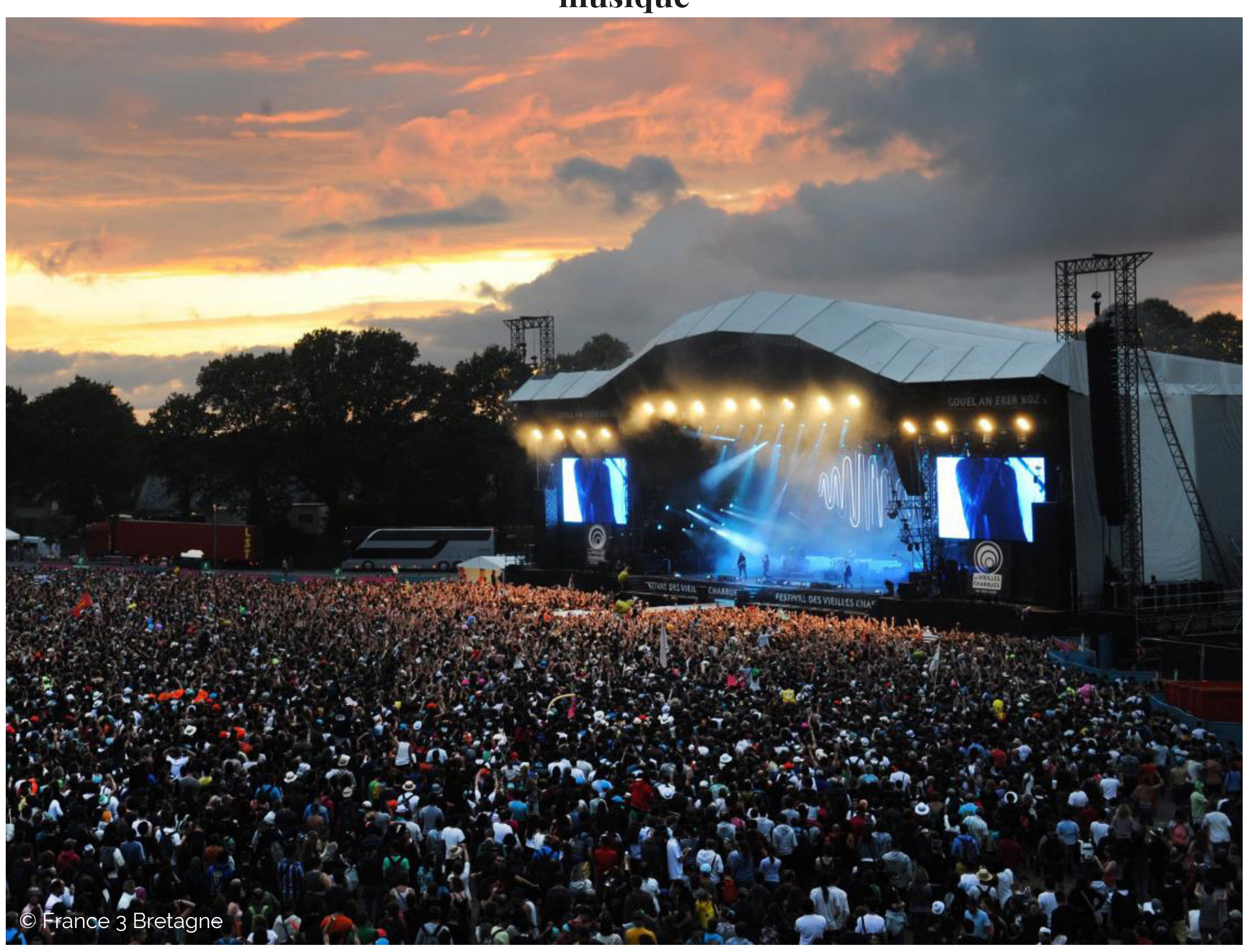
Gwen : On a un autre EP en route, qui sera terminé pour la rentrée.
Axel : Pour l'instant il est en cours de mixage, mais on espère qu'il sera prêt pour la rentrée.

Avez-vous un rituel avant de jouer sur scène ?

Victor : On s'est amusés à joindre nos mains ensembles et les lever mais bon... Sinon boire une p'tite bière.
Axel : Sinon on se détend mais rien de spécial.

Est-ce qu'il y a un artiste avec qui vous voudriez vraiment jouer ?

Gwen : Faire la première partie de Grizzly Bear ça serait vraiment trop bien, après y'en a plein...
Axel : On serait contents de jouer avec tous les groupes qu'on aime en fait.
Victor : Ouais voilà n'importe qui qu'on aime.
Gwen : Rien que là ce soir on joue avec The Dodos et Only Real, c'est vraiment cool. ■ **Dearbhla O'Hanlon**



© France 3 Bretagne

Les Vieilles Charrues au grand complet !

Le festival breton a annoncé les derniers noms qui viennent compléter une programmation déjà bien chargée : Christine & The Queens pour la deuxième année de suite, et le vétéran Tom Jones en sont les principales dernières surprises.

On le savait déjà depuis un certain temps, mais on le rappelle tellement c'est énorme : les Vieilles Charrues 2015 seront ouvertes par Muse ! Après le Main Square Festival et Musilac, le trio anglais présentera son nouveau show, issu de leur nouvel album Drones, dont la sortie est prévue en juin prochain, et enflammera ainsi les plaines de Carhaix. Du côté des autres têtes d'affiche, Joan Baez la mythique interprète d'Here's To You, Tony Allen et Damon Albarn en collaboration exceptionnelle avec Oxmo Puccino, ou encore Lionel Richie, David Guetta et The Prodigy.

Du côté des artistes un peu plus frais, on aura le plaisir de retrouver la star de l'année pour la deuxième année de suite, Christine & The Queens. On assistera aussi côté français, aux prestations de Brigitte, Calogero ou Dominique A. Cette édition sera aussi l'occasion pour les festivaliers de faire de belles découvertes : Cabadzi, la révélation de l'année Feu!Chatterton, Madeon ou Thylacine. Les amateurs rap auront le plaisir de pouvoir apprécier un show de Soprano, quand Tom Jones interprétera son mythique Sex Bomb, avant de finalement vous poser en écoutant les mélodies envoûtantes de London Grammar.

Comme d'habitude, les Vieilles Charrues ont une programmation adaptée à tous les publics. Le festival se déroulera du 16 au 19 juillet prochains sur le site de Kerampuilh. Il reste des pass, que vous pouvez acheter sur le site web des Charrues et dans vos points de vente habituels.

Le magazine Maze est partenaire du festival des Vieilles Charrues 2015. ■ **Kevin Dufrêche**

L'impossible réforme du collège


© AFP

Il y a une quasi-tradition depuis le début de la Ve République : chaque ministre de l'Education nationale a droit à sa réforme. En présentant celle qu'elle destine au collège pour la rentrée 2016, Najat Vallaud-Belkacem n'échappe pas à la règle. Mais en réorganisant les disciplines, en voulant favoriser l'interaction entre celles-ci et surtout en modifiant les programmes, la première femme à s'être installée rue de Grenelle doit faire face aux attaques de la droite et de certains spécialistes de l'éducation.

Il faut toujours du courage pour faire bouger les choses dans l'Education nationale. Priorité des priorités de François Hollande pendant la campagne de 2012, l'éducation est en effet au cœur de l'action du gouvernement depuis le début du quinquennat : rétablissement de la formation des enseignants, création de 60.000 postes dans l'éducation sur les cinq ans, réforme des rythmes scolaires... autant de mesures censées sauver le système éducatif français, dont les résultats sont en baisse lorsque ceux de la plupart des pays de l'OCDE sont en hausse. Après le primaire et la volonté de Vincent Peillon de réduire les inégalités entre les élèves à la base, Najat Vallaud-Belkacem a la lourde tâche de s'attaquer au collège, lieu où les difficultés de base explosent.

Sortir des ornières disciplinaires

Première évolution, les programmes ne sont plus pensés par année et par discipline, mais par cycles : du CP au CE2, du CM1 à la 6ème, et de la 5ème à la 3ème. Ainsi la scolarité ne se pense plus uniquement en terme d'année scolaire, mais en profondeur sur trois années, où chaque élève devra avoir obtenu un certain nombre de savoirs et de compétences. Ce qui va drastiquement limiter les redoublements, analysés par plusieurs études comme inefficaces et coûteux. Ceux-ci ne pourront donc se faire qu'en fin de cycle.

« Souvent stigmatisées comme disciplines d'intellos, latin, grec et allemand se voient désormais prêtes à disparaître. »

Ce système dit de « curricula » suit de près ou de loin les réformes réalisées par nos voisins européens, comme la Finlande, le Royaume-Uni ou l'Italie ces dernières années. Mais surtout, la ministre veut modifier progressivement la façon de travailler des équipes pédagogiques. Ainsi à la rentrée 2016, 20% du temps scolaire sera confié aux établissements, pour mettre en place les Enseignements Pratiques Interdisciplinaires (EPI). L'objectif de ce nouveau module, six sujets dans l'année choisis parmi huit thèmes, où les enseignants mixent leurs disciplines et montent leur projet pour proposer aux élèves des éléments de culture générale liés au monde qui les entourent. Ceux-ci concerneront aussi bien le développement durable que la santé, l'économie ou les langues et culture de l'Antiquité.

Ce pan de la réforme fait écho à celle actuellement en cours en Finlande. Le pays considéré comme un des meilleurs en termes d'éducation a en effet annoncé l'abandon progressif jusqu'en 2020 des enseignements « spécifiques » (donc disciplinaires) au profit d'enseignements thématiques. Par exemple, au lieu d'étudier l'histoire et la géographie, les élèves auront un cours sur l'Union Européenne, englobant ainsi les langues, l'histoire, la géographie et l'économie. « Nous avons besoins aujourd'hui d'une éducation de divers niveaux pour préparer les élèves au travail dans la vie », déclarait ainsi Pasi Silander, le directeur du développement d'Helsinki.

Un attachement au système traditionnel

Mieux préparer les élèves au monde de demain, c'est aussi l'objectif affiché de Najat Vallaud-Belkacem qui milite pour « un collège unique moins uniforme » à travers les mesures que nous évoquions précédemment. En plus des EPI et du travail en cycle, l'Education nationale va favoriser l'apprentissage des compétences informatiques, notamment en initiant au codage, et va privilégier l'accès de tous à une deuxième langue vivante dès la 5e. Cela passe par la suppression des classes bilangues notamment, qui concernaient la plupart du temps les bons et très bons élèves dès la 6e. Enfin, le temps consacré à l'accompagnement personnalisé est augmenté, et…

Et c'est bien là que le projet de la ministre passe mal. En effet, elle est accusée de supprimer le latin et le grec (qui passent dans le cadre des EPI, mais seuls six thèmes sur huit sont obligatoires), rompant ainsi avec une



© AFP

longue tradition de l'école française dans le domaine des langues antiques. Najat Vallaud-Belkacem se défend, arguant que le latin et le grec dans leur forme optionnelle sont aujourd'hui des enseignements réservés à une certaine élite. Mais les enseignants de lettres classiques défendent leur paroisse. De même pour les professeurs d'allemand, dénonçant la suppression des classes bi-langues. A tel point d'ailleurs que l'ancien Premier Ministre Jean-Marc Ayrault, lui-même professeur d'allemand, a écrit à la ministre pour lui faire part de ses inquiétudes. Ces réactions sont symptomatiques d'un certain conservatisme au sein de l'Education nationale, et des problèmes parfois très importants provoqués par la modification des aires d'influence des disciplines. Souvent stigmatisées comme « disciplines d'intellos », latin, grec et allemand se voient désormais comme des disciplines prêtes à disparaître.

Hystérie politique collective

Enfin, la réforme du collège passe aussi et surtout par une réforme des programmes. Et là encore, ça coince. Dans le contexte très tendu et parfois anxiogène que connait la France depuis les attentats de janvier, la place faite à l'étude du fait religieux, notamment l'Islam, fait grincer des dents. Car dans le même temps, la place de l'Eglise à l'époque médiévale ne sera qu'un thème facultatif. Ainsi, les représentants de la droite la plus réac hurlent contre le délitement du prétendu « roman national », alors que c'est bien en analysant les religions comme faits historiques que l'on combat l'intégrisme. De plus, la nouvelle place faite dans les programmes à l'histoire non seulement de l'Islam mais aussi à celle de l'esclavage est un moyen de faire résonner le mot « fraternité » dans nos écoles, quand cette notion avait, parfois à juste titre, fait défaut lors des événements de janvier. Le récit partagé en histoire plutôt que le roman national.

On s'inquiète tout de même de cette réforme dans d'autres rangs que ceux de la droite. Ainsi Rama Yade, conseillère régionale d'Ile-de-France UDI a dénoncé une ministre qui selon elle « fait tout à l'envers ». Rama Yade a également dénoncé l'enseignement du fait religieux, prévu pour que chaque élève français puisse envisager sereinement les croyances des uns et des autres, parlant de « crime ». Rappelons que l'ancienne secrétaire d'Etat aux Sports l'a été sous la présidence d'un certain Nicolas Sarkozy, qui avait supprimé la formation des enseignants, ainsi que 80.000 postes dans l'éducatruc tion. Le tout sans réformer le collège.

Quoiqu'il en soit, Najat Vallaud-Belkacem aura fort à faire pour défendre sa réforme au près des différents intéressés. La version définitive des programmes pour la rentrée 2016 sera donnée en septembre prochain par le Conseil Supérieur des Programmes. ■

Kevin Dufrêche

Dossier

Les dessous d'une destruction mentale des soldats pilotes de drones américains



L'alliance entre l'armée et la technologie a toujours été de mise. Une des plus grandes avancées dans ce domaine a été la création des drones et de l'intelligence artificielle au sein de la politique sécuritaire des États. Thème majeur de la rencontre entre les universités canadiennes et la défense du Québec en février dernier, sujet majestueux pour le site pro-russe français Sputnik, ou encore trame principale du dernier film d'Andrew Niccol, *Good Kill*, sorti en salles le 22 avril dernier et mettant en scène Ethan Hawke en soldat torturé par son travail de pilote de drones, la haute technologie de l'armée américaine fait réagir tant par son efficacité que par sa légitimité. Certains viennent même à parler de violation de la Charte des droits de l'Homme et de son illégalité.

Une multiplication des drones et des technologies

En 2011, on apprenait que près de 76 pays possédaient des drones dans leur base armée. Les Etats-Unis en possèdent, à eux seuls, près de 10 000 drones de renseignement et de combat confondus. En tout, c'est quasiment 21 000 appareils qui ont été utilisés par la seule guerre en Irak en une seule année.

Les États-Unis font partie des trois pays, avec Israël et la Grande-Bretagne, à posséder des drones de combat de type « Predator ». Ces derniers ont la capacité de mener une attaque aérienne et de lancer des missiles pour intervenir directement sur des bâtiments, groupes armés ou véhicules terrestres. Les engins coordonnent également les missions en complétant les satellites et troupes de renseignement basés au sol.

Le 11 mars dernier, on apprenait que des drones d'observation américains allaient être envoyés en Ukraine après la mort de 65 soldats ukrainiens. Il y a donc bien une volonté de coordonner la sécurité mondiale et la géopolitique à travers ce plan sécuritaire.

L'US Air Force coordonne d'ailleurs ses stratégies à une situation géographique plus proche. Le 18 avril dernier, le journal allemand Der Spiegel nous informait que les attaques de drones américains partaient de la base aérienne de Ramstein, en Allemagne. Ces drones, souvent utilisés au Yémen, en Afghanistan ou encore en Irak avaient l'avantage de rentrer plus rapidement à la base une fois leur mission effectuée, mission dont l'objectif se ramène principalement à de l'assassinat de chefs terroristes.

L'amélioration des drones n'est, de plus, pas près de s'arrêter. En effet, le 14 avril dernier, l'US Navy a présenté un tout nouveau type de drones, les LOCUST. Du nom de « sauterelle » en français, ces drones sont totalement autonomes et beaucoup plus nombreux que les Predators du fait de leur petite taille. En effet, la « technologie d'essaim de drones à bas coût », comme elle se nomme officiellement, consiste en le lancement de plusieurs drones simultanés. Ces derniers déploient alors des ailes qui leur permettront de coopérer entre eux et donc d'échanger des informations synchronisées pour permettre un meilleur renseignement. Bien que les multiples petits engins soit autonomes, ils seront tout de même surveillés par un pilote à distance qui pourra reprendre la main en cas de problème imminent.

> « Le 23 avril, deux otages occidentaux sont tués par erreur par un drone américain. »

Ces drones sont présentés comme étant capables d'améliorer la protection du personnel militaire déployé puisque les appareils pourront estimer des dommages collatéraux moins importants mais plus nombreux du fait de leur multiplicité.

Ces drones, encore plus automatisés que les premiers, posent davantage de questions et de critiques de la part des protecteurs des droits de l'Homme qui dénoncent une violation des règles de la guerre.

Les drones de combat face à la contestation des organisations protectrices de l'intégrité humaine

Récemment, selon les sources du controversé site Sputnik, les drones de combat américains ont tué au Pakistan entre 1 900 et 3 220 personnes entre 2004 et 2012. Parmi les victimes, entre 290 et 550 auraient été des civils.
La plupart de ces morts sont justifiées par l'armée américaine par le souci de combattre le terrorisme et les bandes armées. La lutte intense ne permettrait pas d'épargner totalement les civils. C'est ainsi que certaines organisations soucieuses des valeurs morales et des droits des individus témoignent de leur colère face aux méthodes de l'armée américaine. Pour elles, le recours à des éliminations ciblées via des drones armées sont le fruit d'une lâcheté certaine et d'une violation des valeurs militaires de bravoure et de prix du sang. Une dénonciation directe d'une illégalité des parties aux conflits est mise en avant. C'est surtout la non-protection des civils qui est répliquée.
Toutefois, le département de la Défense se justifie particulièrement sur le fait que chaque attaque ciblée est prévue en conséquence de cause et possède un objectif précis. Aucune attaque civile n'est établie et des opérations de nettoyage des zones sont le plus souvent faites pour que les civils soient épargnés.
Il est cependant triste de constater qu'il y a toujours des erreurs de commises. En témoignent encore les révélations du 23 avril, c'est à dire à l'heure même où nous écrivons cet article, de la Maison Blanche et des deux otages occidentaux tués par erreur par un drone américain. Washington a directement voulu se rattraper en annonçant que l'objectif avait été néanmoins atteint puisque le porte-parole du réseau extrémiste, l'américain Adam Gadahn avait été tué. Mais cela n'excusera surement pas le décès de Warren Weinstein et de l'italien Giovanni Lo Porto. La Maison Blanche s'est exprimée en parlant d'une « opération qui visait une base d'Al-Qaida dont nous n'avions aucune raison de penser qu'elle abritait des otages. Nous n'avons pas assez de mots pour dire combien nous regrettons cette terrible tragédie ».

Ces velléités vis-à-vis de l'utilisation des drones se ressentent également directement auprès des pilotes. Témoignage d'un soldat au Courrier International, ou encore récit basé sur des faits réels au cinéma, l'armée peut parfois se retourner contre elle-même.

Les drones de combat mal digérés par les pilotes eux-mêmes

En établissant un parallèle entre l'entretien de Brandon Bryant, pilote de drone au sein d'une unité spéciale de l'armée de l'air américaine basée au Nouveau-Mexique, dans le Courrier International et Good Kill, nouveau film d'Andrew Niccol racontant l'histoire vraie d'un pilote d'une base du Texas ayant des troubles schizophréniques à la suite de ces opérations, on s'aperçoit rapidement que le doute sur la légitimité des actions à distance se ressent au sein même de l'armée.

Dans les deux exemples, les conditions sont similaires. Les opérations se situent dans des containers climatisés et hyper-connectés. Par équipe de quatre ou cinq, chaque soldat a sa mission. Certains sont en relation directe avec la direction, un autre observe le terrain et marque la cible au laser tandis qu'un dernier actionne le missile. Dans l'US Air Force, ce container se nomme « le Cockpit », le cerveau et l'intérieur du drone. C'est une action collective mais dont chaque soldat ressent fortement sa part de responsabilité à chaque décès à l'autre bout du monde. Le moindre dérapage peut être destructeur d'une vie. C'est ce que l'on voit tout particulièrement dans le témoignage cinématographique de Niccol qui met en scène un pilote de drone perdant la tête en passant son temps à tuer des gens la journée, et à aller



« Ces drones sont présentés comme étant capables d'améliorer la protection du personnel militaire déployé »

chercher ses enfants à l'école le soir pour finir à manger en famille.

Brandon Bryant, lui, avait pour mission de marquer la cible au laser. Lorsqu'on marque la cible, c'est qu'on a eu le feu vert du supérieur et que le pilote du drone doit tirer le missile qui mettra environ seize secondes à exploser. C'est pendant ces seize secondes que les palpitations du coeur s'embrasent à l'idée de voir un imprévu arriver. Un enfant qui traverse par exemple. C'est ce qui est arrivé à Brandon Bryant. Dans le Courrier International, il témoigne :

"On vient de tuer le gamin ?" demande-t-il à son collègue assis à côté.
"Je crois que c'était un gamin", lui répond le pilote.
"C'était un gamin ?" continuent-ils de s'interroger dans la fenêtre de messagerie instantanée qui s'affiche sur leur écran.
C'est alors que quelqu'un qu'ils ne connaissent pas intervient, quelqu'un qui se trouve quelque part dans un poste de commandement de l'armée et qui a suivi leur attaque : "Non, c'était un chien."
Ils se repassent l'enregistrement une nouvelle fois. Un chien sur deux jambes ?

A ce moment précis, la vision du monde change, la vue s'obscurcit et le ciel parait immensément vide. Rentrer chez soi le soir est bien plus compliqué qu'un autre jour. La plupart du temps, le soldat ne parle pas de sa journée à sa femme. Elle est compréhensive puisqu'elle s'attend au pire. Et finalement, n'est-ce pas ce renfermement qui témoigne du mal-être qui ronge de l'intérieur ?
Brandon Bryant, lui, est revenu chez sa mère depuis quelques mois. Après avoir accumulé près de 6 000 heures de vol, il ne pensait pas voir tant de gens mourir. Il raconte aussi une de ses missions de surveillance d'une troupe

de soldats américains qui se reposait pour repartir le lendemain. Alors qu'il guettait les paysages d'Afghanistan du haut de son container du Nouveau-Mexique, les brouilleurs mis en place par les talibans n'ont pas permis d'établir un contact avec les soldats au sol qui se reposaient. Cinq d'entre eux sont morts d'une voiture piégée.
Une scène similaire est présente dans Good Kill. Alors que la mission de surveillance s'était déroulée comme prévu et que le pilote discutait de Las Vegas avec le commandant de la troupe au sol, ce dernier n'a pas pu finir sa phrase à cause d'une mine plantée là, au milieu d'un chemin de terre.
Ces deux faits constituent un ensemble de causes aux velléités contre le fonctionnement des drones. Ne pas pouvoir agir à distance et ne pas pouvoir protéger ses coéquipiers pour finalement les voir mourir avec une telle fausse proximité.

Brandon Bryant finit son témoignage en évoquant sa démission. Alors qu'il avait été renvoyé en Afghanistan pendant quelques mois, il a du retourner dans le container après sa mission. Désormais, il ne le voyait plus de la même façon. Elle ressemblait bien plus à une cage qu'à un cockpit, le temps était long, il suffoquait. Un jour, alors qu'il ne supportait plus rien dans la vie, même ses amis, et qu'il ne dormait plus, le médecin lui a découvert une maladie post-traumatique. Il n'est plus jamais retourné sur les missions lorsqu'un jour, alors qu'il allait travailler, un de ses collègues lui a lancé : « Hey, lequel de ces fils de pute on se fait aujourd'hui ? »
Dans le film de Niccol, l'accent est davantage mis sur la destruction de la vie du pilote. Apparition d'une violence post-traumatique envers sa femme, alcoolisme, manque d'affection totale, manque de parole. La situation était devenue invivable autant pour lui que pour ses proches. Des visions constantes de mort et d'images satellites apparaissaient dans sa tête, une crainte insoutenable de faire du mal et de confondre talibans et monde musulman, il était temps pour le soldat de démissionner. Finalement, une certaine schizophrénie s'était installé en lui. Le soldat bon père de famille était finalement presque devenu un fantôme. Un fantôme qui ne pensait plus qu'aux victimes, au détriment des personnes vivantes. **Baptiste Erondel**

« "On vient de tuer le gamin ?" demande-t-il à son collègue assis à côté.

"Je crois que c'était un gamin", lui répond le pilote.

"C'était un gamin ?" continuent-ils de s'interroger »

HYPHEN HYPHEN, la tribu musicale

C'est le phénomène musical de cette année. Leurs influences plurielles et leurs performances toujours plus énergiques et visuellement époustouflantes émergent doucement d'une scène française que l'on connaît très riche. Aux côtés de Fuzeta et Jabberwocky, les quatre niçois se sont rendus dans dix villes à travers toute la France à l'occasion de la tournée Ricard S.A Live Session. Maze leur a posé quelques questions.

« Hyphen » ça signifie trait d'union en anglais. Qu'est-ce-qu'il relie ?
« Hyphen » signifie le trait d'union en anglais, le lien en grec. Il symbolise une union, que nous espérons la plus large possible grâce à notre musique.

Comment définiriez votre univers, votre style musical ?
C'est toujours très difficile de définir un univers. J'ai l'impression qu'on peut coller beaucoup d'adjectifs sur notre son car je le vois assez large. C'est pop dans l'idée de composer des chansons universelles, mais les influences vont de la soul, au hip hop, en passant par l'électro rock.

Sur scènes, vous êtes habillés de manière très extravagante, l'êtes-vous dans la vie ou est-ce exclusivement réservé à la scène ?
Dans la vie nous portons tout de même des tenues plus sobres, mais on a des styles assez définis. Surtout le guitariste Adam, qui aime beaucoup la mode.

Vos tatouages, votre énergie sur scène, et forcément le collectif que vous interprétez, vos performances sont très tribales. Comment cela vous est-il venu ?
J'aime bien ta question quand tu parles de performance, parce que celle-ci ouvre un champ de réponse assez large pour expliquer ce que l'on ressent sur scène. Nous avons toujours eu l'envie de faire un show à l'américaine, d'être submergé dans quelque chose qui nous dépasse et d'essayer d'exister. Nous sommes nous-même mais à la fois des alter-égos plus grands, plus forts. La scène est une épreuve, c'est une guerre, une conquête permanente. D'où les signes sur nos peaux, au-delà de l'apport esthétique, c'est une première étape pour la transcendance.

« La scène est une épreuve, c'est une guerre, une conquête permanente »

D'ailleurs sur scène, votre performance est énergique mais aussi très visuelle, avec des peintures fluos et des jeux de lumières. On retrouve aussi votre identité visuelle dans vos albums. Quelle est pour vous, l'importance du visuel ?
Oui effectivement, l'aspect visuel est la continuité logique de notre travail autour de HYPHEN HYPHEN. Nous réalisons nos pochettes et tout ce qui habille le groupe.

Comment écrivez-vous chaque morceau ? Est-ce-qu'il y a un ordre prédéfini ou est-ce suivant l'inspiration de chacun ?
Nous écrivons les morceaux en binôme ou chacun de son côté. On se les fait écouter, on les échange, les remix, un peu à la manière d'un collectif de producteurs. On parle beaucoup en émotions et en couleurs.



Est-ce d'abord la musique ou les paroles en général ?
Vient d'abord l'étape de la mélodie, puis des paroles.

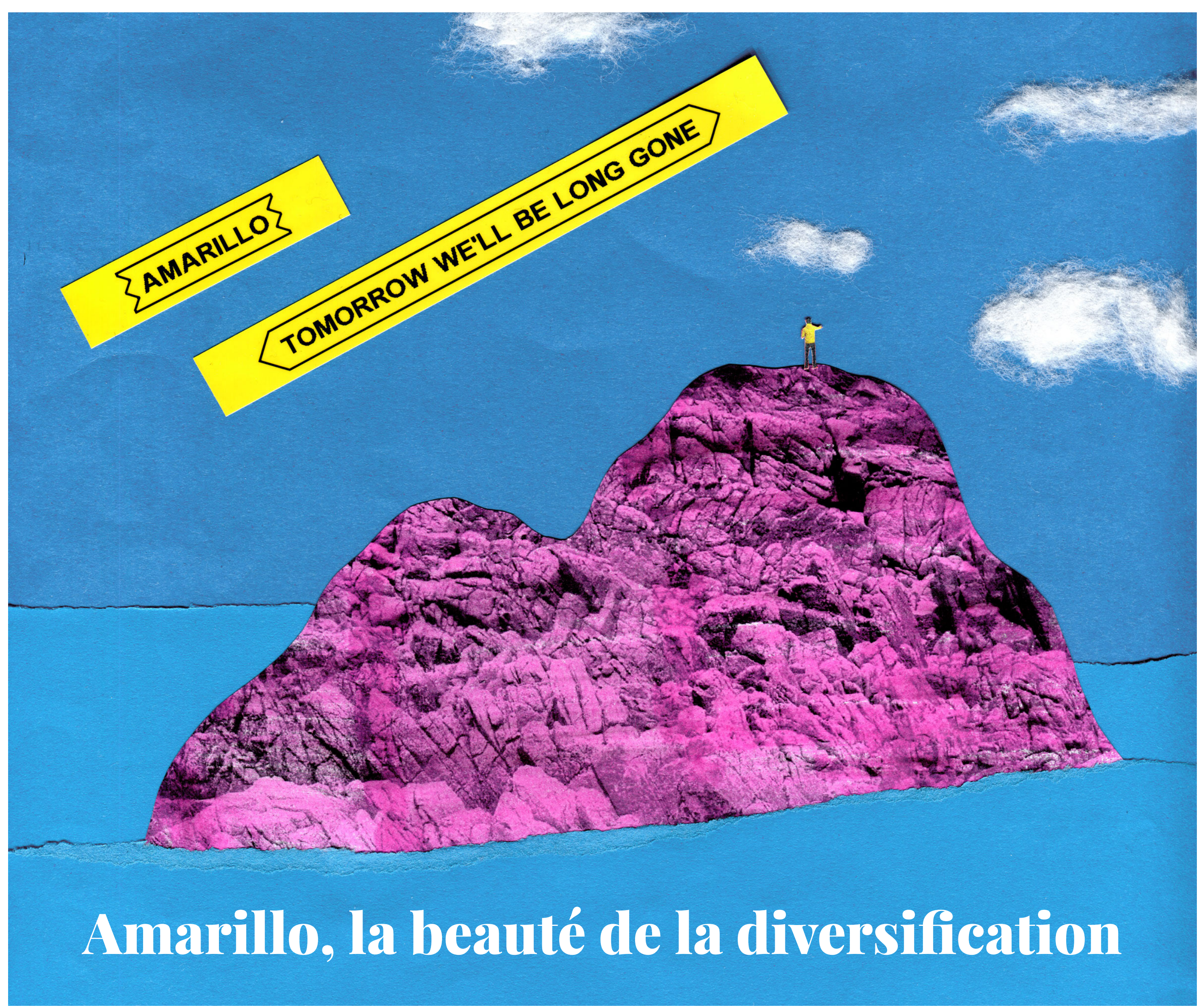
En général, les morceaux que vous préférez sont-ils ceux que vous composez rapidement ou qui mettent du temps à murir ?
Il n'y a pas de règle, question préférence, sur l'album chacun à sa favorite, ça change.

On vous compare à Phoenix, Metronomy ou encore Klaxons. Considérez-vous ces groupes comme des influences ?
On nous comparait beaucoup à ces groupes, car les EPs étaient très influencés, on sortait du lycée et nous avions ces influences électro rock. Ce n'est plus du tout le cas maintenant, ça a été un vrai challenge aussi lors de cette année de composition : nous trouver, notre style, ce que voulions dire. Prendre pour la première fois la parole.

D'abord avec le nom de votre groupe HYPHEN HYPHEN, mais aussi avec votre chance baby baby sweet sweet, vous jouez avec la répétition. Rassurez nos lecteurs, vous n'êtes pas bègues ? Pourquoi ce choix ?
On aime jouer sur la répétition, c'est pop (rires). Deux fois HYPHEN, c'est pour l'aspect graphique, pour prendre plus de place, pour le jeu de miroir.

Bientôt, votre album TIMES sortira, composé de 12 titres. C'est la consécration ?
Ce n'est pas encore la consécration. J'espère que nous serons reconnus bien sûr, on aime beaucoup la notion de fierté. Et nous sommes très impatient de faire découvrir TIMES.

A choisir, plutôt tournée ou studio ?
Tournée, studio, ce sont deux étapes différentes. Nous avons tout appris sur scène, nous venons de la scène. Mais cette année de composition était un merveilleux challenge, retranscrire l'énergie sur bandes. ■
Propos recueillis par Amélie Coispel



Amarillo, la beauté de la diversification

Amarillo, c'est la couleur jaune en espagnol. C'est aussi le nom d'une ville au beau milieu du Texas. Deux significations qui semblent éloignées, et pourtant qui se retrouvent toutes deux dans la musique de ce groupe venu de Paris. Ce qui n'était à la base que le projet solo de Noé Beaucardet s'est maintenant transformé en un groupe solide, prêt à défendre sa musique et notamment leur premier EP, sorti le mois dernier.

Intitulé *Tomorrow We'll Be Long Gone*, cet EP confirme tout ça avec une facilité incroyable. Long Gone, ouverture magistrale, commence avec des consonances country et folk, avec un pont beaucoup plus aérien et électronique. Au fur et à mesure de l'avancement du morceau, vient se greffer une orchestration minutieuse qui emmène le morceau dans un tout autre style, beaucoup plus dramatique. Santa Monica se révèle plus pop et dansant, à la Django Django. Les différents claviers nous font remonter à une époque proche du disco, et la batterie, beaucoup plus acoustique, donne un côté oriental, voir tribal au morceau, ce qui est un mélange qui fonctionne plutôt bien. Santa Monica est peut-être le tube qu'il vous manquait pour danser toute la nuit. Breaches, qui était le single potentiel de l'album, est le morceau le plus évident, le plus pop, et le moins perché de cet EP. L'ambiance du refrain est chaude comme les claviers de LA FEMME, et froide comme le chant de Metronomy. Tellement de confrontations, de mélanges, qui donne une identité à la musique de Amarillo, différente des autres groupes évoluant dans le même style, ce qui est la meilleure des récompenses pour un artiste. Pour finir, Tomorrow se marque comme le titre le plus mélancolique. Plus basique que les autres, il séduit pourtant par son crescendo discret mais bien présent, tout le long du morceau. Tomorrow, annonce-t-il la suite ? Sans aucun doute. Après un EP si réussi, s'arrêter là ne peut être envisagé. Les influences diverses du groupe, du psychédélique au blues en passant par l'électronique, nous font imaginer des paysages montagneux, près des cieux avec la mer en contre bas. Le prochain EP écrira la suite de l'histoire... ■ **Jules Gaubert**

FESTIVAL

PAPILLONS DE NUIT

#15

22.23.24 MAI 2015

Normandie